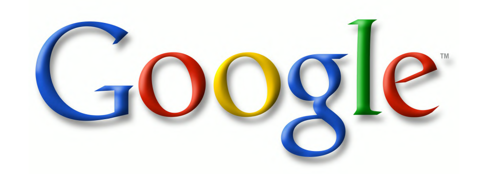
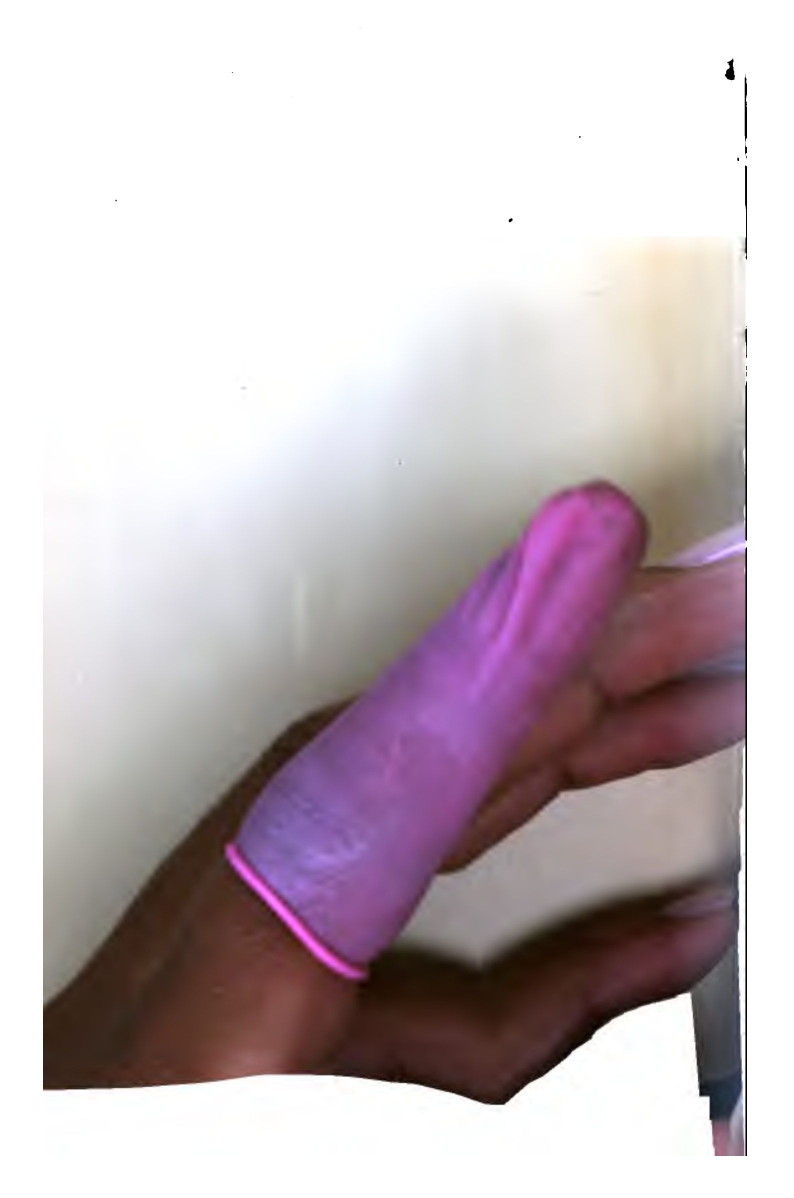
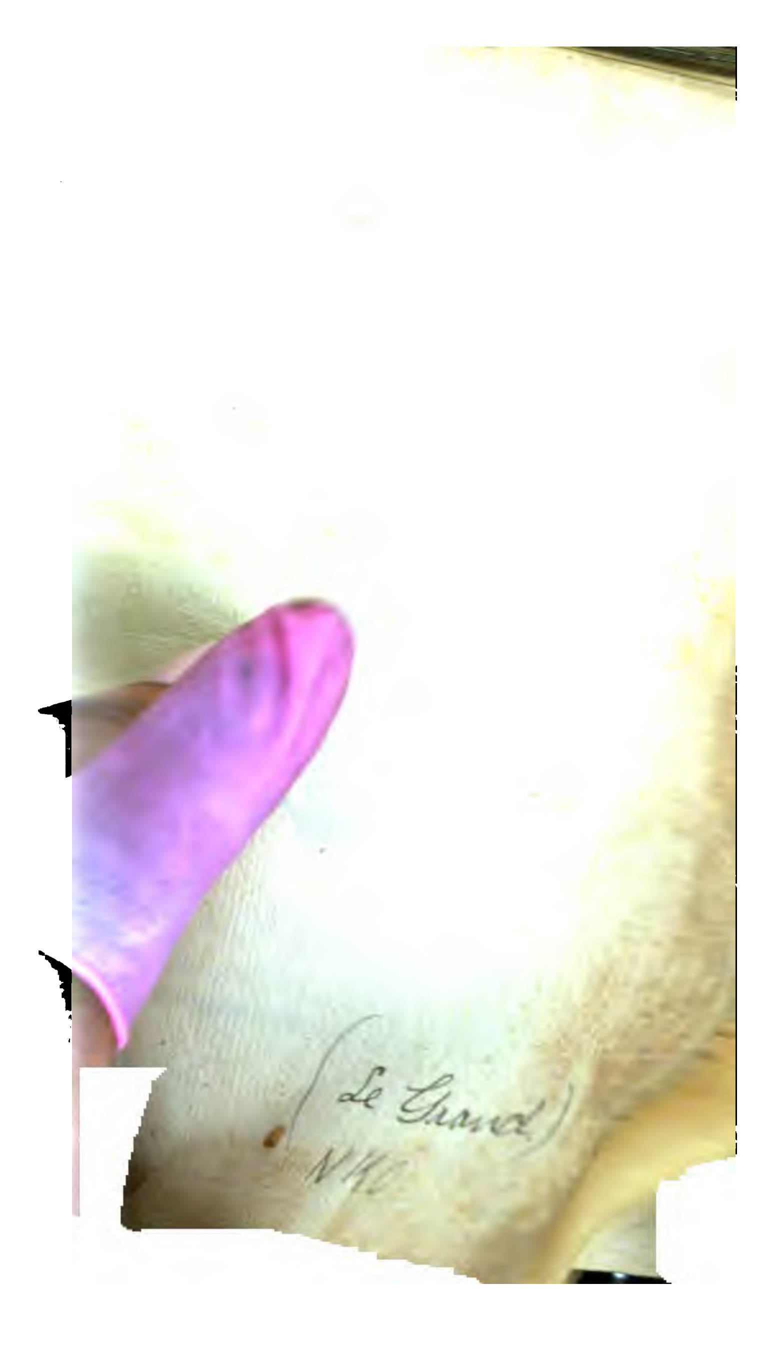


Le Grand
NKC

(Le Grand.)

NKO




Le Grand

ŒUVRES

Marc Antoine DE

LE GRAND,

COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME III.



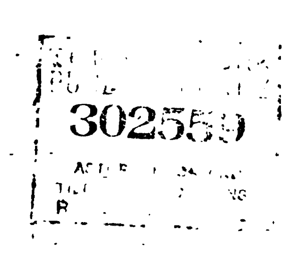
A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & privilége du Roi.

ε .ɛ ,ρ'


302559

TABLE

Des Pieces contenues dans ce troisieme Volume.

PLUTUS,

COMÉDIE,

Représentée en 1720.

ACTEURS.

PLUTUS, *Dieu des richesses.*

LA PAUVRETÉ.

CRÉMILE, *Laboureur.*

MIRTIL, *fils de Crémile.*

PARONOME, *Délateur, amoureux de Crisis.*

ZÉNOPHON.

CARION, *Valet de Crémile.*

BIRRENES, *Savetier.*

CISTENES, *Pauvre Athénien.*

CRISIS, *Amante de Mirtil.*

PÉRINICE, *vieille, amoureuse de Mirtil.*

FILINE, *jeune fille d'Athenes.*

TROUPES DE LABOUREURS.

La Scene est auprès d'Athenes.



PLUTUS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

QUE l'on eſt malheureux de ſe voir né ſans bien,
Quand on a, Carion, un cœur comme le mien,
Un cœur franc, généreux, ennemi des baſſeſſes!
Ah! que les Dieux ont mal partagé les richeſſes!

CARION.

A qui le dites-vous? Je m'en plains tous les jours:
J'ai beau les quereller, je penſe qu'ils ſont ſourds;

Ou, s'ils ne le ſont pas, c'eſt par pure malice
Que ſous de beaux habits ils font briller le vice,
Et ſous de vieux haillons ſoupirer la vertu.
Par exemple, voyez comme je ſuis vêtu.
Mais que vous manque-t-il? La vieille Périnice
Vous fait braver du ſort la barbare injuſtice;
Depuis qu'elle vous aime, on la voit, chaque jour,
Par préſens ſur préſens ſignaler ſon amour:
Elle paye aſſez bien l'intérêt de ſon âge.
Le fils d'un Laboureur dans un tel équipage!
A-t-il lieu de ſe plaindre? Et moi, qui vous vaux bien,
Je ſuis couvert de bure & ne poſſede rien.

MIRTIL.

Tu n'es pas obligé, dans ta baſſe fortune,
De louer les défauts d'une vieille importune.

CARION.

Hé bien! cédez-la moi, ſi vous en êtes las;
Je louerai comme il faut ſes groteſques appas,
Et gagnerai fort bien mon argent auprès d'elle.

MIRTIL.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle,
C'eſt de ſavoir Criſis, l'objet de tous mes vœux,
Réduite en un état encor plus malheureux:
Cependant Paronome en vain la ſollicite,
Lui, qui de ſes tréſors tire tout ſon mérite:
Inſenſible aux préſens qu'il offre chaque jour,
Elle préfere à tout les ſoins de mon amour:

Autant que je le puis, je ſoulage ſa peine
Des dons que je reçois de l'objet de ma haine ;
Mais, quelle extrémité! ſi, pour la ſecourir,
Je me vois tous les jours contraint de la trahir.

CARION.

Crémile, votre pere, a toujours l'eſpérance
Que les Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence :
C'eſt un grand Philoſophe ; &, quoique Laboureur,
Il en ſait plus qu'un autre, & même qu'un Docteur :
Il ſe connoît à tout ; &, par l'Aſtrologie,
Il a vu que bien-tôt il changeroit de vie :
Sur cette confiance, on le voit tous les jours
Du divin Apollon implorer le ſecours :
Au moment que je parle, il offre un ſacrifice,
Comptant fort que ce Dieu lui deviendra propice.
Il a toute la nuit fait des ſonges heureux,
A rêvé qu'il buvoit d'un vin délicieux,
Que tous ſes créanciers abandonnoient ſa porte,
Qu'il étoit rajeuni, que ſa femme étoit morte.

MIRTIL.

Croire aux ſonges ! mon pere ! il a trop de bon ſens :
Ce foible n'appartient qu'à de petites gens.
Appliqué dès l'enfance à la Philoſophie,
Il n'a jamais donné dans pareille folie.
Il en a fait une autre, hélas ! pour mon malheur,
C'eſt d'avoir préféré l'état de Laboureur,
Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique.
Il eût tenu ſon rang dans notre République :

Né libre, il y pouvoit acquérir de grands biens;
Mais il en a toujours méprisé les moyens:
Son scrupule m'a mis dans l'état déplorable
Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable!
Falloit-il?... Mais Crisis s'avance vers ces lieux;
La crainte & la douleur sont peintes dans ses yeux.

SCENE II.

MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

Mirtil, vous me voyez encor toute troublée;
Du plus cruel revers je viens d'être accablée.
Ma mere me prétend forcer à vous trahir;
De ses biens Paronome a bien su l'éblouir:
Elle veut que demain les nœuds de l'hyménée
A tout ce que je hais joignent ma destinée,
Et qu'enfin je renonce au plaisir de vous voir.

MIRTIL.

Ah! qu'entends-je? Crisis, je suis au désespoir.

CRISIS.

J'ai long-tems combattu ses raisons, ses menaces;
Mais, hélas! regardant nos communes disgraces,
L'état où je vous vois & l'état où je suis,
Considérant sur-tout que d'éternels ennuis

Notre tendre union feroit bien-tôt fuivie,
L'un & l'autre privés des befoins de la vie ;
Je venois en ces lieux vous ôter tout efpoir,
Tout-à-fait réfolue à ne vous plus revoir:
Mais, hélas! je le vois, &, par votre préfence,
Mes réfolutions demeurent fans puiffance.

MIRTIL.

Auriez-vous pu former un fi cruel projet?
Non, Crifis, non ; jamais il n'eût eu fon effet.
C'eft en vain qu'à me fuir vous feriez réfolue,
Sans ceffe votre Amant s'offrant à votre vue....

CRISIS.

Mais quel eft votre efpoir? Car, depuis tant de jours
Que vous nous affiftez par d'honnêtes fecours,
Vous devez à préfent être abymé de dettes.
On connoit vos moyens. Les dons que vous me faites
Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur.
Votre pere eft connu pour un homme d'honneur,
Mais c'eft-là tout fon bien.

CARION.

Il vit dans l'efpérance,
Et là-deffus fon fils a réglé fa dépenfe.

CRISIS.

Ah! Mirtil, que je crains un funefte avenir,
Si, malgré nos malheurs, l'Amour fait nous unir!

CARION.

Crifis parle fort jufte. Après tout, quand j'y penfe,
Que ferez-vous tous deux plongés dans l'indigence?
Des enfans indigens.....

MIRTIL.

L'Amour y pourvoira.

CARION.

Oui, c'eſt bien dit, l'Amour ! il les habillera!
Et de quoi, s'il vous plaît, s'il eſt tout nud lui-même?

MIRTIL.

Ah ! ne m'accable point dans ma douleur extrême.
A poſſéder Criſis, je borne tout mon bien ;
Que je ſois ſon époux, le reſte ne m'eſt rien.
Débarraſſés des ſoins, du fracas de la ville,
Enſemble nous vivrons dans ce ſéjour tranquile ;
Éloignés des flatteurs, comme des envieux,
Nous mettrons notre ſort entre les mains des Dieux.

CRISIS.

J'embraſſe avec plaiſir cette innocente vie,
Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie.
Je vais trouver ma mere, embraſſer ſes genoux,
Et tout tenter enfin pour être toute à vous.



SCENE III.

MIRTIL, CARION.

CARION.

VOILA qui va fort bien. Mais notre vieille Amante
Fera le Diable à quatre. Ah! jeunesse imprudente!
Je veux que dans huit jours nous nous voyions sans pain.
L'Amour vous nourrira ; mais je mourrai de faim.
J'en ressens par avance un excès de tristesse....
Mais voici votre pere.



SCENE IV.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

CRÉMILE.

ALÉGRESSE, alégreſſe.

CARION.

Comment Diable! le Dieu l'auroit-il écouté?

CRÉMILE.

Mon fils....

MIRTIL.

De quelle joie êtes-vous tranſporté?

CRÉMILE.

Nos malheurs vont finir, c'eſt moi qui t'en aſſure;
Par ſon divin Oracle Apollon me le jure.

CARION.

Vous ſavez qu'un Oracle eſt ſouvent ambigu;
Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CRÉMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes,
A quelle intention je faiſois mes offrandes.
Ayant vu ſi ſouvent enrichir les méchans,
Et les gens vertueux la plupart indigens;

Je demandois au Dieu, si, pour faire fortune,
Il me falloit marcher dans la route commune ;
Si je verrois changer mon malheureux état,
En devenant parjure, injuste, scélérat.
Non, m'a dit Apollon ; fuis tout mauvais exemple,
Et songe seulement, en sortant de mon Temple,
A saisir le premier que tu rencontreras ;
Ce sera par lui seul que tu t'enrichiras.
Je suis sorti ; voilà la premiere personne
Qui s'est offerte à moi.

CARION.

Vous nous la donnez bonne !
Apollon, par ma foi, s'est bien moqué de vous.
Cet Aveugle pourroit....

MIRTIL.

Ah! Carion, tout doux.
Il faut l'interroger.

CARION.

Holà, ho! Monsieur l'homme ?
Sans te faire prier, dis-nous comme on te nomme ?

PLUTUS.

Que vous importe ?

CARION.

Ah ! ah ! vous faites l'insolent !
Parbleu ! nous le saurons tout-à-l'heure ; autrement...

PLUTUS.

Hé! Messieurs, doucement, point tant de violence.
Je me nomme Plutus.

CARION.

Tu te moques, je pense.

PLUTUS.

Non, c'est la vérité.

CRÉMILE

Qu'entends-je? quel bonheur!
Aurions-nous pu prévoir une telle faveur?
Mais d'où diantre sors-tu dans un tel équipage?

CARION.

Il sort apparemment de chez le vieux Harpage,
Cet avare vilain, l'opprobre des humains,
Qui, pour épargner l'eau, ne lavoit point ses mains:
Voilà ce qui le rend & si sale & si have.

PLUTUS.

Il m'a tenu long-tems enfermé dans sa cave;
Mais depuis son trépas j'ai bien fait du chemin.
Son fils m'a déterré, qui m'a mené beau train;
Il m'a bien fait courir du brelan chez les Belles:
Je ne suis pas pourtant resté long-tems chez elles;
Un Petit-Maître escroc de leurs mains m'a tiré,
Ensuite son valet de moi s'est emparé;
Mais du vol aussi-tôt la Justice éclaircie,
Du frippon & de moi s'est prudemment saisie;
Et, suivant la coutume en telle occasion,
M'a serré dans son Greffe & le drôle en prison.

C'eſt-là que j'ai repris une nouvelle craſſe ;
Ah! le maudit ſéjour! la Juſtice eſt tenace,
Elle ne lâche pas ſi-tôt ce qu'elle tient.
On ne ſort pas du Greffe ainſi que l'on y vient :
J'en ſuis ſortis pourtant ; mais on voit, à ma mine,
Qu'elle m'a fait paſſer un peu par l'étamine ;
Elle ne m'a laiſſé que la peau ſur les os.

CRÉMILE.

Tu ne ſouffriras pas avec nous tant de maux.

PLUTUS.

N'êtes-vous pas auſſi de ces gens de Finances,
Qui m'allez employer à de folles dépenſes ?

CRÉMILE.

Nous ſommes Laboureurs, qui connoiſſons ton prix ;
Nos pénibles travaux nous l'ont aſſez appris ;
D'ailleurs honnêtes gens.

PLUTUS.

Je n'en fais point de doute,
Puiſqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

CRÉMILE.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux,
Nous allons implorer la puiſſance des Dieux.

PLUTUS.

Que j'aurois de plaiſir de recouvrer la vuë!
Je me garderois bien de faire de bévue.
Je fuirois Délateurs, Uſuriers, Partiſans,
Et je ne verrois plus que des honnêtes gens ;
Car je n'en ai point vu depuis long-tems.

CARION.

Sans doute
Que tu n'en as point vu, puisque tu ne vois goutte;
Et nous, qui voyons clair, c'est difficilement
Que nous pouvons en faire un vrai discernement.

CRÉMILE.

Allons trouver le Dieu qui répand la lumiere;
Que son divin secours fasse ouvrir ta paupiere.

PLUTUS.

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux.
De Jupiter sur-tout je crains fort le courroux:
Le cruel autrefois me frappa de la foudre;
A lui déplaire encor je ne puis me résoudre;
Je crains....

CRÉMILE.

Ta crainte est vaine, il faut la surmonter.
Tu peux, quand tu voudras, autant que Jupiter.

CARION.

Et même beaucoup plus.

PLUTUS.

Faites-le moi connoître.
Serois-je plus puissant que je ne croyois l'être?

MIRTIL.

Jupiter régne au Ciel, tu régnes ici bas.

PLUTUS.

Montrez-moi donc comment; car je ne le crois pas.

MIRTIL.

Les voeux qu'à Jupiter chaque jour on adresse,

N'ont que toi pour objet. N'est-ce pas ta richesse
Qui de tous les mortels allume les desirs?
Et que l'on peut nommer la source des plaisirs?
Pour l'avoir, on employe & la force & la feinte.

CARION.

Tout le monde ne peut aller jusqu'à Corinthe.
D'où vient dit-on cela? C'est que, dans ce Pays,
Les plaisirs amoureux y sont à trop haut prix;
Les Dames, immolant les plaisirs aux richesses,
Pour les seuls Financiers réservent leurs caresses;
Et jamais, sans Plutus, on n'y peut être admis.

CRÉMILE.

Laissons-là le beau Sexe, & parlons des amis.
N'est-ce pas tous les jours Plutus qui les achete?

PLUTUS.

J'achete des amis? Ah! la plaisante emplette!
Les vend-on cher?

CARION.

Sans doute; &, preuve de cela,
Les pauvres n'en ont point.

PLUTUS.

Vous m'en contez bien là!
Les riches en ont-ils?

CARION.

Ma foi, pas davantage;
Mais des flatteurs gagés en font le personnage.

CRÉMILE.

Enfin, pour revenir à ton juſte pouvoir,
Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

MIRTIL.

C'eſt toi qui fais donner aux plus ſots du mérite,
Et qui fais que Laïs aime le laid Therſite.

CRÉMILE.

Toi qui, ſous la couleur d'un zele ſpécieux,
Diviſes ſi ſouvent les Prêtres de nos Dieux.

CARION.

Toi, qui fais qu'en ces lieux chacun ſe déſennuie.
Et, ſans toi, voudroit-on jouer la Comédie ?

PLUTUS.

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens ?
Je n'aurois jamais cru mes attributs ſi grands ;
Mais vous me forceriez à la fin de vous croire.

CARION.

On ſe laſſe de tout, d'ambition, de gloire,
Des vins les plus exquis, des plus ſavoureux mets,
De la plus belle femme, & de l'argent, jamais.

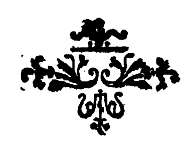
PLUTUS.

Je me rends ; vous fixez mon ame irréſolue.
Allons, employons tout pour recouvrer la vue.
Jupiter de ſon foudre en vain voudra s'armer ;

Sachant ce que je ſais, il ne peut m'alarmer.
Je veux de mes conſeils aider votre entrepriſe.
Au Temple d'Eſculape il faut qu'on me conduiſe ;
Il ne refuſe rien à ſon pere Apollon ;
Vous pourrez demander toute choſe en ſon nom.

CRÉMILE.

Nous ferons ce qu'il faut, ne t'en mets point
en peine.
Toi, mon fils, cependant va chercher dans la
plaine
Ce que tu trouveras de pauvres Laboureurs ;
Qu'ils viennent de mon ſort partager les douceurs.
Je ſerois peu ſenſible aux biens qu'un Dieu
m'envoie,
Si mes chers compagnons n'en reſſentoient la joie.



SCENE V.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION.

PLUTUS.

J'APPROUVE ton bon cœur. Ah! quel plaisir pour moi
De tomber dans les mains d'un homme tel que toi!

CARION.

Également, ma foi, notre ame en est ravie:
Nous, qui loin des plaisirs avons passé la vie,
Nous les goûterons mieux, en étant affamés,
Que ceux qui dès l'enfance y sont accoutumés.

CRÉMILE.

Ne perdons point de tems. Déja la nuit s'avance;
Au Temple d'Esculape allons en diligence.



SCENE VI.

PLUTUS, LA PAUVRETÉ, CRÉMILE, CARION.

LA PAUVRETÉ.

ARRESTEZ, arrêtez, ô Mortels insensés !
Quoi ! de votre malheur vous vous réjouissez !

CARION.

Quelle femme est-ce-là ?

CRÉMILE.

L'on connoît, à sa mine,
Qu'elle ne quitte pas une bonne cuisine.
Elle me fait pitié ; ses regards languissans....

CARION.

Oui : mais pourquoi venir insulter les passans ?

LA PAUVRETÉ.

Je suis la Pauvreté.

CARION.

Le Diable vous emporte !
Gardez-vous d'approcher le pas de notre porte.

LA PAUVRETÉ.

Comment ! Hommes ingrats, après tous mes bienfaits !

CARION.

Ma foi, de votre part, je n'en reçus jamais.

LA PAUVRETÉ.

(*A Carion.*)
Et qui t'a donc donné cette ſanté robuſte ?
(*A Crémile.*)
A toi, cette franchiſe, & cette ame ſi juſte,
Que Plutus va corrompre au milieu des plaiſirs,
N'allumant dans vos cœurs que d'infames deſirs ?

CARION.

Vos beaux raiſonnemens ne me toucheront guere.
Vous m'avez, juſqu'ici, fait ſi mauvaiſe chere,
Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

LA PAUVRETÉ.

As-tu lieu de t'en plaindre & d'en être en courroux ?
Ces jeûnes ſi fréquens, cette frugale chere,
C'eſt ce qui t'a donné cette taille légere,
Cette vivacité du corps & de l'eſprit.

CARION.

Et cette grande ſoif, & ce grand appétit.

LA PAUVRETÉ.

Eſt-ce un mauvais préſent ?

CARION.

Non-dà, je le veux croire,
Lorſque l'on a de quoi bien manger & bien boire.

LA PAUVRETÉ.

Conſidere, inſenſé, les mignons de Plutus.
Ils ſont tous la plupart goutteux, peſans, ventrus;
Rien ne leur fait plaiſir, pour en vouloir trop prendre;
Ils n'ont point d'appétit, ne daignant pas l'attendre;
Ils mangent pour le jour & pour le lendemain.

PLUTUS.

Fort bien : & tes mignons à toi meurent de faim :
Ils ont l'air pour couvert, & pour couche la terre;
La paille eſt leur duvet, leur chevet une pierre :
A peine le ſommeil a-t-il fermé leurs yeux,
Qu'il les enſevelit dans des ſonges affreux :
A ces noires vapeurs, qui la nuit les poſſédent,
Les triſtes ſoins du jour dès le matin ſuccédent;
Ils ſont à leur chevet à leur crier : debout.
Se levent-ils : ces ſoins les pourſuivent par-tout;
Ils vont de porte en porte expoſer leur miſere
A des cœurs de rocher, qu'elle ne touche guere.
Quelle vie eſt-ce là?

LA PAUVRETÉ.

Celle des fainéans.
Je ne veux point parler de ces ſortes de gens:

Ils méritent leur ſort, ſe rendant inutiles.
Je vous parle de ceux qui, ſe rendant habiles,
Du travail de leurs mains fondent leur revenu,
Et, ſans manquer de rien, n'ont rien de ſuperflu.
Mais je t'en parle en vain. Il faut que je m'adreſſe
A ce vieillard connu par-tout par ſa ſageſſe,
Préſent, qu'en ſa miſere il a reçu de moi;
Pourra-t-il me quitter ſans chagrin?

CRÉMILE.

Oui, ma foi.
La ſageſſe avec l'or eſt-elle incompatible?
Les poſſéder enſemble, eſt-ce choſe impoſſible?
Au contraire, Plutus me va faire exercer
Une ſageſſe utile; & je vais commencer
Par donner aux vertus leur juſte récompenſe;
Et je n'en avois pas avec toi la puiſſance.

CARION.

Mon Maître a bien raiſon; car, dans tous mes travaux,
Il ne m'a jamais pu payer ce que je vaux.

CRÉMILE.

Je promets déſormais.....

LA PAUVRETÉ.

Ah! malgré tes promeſſes,
Je te veux bien-tôt voir, ébloui des richeſſes,

Comme tous tes pareils, devenir orgueilleux,
Arrogant, inhumain.

CRÉMILE.

M'en préservent les Dieux!

CARION.

Madame Pauvreté, vous n'êtes qu'une bête;
Et vos difcours ne font que nous rompre la tête:
Retirez-vous d'ici, vous n'êtes bonne à rien,
Qu'à faire bien du mal.

LA PAUVRETÉ.

Je ne fais que du bien.
C'eft moi qui vous nourrit, c'eft moi qui vous habille.
Je fuis mere des Arts, l'induftrie eft ma fille;
C'eft elle qui bâtit ces fuperbes Palais;
Sans moi, les Potentats fe verroient fans fujets:
Car enfin, fi chacun vivoit dans l'opulence,
Si tout le monde avoit du bien en abondance,
Qui voudroit obéir? Qui voudroit travailler?

CARION.

Oh! pour le coup, finis, c'eft affez babiller;
Laiffe-nous promptement aller à notre affaire;
Et va-t-en, fi tu veux, prôner ailleurs mifere.

LA PAUVRETÉ.

Vous me rappellerez peut-être quelque jour.

CARION.

Va-t-en au Diable, va, fuis loin, fuis sans retour.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, TROUPE DE LABOUREURS.

MIRTIL.

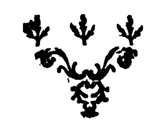
ALLEZ, chers Compagnons, courez tous avec zele
Porter à vos enfans cette bonne nouvelle.
Plutus va désormais être de nos amis :
Si-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis,
Nous les partagerons ensemble comme freres,
Comme nous avons fait autrefois nos miseres.



SCENE II.

MIRTIL *seul.*

MAIS nos gens tardent bien ; que veut dire ceci ?
Cette lenteur commence à me mettre en souci.
Je ne vois Carion, ni Plutus, ni mon Pere ;
Au Temple ils ont passé toute la nuit entiere,
Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour :
Ils devroient, dès long-tems, être ici de retour.
Mais voici Carion.



SCENE III.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

Hé bien ? votre priere.....

CARION.

Tout eſt fait ; & Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair ! depuis quand ?

CARION.

Depuis hier au ſoir.

MIRTIL.

Et pourquoi donc ſi tard me le faire ſavoir ?

CARION.

C'eſt qu'à notre ſortie on mettoit trop d'obſtacle ;
D'ailleurs nous voulions voir la ſuite du miracle.
Si-tôt qu'il a vu clair, pour coups d'eſſais premiers,
Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers,
Pour enrichir un Peintre & deux ſavans Poètes ;
Un cadet de Paphos & deux ſages Griſettes,
Dont l'honneur pourchaſſé ne tenoit preſque à rien ;
Un quart-d'heure plus tard, ç'en étoit fait.

MIRTIL.

Fort bien.

CARION.

Vraiment il promet bien de faire d'autres choſes ;
Et dans peu l'on verra bien des métamorphoſes :
S'il tient ce qu'il promet, bien-tôt les Officiers
Prêteront de l'argent peut-être aux Uſuriers.

MIRTIL.

S'il enrichit les gens qui font de la dépenſe,
C'eſt le moyen de voir revenir l'abondance,
Et tous les Arts fleurir. Mais conte-moi comment
On a guéri ce Dieu de ſon aveuglement,

CARION.

Au Temple, votre pere, entouré de guirlandes,
A peine a ſur l'Autel préſenté ſes offrandes,
Qu'un horrible ſerpent, d'une énorme groſſeur,
Eſt venu nous remplir d'une ſainte terreur :
Il approche, rempant d'un air grave & ſuprême ;
Qui découvre qu'il eſt Eſculape lui-même :
Il embraſſe Plutus, & d'un doux ſifflement
Lui fait, en Dieu civil, ſon petit compliment ;
Puis lui léchant les yeux de ſa langue divine,
Les décille, les ouvre, enfin les illumine,
Et les rend dans l'inſtant brillans..... comme les miens.
Le Temple retentit des voix des Citoyens,
A ce nouveau miracle un chacun s'intéreſſe ;
Nous entendons des cris de joie & de triſteſſe ;
Les vœux & les ſoupirs ſe trouvent partagés ;
Les bons ſont réjouis, les méchans affligés.

De divers mouvemens ſe ſentant l'ame atteinte,
Le pauvre a de l'eſpoir, le riche de la crainte.
Mais nos flatteurs alors ſurpris, déconcertés,
Dans cet événement ſe trouvent déroutés;
Ils ſont embarraſſés où porter la louange,
Et leur fauſſe amitié craint de prendre le change:
Ils reſtent attentifs au milieu des clameurs,
Ne ſachant où Plutus répandra ſes faveurs.
Tout ſe déclare enfin; ce Dieu les détermine,
Des quatre Sous-Fermiers prononçant la ruine.
Les lâches, les ingrats, ne ſe ſouvenant plus
Des biens qu'ils en ont dit, & qu'ils en ont reçus,
Inſultent à leur ſort; &, courant aux Poëtes,
Vont encenſer leurs noms de riches épithetes;
Du cadet de Paphos ils vantent la valeur,
Du Peintre le grand art, des Griſettes l'honneur.
Que vous dirai-je enfin? Ils font tout le contraire
De ce qu'une heure avant on leur avoit vu faire.



SCENE IV.

CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

MON pere vient: qu'a-t-il? il paroît inquiet.

CARION.

Il me ſemble pourtant qu'il n'en a pas ſujet.

CRÉMILE.

Ah! que je ſuis laſſé de la foule importune
De ces amis nouveaux qu'enfante la fortune!
J'ai cru devenir ſourd de tous leurs complimens:
Ils m'ont eſtropié de leurs embraſſemens.
Ceux qui me mépriſoient au tems de ma miſere,
Viennent m'offrir leur bien, quand je n'en ai que faire.
On me trouve à préſent ce que je n'avois pas;
Les Auteurs, du bon goût; les Belles, des appas:
Mais de tous ces flatteurs le ſoin eſt inutile,
Je ſais qu'avec mon or je ſuis toujours Crémile.

MIRTIL.

Mais où Plutus eſt-il?

CRÉMILE.

Sortant de ma maiſon,
Où ſes mains ont verſé des tréſors à foiſon,
Dans Athenes il eſt allé faire ſa ronde,

Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde.
Plaintes, remerciemens vont s'adresser à moi.

MIRTIL.

vous a chargé là d'un très-pénible emploi.

CRÉMILE.

l faut que vous m'aidiez tous deux dans ces affaires,
Et que vous me donniez les avis nécessaires.....

MIRTIL.

Mon pere, permettez, en cet heureux moment,
Que Crisis prenne part à mon contentement:
Vous savez dès longtems l'amour que j'ai pour elle.

CRÉMILE.

Oui, mon fils; & j'approuve une flamme si belle:
Amenez-la chez moi; que Plutus, dans ce jour,
Par un heureux hymen couronne votre amour.

SCENE V.

CRÉMILE, MIRTIL, PÉRINICE, CARION.

CARION, *bas.*

AH! que vois-je? Voici votre vieille amoureuse.

MIRTIL, *bas.*

Fuyons.

CARION, *bas.*

Elle vous voit.

MIRTIL, *bas.*

O rencontre fâcheuse!

PÉRINICE.

Je vous trouve à la fin, mon cher; depuis deux jours
Je vous attends en vain avec tous les amours;
Votre absence m'a fait passer deux nuits entieres,
Sans pouvoir un moment abaisser les paupieres.
Ne me trouvez-vous pas changée?

CARION.

Horriblement.
Vos cheveux sont blanchis & furieusement.
Ces deux nuits sur vos traits ont fait bien du ravage.
Je crois que vous étiez belle en votre jeune âge.

PÉRINICE.

D'accord; mais je n'avois que des attraits naissans;
Ils se sont bien formés.

CARION.

Ils en ont eu le tems.

PÉRINICE.

Vous ne me dites rien, Mirtil?

MIRTIL.

Que puis-je dire ?
Hélas !

PÉRINICE.

Le pauvre enfant ! je pense qu'il soupire ?
Mais ce soupir au moins part-il du fond du cœur ?

CARION.

Oui, je vous en réponds ; & c'est avec douleur
Qu'il se voit obligé, par une antipathie,
A renoncer à vous, & pour toute sa vie.

PÉRINICE.

A renoncer à moi ! comment donc, effronté !...

MIRTIL.

Ne le querellez point, il dit la vérité.

PÉRINICE.

Il dit la vérité ! Le traître ! le parjure !
Approuver de sang-froid une pareille injure !
L'aurois-je pu prévoir ? après m'avoir cent fois
Juré qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

CARION.

C'est qu'il ne croyoit pas, vous voyant surannée,
Que vous pourriez aller jusqu'au bout de l'année.
Sur votre âge il avoit hazardé ses sermens ;
Pourquoi vous aviser de vivre si longtems ?
Que n'êtes-vous partie à la chûte des feuilles ?

PÉRINICE.

Amant ingrat, c'est donc ainsi que tu m'accueilles,

Après avoir placé mon eſpoir ſur ton cœur,
Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur,
T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente?

CARION.

Ses aſſiduités en ont payé la rente.
Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre Amant:
Mais vous n'en touverez que difficilement;
Ils ne ſe donneront qu'à haut prix.

PÉRINICE.

Ah! Crémile,
Dont je m'applaudiſſois de devenir la fille....

CRÉMILE.

Vous, ma fille! Hé! fi donc! Malgré mes cheveux gris,
Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils.
En mariant Mirtil, le bonheur que j'eſpere,
Eſt de voir ſes enfans m'appeller leur grand pere;
Et votre âge ne peut me procurer ce bien.
Ceſſez de m'en parler, car il n'en ſera rien.

PÉRINICE.

Comment! le pere auſſi m'outrage & m'aſſaſſine!
Ah! j'atteſte Vénus....

CARION.

Atteſtez Proſerpine,
Auſſi bien vous irez la voir dans peu de jours;
Et ne nous parlez plus de vos folles amours.
Songez à vous guérir d'une erreur ridicule.

CRÉMILE.

Mais sur-tout vos présens comme j'ai du scrupule,
Je veux qu'à s'acquitter mon fils soit diligent,
Et même qu'il vous rende au double votre argent.

PÉRINICE.

Qu'en ai-je affaire, hélas! quand je perds ce que j'aime?

CARION.

En moi, vous auriez pu prendre un autre lui-même.
J'étois à vendre hier: mais, ma foi, dans ce jour,
Je veux, me voyant riche, acheter à mon tour,
Et choisir, qui plus est.

PÉRINICE.

Ils sont fous, que je pense.
D'où vous est donc venue à tous cette opulence?

CARION.

Et ne savez-vous pas que Plutus est à nous,
Et même qu'il voit clair? D'où, diable, venez-vous?

PÉRINICE.

Comment! Plutus voit clair? il est à vous?

CARION.

Sans doute.

PÉRINICE.

Et c'est donc pour cela qu'on me fait banqueroute?
Mais je conserve encore un écrit de ta main,
Et je te ferai bien reconnoître ton seing.

Je vais faire aſſembler nos Juges équitables,
Le beaux ſexe toujours les trouva favorables;
Mais ſi Plutus, plus fort, fait renverſer leurs Loix,
Je m'en vais l'aveugler une ſeconde fois.

SCENE VI.

CRÉMILE, MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

Je croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'elle.
Courons en diligence où mon amour m'appelle.

CRÉMILE.

Allez, mon fils, allez; ne perdez point de tems;
Amenez-moi Criſis au plutôt, je l'attends.

SCENE VII.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

Toi, mon cher Carion, demeure avec ton Maître,
Aide-moi... Mais déjà je vois quelqu'un paroître.

SCENE VIII.

CRÉMILE, PARONOME, CARION.

PARONOME, *à part.*

COMMENT, morbleu ! Plutus se moque-t-il des gens ?
Me ravir tout d'un coup quinze cent mille francs !

CRÉMILE, *bas.*

Carion, je me trompe, ou je connois cet homme.

CARION, *bas.*

Je le connois aussi, c'est le fier Paronome,
Jadis mon camarade, un esclave affranchi,
Aux dépens du public en deux ans enrichi :
Le voilà bien puni, lui qui, dans l'opulence,
Éclaboussoit le peuple avec tant d'arrogance.

CRÉMILE, *bas.*

Dis-moi, n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION, *bas.*

Oui, c'est lui qui vouloit nous enlever Crisis ;
Qui croyoit la tenter par de vaines promesses,
Exposant à ses yeux l'éclat de ses richesses.

PARONOME, *à part.*

Dans l'état où je suis je ne me connois plus.
(A Carion.)
Hé! l'ami, sais-tu point où loge ce Plutus?

CARION.

Il est bien Dieu pour vous & moi, Monsieur, je pense.

PARONOME.

Oses-tu bien répondre avec tant d'insolence,
Et savoir qui je suis?

CRÉMILE.

Vous êtes un pied-plat,
Que Plutus a remis dans son premier état.

PARONOME.

Quoi! traiter de la sorte un homme qui s'applique
A maintenir les loix de notre République!

CRÉMILE.

Parbleu! la République a bien besoin de toi
Pour maintenir ses loix! Quel étoit ton emploi?

PARONOME.

J'accusois les méchans.

CRÉMILE.

Et t'oubliois toi-même.

PARONOME.

J'ai ruiné Cléon, Agathos, Blepsidème;
Leurs trésors mal acquis n'ont été découverts
Que par moi, leur ami.

CRÉMILE.

Pour en avoir le tiers.

On a connu ton cœur en les faisant connoître.
Si la trahison plaît, on déteste le traître.
Aussi dans ton malheur aucun ne te plaindra,
Et de ton désespoir tout le monde rira.

PARONOME.

Quoi! me voir insulter par gens de cette espece!

CRÉMILE.

Invente, si tu peux, quelque tour de souplesse;
Cherche, pour t'enrichir, quelque nouvel emploi;
Mais Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

C'est maintenant chez nous qu'il vient de se répandre;
Nous n'avons désormais qu'à nous baisser & prendre.

PARONOME.

Comment! Plutus auroit enrichi Carion!
Qu'il m'est doux de trouver dans mon affliction
Un ami si loyal, si généreux!

CARION.

Le traître!

PARONOME.

Te souviens-tu du tems que, servant même Maître...

CARION.

De quoi t'avises-tu de me le rappeller?
Tu l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me consoler,
Mon ami Carion me fait ici bravade,
Lui, qui fut autrefois mon plus cher camarade!

CARION.

Je le fus, il eſt vrai ; mais m'as-tu reconnu,
Lorſque dans l'opulence on te vit parvenu ?
Tu m'as traité de fou ; tu m'as fermé ta porte.

PARONOME.

Je t'ai toujours aimé, dans le fond.

CARION.

Que m'importe,
Si dans l'occaſion tu ne l'as pas fait voir ?
A préſent que Plutus a comblé mon eſpoir,
Suivant les mouvemens d'une ame intéreſſée,
Tu me viens rappeller notre amitié paſſée.
Attends à devenir auſſi riche que moi,
Ou bien que je devienne auſſi pauvre que toi.
Quoi que l'on puiſſe dire, & quoi que l'on affecte,
Trop d'inégalité rend l'amitié ſuſpecte.
Il faut, pour être ami, ſe voir égaux en bien,
Être riches tous deux, ou tous deux n'avoir rien.

PARONOME.

Et comment ſe prouver une amitié ſincere,
Si du ſecours de l'un l'aurre n'a point affaire ;
Ou ſi, tous deux réduits à la néceſſité,
L'ami, de ſon ami, ne peut être aſſiſté ?

CARION.

Il faut attendre alors un coup de la fortune,
Et dans l'occaſion ſe la rendre commune.

Au tems qu'elle a ſur toi répandu ſes faveurs,
Si tu m'en avois fait partager les douceurs,
A préſent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne,
Je te prodiguerois les biens qu'elle me donne:
Mais ils ſont réſervés pour des cœurs moins ingrats,
Qui du moins me plaignoient, ne me ſoulageant pas.
Ainſi que des bienfaits, des mépris on s'acquitte;
A m'en bien acquitter ta perſonne m'excite;
J'en ai reçu de toi, ton cœur m'en accabla;
C'eſt une dette aiſée à payer; reçois-la.

PARONOME.

Quoi! m'entendre traiter ainſi par un eſclave,
Et voir qu'avec mépris à ſon tour il me brave!
Bien plus, perdre à jamais l'objet de mon amour,
Que ma richeſſe alloit m'acquérir en ce jour!

CARION.

Criſis ne craindra plus ta viſite importune,
Quand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune.

PARONOME.

Ah! je ſuis enragé. Mais j'ai bien moins d'ennui
De mon propre malheur, que du bonheur d'autrui.
Allons chercher Plutus; s'il ne veut pas m'entendre,
Réduit au déſeſpoir, je n'ai plus qu'à me pendre.

CARION.

Ce ſera le plus court.



SCENE IX.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

LAISSE-le, Carion,
Et ne l'insulte point dans son affliction.
Du traître cependant on connoit la malice,
Il pourroit contre nous seconder Périnice ;
Mais, pour les prévenir, entrons dans le logis,
Et donnons ordre à tout pour l'hymen de mon fils.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRÉMILE, CARION.

CARION

MA foi, c'eſt trop compter, prenons un peu d'haleine :
Nous n'aurions pas fini de toute la ſemaine.
Songeons à dépenſer, le tems eſt précieux.
Nous n'avons juſqu'ici contenté que nos yeux ;
Je me laſſe ; & la vue enfin ſe raſſaſie,
Si d'autres ſens encor ne ſont de la partie.

CRÉMILE.

Plutus ne venant point, nous ne ſaurions quitter.

CARION.

Mais il faudroit du moins un peu nous ajuſter.
Si pauvrement vêtus, c'eſt en vain qu'on raiſonne ;
Dans un tel équipage on n'impoſe à perſonne.
On paſſe pour des ſots avec beaucoup d'eſprit ;
Tandis qu'un fat pour lui fait parler ſon habit.

SCENE II.

CRÉMILE, ZÉNOPHON, CARION.

ZÉNOPHON.

ENSEIGNEZ-MOI Plutus, que je lui rende grace ;
Par lui mon triſte ſort vient de changer de face,
Il me vient d'enrichir.

CRÉMILE.

N'eſt-ce pas Zénophon,
Dans toutes nos Cités connu pour un frippon ?
Oui, c'eſt lui. Quoi ! Plutus t'a mis dans l'opulence,
Et, loin de te punir, ce Dieu te récompenſe !

ZÉNOPHON.

Ne le condamnez point, il fait bien ce qu'il fait.

CARION.

N'es-tu pas un frippon ?

ZÉNOPHON.

Je le fus en effet :
Mais Plutus a connu qu'à ma ſeule miſere
On devoit imputer tout ce qu'on m'a vu faire.

CARION.

Ne cherche point d'excuſe.

ZÉNOPHON.

Ah ! ſi vous m'écoutez

Vous même vous pourrez approuver ſes bontés.
Je ſuis arrivé nud ſur cette maſſe immenſe,
Que cent peuples divers tenoient en leur puiſſance.
L'âge où, ne connoiſſant ni les biens ni les maux,
L'homme eſt fort au-deſſous des moindres animaux,
Je ne le compte point ; & je paſſe à cet âge
Où la raiſon des ſens ſait maîtriſer l'uſage.
Lorſque je l'eus atteint, je ſentis mon malheur :
Je vis que chaque terre avoit ſon poſſeſſeur ;
Que tous mes devanciers, ayant fait leur partage,
A leurs ſeuls deſcendans laiſſoient leur héritage.
Je quittai mon pays, en accuſant les Dieux
De n'avoir pas rendu tout égal en ces lieux.
Je fus longtems errant ſur la terre & ſur l'onde,
Et trouvai même choſe aux quatre coins du monde.
Tout étoit occupé dans ce vaſte Univers.
Les montagnes, les bois, les plus affreux déſerts,
Pour être inhabités, ne manquoient point de maître :
C'eſt en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être ;
Je rencontrai partout de rigoureuſes loix,
Qui des peres aux fils perpétuoient les droits.
Que faire ? Il falloit vivre, ou mourir de miſere.
Mourir, eſt un parti que l'on ne choiſit guere ;
Je choiſis donc celui d'aller contre les loix,
Que des gens au-deſſus dicterent autrefois ;
Et, pour y parvenir, j'uſai de l'induſtrie,

Que les gens ſcrupuleux appellent fourberie.
Je ſus duper les ſots, & leur ravir les biens.
Que leurs ayeux, peut-être, avoient ravis aux miens.

CRÉMILE.

Fort bien! C'étoit donc là votre Philoſophie?
Elle eſt aſſez nouvelle.

CARION.

Et pourtant bien ſuivie.
Mais ſouvent on ſe trompe aux argumens qu'on fait;
Et la concluſion mene droit au gibet.

CRÉMILE.

Il falloit demander, bien plutôt que de prendre.

ZÉNOPHON.

A la pitié des gens j'aurois eu beau m'attendre.

CRÉMILE.

Il falloit travailler, exercer tes talens.
Il eſt tant d'arts divers, de métiers différens.

ZÉNOPHON.

Exercer mes talens? Eſt-ce donc ſans finance
Que votre République en donne la licence?
Ma foi, l'on a beau dire, on ne fait rien de rien,
Qu'à ce ſubtil métier que je faiſois ſi bien:
On l'exerce ſans frais, ſoi-même on s'autoriſe.

CARION.

Oui, l'on n'a pas beſoin d'acheter de maîtriſe.
Il en coûte pourtant des craintes, des remords,
Et l'eſprit fait courir de grands riſques au corps:

Cette profession, sans cesse poursuivie....

CRÉMILE.

Et l'honneur, que l'on doit chérir plus que la vie,
Le comptois-tu pour rien?

CARION.

Il le laissoit à part,
Étant, pour en avoir, aussi venu trop tard:
Déja ses devanciers en avoient fait partage;
Il n'a pas envié beaucoup cet héritage.

CRÉMILE.

Mais ces biens, dont Plutus vient de vous enrichir,
Si quelqu'un à présent venoit vous les ravir,
Comment le pourriez-vous supporter?

ZÉNOPHON.

Je confesse
Que j'en ressentirois une extrême tristesse;
J'en mourrois de douleur.

CRÉMILE.

Et pourquoi donc, méchant,
Faire aux autres un mal que tu conçois si grand?
Car, dans les mouvemens où l'amour-propre entraîne,
Le plaisir d'acquérir n'égale pas la peine
Que l'on a quand on perd.

ZÉNOPHON.

D'accord. Mais confessons
Qu'il faut avoir du bien pour goûter vos raisons.
Maintenant, que je suis possesseur d'une somme
Avec laquelle il est aisé d'être honnête homme,

Je vais l'être, & montrer que la nécessité
A tout ce que j'ai fait m'a jusqu'ici porté.
Bien plus, je vais aider de toute ma puissance
Ceux que je connoîtrai dans l'extrême indigence;
Sachant que le besoin ne connoît point de loi,
Je veux les empêcher de faire comme moi;
Et, d'une indigne vie effaçant la mémoire,
Je prétends que Plutus en ait toute la gloire:
En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus
Que s'il récompensoit les plus rares vertus.

SCENE III.

CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE.

SELON ses intérêts toujours on argumente.
Cet homme, ayant des biens par-delà son attente,
Va trouver désormais des raisons pour prouver
La justice des loix à les lui conserver.
Mais que nous veut cet autre?



SCENE

SCENE IV.

CRÉMILE, CARION, BIRRENES.

CARION.

Hé! c'eſt Maître Birennes,
Ce gaillard Savetier ſi connu dans Athenes.

CRÉMILE.

Je l'ai vu juſqu'ici, content d'un petit gain,
S'embarraſſer fort peu des ſoins du lendemain.
Mais qu'a-t-il aujourd'hui? je penſe qu'il ſoupire.

BIRRENES.

Hélas! mes chers amis, il n'eſt plus tems de rire;
Me voilà riche enfin, adieu tous mes plaiſirs.

CRÉMILE.

Quoi! l'or, qui des mortels fait les plus chers deſirs,
N'a pas rempli les tiens! qu'eſt-ce qui t'inquiete?

BIRRENES.

Douce tranquilité, que mon cœur vous regrette!

CARION.

Ceſſe de lamenter, & dis-nous tes chagrins.

BIRRENES.

Depuis que j'ai du bien, à toute heure je crains.

Mon trésor a déja changé dix fois de place;
Je l'avois cette nuit caché dans ma paillasse,
Les chardons sont plus doux que ce duvet maudit;
Je n'ai jamais couché dans un si mauvais lit.
Au moindre bruit, j'ai cru qu'on enfonçoit ma porte;
Que, pour m'assassiner, on entroit à main forte.
Ah! que Plutus m'a fait un présent dangereux!
Lorsque je n'avois rien, j'étois bien plus heureux.
Sans prendre d'intérêt à votre République,
Tous les matins, tranquile, assis dans ma boutique,
Le tire-pied en main, aussi gai qu'un Pinson,
Je sifflois ma Linotte, ou chantois ma chanson.
A mon petit travail bornant ma destinée,
Je m'enivrois le soir du gain de ma journée;
Et, me couchant sans peur, me levois sans chagrin.
Mais, depuis que Plutus a changé mon destin,
Des soucis inconnus me dévorent sans cesse;
Ses faveurs ont changé mes plaisirs en tristesse.
Les trésors m'ont ravi celui de la santé:
Je n'ai mangé, ni bu, ni dormi, ni chanté.
Depuis hier je rêve, & je me désespere:
Mon argent m'importune, & je ne sais qu'en faire.
Je voudrois dépenser, garder, prêter, donner;
Et je tremble toujours à me déterminer.
Mille projets divers me roulent dans la tête,
Et je vois à la fin que je suis une bête.
Le garder, c'est me rendre esclave malheureux:
Le dépenser, me mettre en bute aux envieux:

Le prêter, c'est me faire un ennemi sans doute:
Le donner, un ingrat. Ma foi, je n'y vois goute.
Il vaut mieux que Plutus le reprenne à l'instant.
Dans mon premier état je vivrai plus content.

CRÉMILE.

As-tu perdu l'esprit de tenir ce langage?
C'est que du bien encor tu ne sais pas l'usage:
Pour connoître son prix, commence à t'en servir;
Guéris-toi de la peur de te le voir ravir;
Songe à le dépenser, sans t'en rendre l'esclave.

CARION.

De vins délicieux remplis d'abord ta cave.

BIRRENES.

Fort bien! vous me prenez par mon foible déja.

CARION.

Achete des habits.

BIRRENES.

Pourquoi donc? Celui-là
Est encore tout neuf.

CARION.

Fais habiller ta femme.

BIRRENES.

Je n'ai garde. La peste! Elle feroit la Dame;
Et quelqu'un en pourroit devenir amoureux.

CARION.

Cessant de déplorer son état malheureux,
Vous vivriez ensemble en union parfaite.
Tu sais, quand une femme a ce qu'elle souhaite,

Quelle eſt toujours docile & ne gronde jamais.

BIRRENES.

Le tout eſt de pouvoir contenter ſes ſouhaits.

CARION.

Elle ne ſeroit plus du moins le diable à quatre.

BIRRENES.

Oui; mais je n'aurai plus le plaiſir de la battre,
Non plus qu'elle celui de toujours quereller:
Nous nous ennuirions trop, à vous en bien parler.

CARION.

Comment! avec ta femme uſer de baſtonnade?

BIRRENES.

Si j'y manquois un jour, elle ſeroit malade;
C'eſt la paix du ménage.

CRÉMILE.

Ah! que nous dis-tu là?
Je ne te croyois pas capable de cela.
Maintenant que Plutus t'a donné des richeſſes,
Il faut changer tes coups en de tendres careſſes.

BIRRENES.

Je garderai ſes dons, puiſque vous le voulez;
Mais changer ma maniere, en vain vous m'en parlez.
Ton conſeil, Carion, eſt le meilleur à croire.
Acheter bien du vin, & tout mon ſaoul en boire.
Allons, vaille que vaille, enivrons-nous toujours;
Contre tous mes chagrins c'eſt un puiſſant ſecours.
Pour accorder Plutus à ma façon de vivre,
Bacchus m'inſpirera quel conſeil je dois ſuivre.

SCENE V.

CRÉMILE, CARION.

CARION.

CEt homme parle juſte ; & je ſais bien des gens
Qui ne raiſonnent pas avec tant de bon ſens.

SCENE VI.

CRÉMILE, CARION, CISTENES.

CRÉMILE.

VOici quelqu'un encor. Quoi ! c'eſt vous, cher Ciſtenes,
Qu'on a vu juſqu'ici le plus pauvre d'Athenes!
Plutus a-t-il ſur vous répandu ſes bienfaits ?
Il n'aura pas eu peine à combler vos ſouhaits,
Puiſque, s'il m'en ſouvient, vous n'aviez d'autre envie,
Que d'avoir ſeulement les beſoins de la vie.
Dans un petit réduit vivre commodément,
C'eſt à quoi vous borniez votre contentement.
Mais je ne vous vois pas une ame aſſez contente,
Pour croire que Plutus ait rempli votre attente.

CISTENES.

Il a fait plus, il m'a donné cent mille francs.

CRÉMILE.

Hé bien ! voilà de quoi marier vos enfans,
Acheter ou bâtir une maiſon commode,
Vous donner des habits, des meubles à la mode,
Et vivre heureuſement le reſte de vos jours.

CISTENES.

Hélas !

CRÉMILE.

Comment, hélas ! vous vous plaindrez toujours !
De votre affliction que faut-il que je croie ?

CISTENES.

Comment puis-je goûter une parfaite joie,
Si, lorſque je reçois ce préſent de Plutus,
Il donne à mon voiſin un million & plus ?

CARION.

En voici bien d'un autre !

CRÉMILE.

O Ciel ! quelle foibleſſe !
Quoi ! c'eſt de-là que vient votre ſombre triſteſſe ?
Ah ! craignez que Plutus, en vous voyant ingrat,
Bien-tôt ne vous remette en votre triſte état.
Au lieu de lui marquer votre reconnoiſſance,
De vous avoir tiré d'une affreuſe indigence....

CISTENES.

Je ne ſuis point ingrat de ſes ſoins obligeans ;
Mais enfin ſa faveur s'étend ſur trop de gens ;
Et ma reconnoiſſance, en ce cas dégagée,
Ainſi que ſes bienfaits, doit être partagée.
Il l'auroit toute entiere, ainſi que tous mes vœux,

S'il me retiroit ſeul d'un état malheureux.
Mais, quand à Philémon je vois par préférence
Qu'il donne un million, quelle reconnoiſſance
Lui dois-je témoigner d'avoir cent mille francs ?
Philémon, comme moi, n'a pas nombre d'enfans;
C'étoit aſſez pour lui d'avoir le néceſſaire;
D'une ſi grande ſomme il n'avoit point affaire;
Qu'en fera-t-il ? A quoi va-t-il la dépenſer ?

CRÉMILE.

Et de quoi votre eſprit va-t-il s'embarraſſer ?
Peut-être mieux que vous il en va faire uſage.

CISTENES.

Méritoit-il d'avoir tant de biens en partage ?
O Ciel ! quelle injuſtice !

CRÉMILE.

Et le méritez-vous,
Quand du bonheur d'autrui vous vous montrez jaloux ?
Songez que vous étiez dans l'extrême miſere,
Que mille y ſont encore, & qui, ſans vous déplaire,
Valent autant que vous. Si vous vous obſtinez
A lever vos regards ſur les plus fortunés,
Si vous vous attachez à leur porter envie,
Toujours dans les ſouhaits vous paſſerez la vie;
Vous vous plaindrez toujours. Ciſtenes, croyez-moi,
Il faut, pour vivre heureux, voir au-deſſous de ſoi.

CISTENES.

Un million ! ô Ciel ! ſi j'avois cette ſomme,
Je l'emploierois bien mieux que ne fera cet homme.

Ah! que j'acheterois de terres, de Palais!
Que j'aurois de bijoux, de chevaux, de valets!
Je braverois Damon, Clidamas, Théopilles;
Aux premiers de l'État je marierois mes filles.

CARION.

Et vous vous plaindriez peut-être, avec cela,
De ne pouvoir aller encore par-delà.

CRÉMILE.

C'eſt ainſi que toujours l'homme eſt inſatiable,
Et que dans l'abondance il ſe rend miſérable.

SCENE VII.

PLUTUS *en habit brillant*, CRÉMILE, CARION, CISTENES.

CRÉMILE.

MAIS j'apperçois Plutus.

PLUTUS *clair-voyant, à Ciſtenes.*

Je viens de t'écouter;
Et veux ſur tes deſirs enfin te contenter.
Va, ceſſe d'envier le bonheur de perſonne;
Tu veux un million, hé bien! je te le donne.

CISTENES.

Ah! que ſur vos Autels je vais brûler d'encens,
Grand Dieu! rien n'eſt égal au plaiſir que je ſens.

CARION.

Les Dieux veulent souvent que l'on les importune.
Il n'est que les honteux qui perdent leur fortune.

PLUTUS.

Dans la prochaine rue, au sortir de ces lieux,
Le million d'abord va s'offrir à tes yeux.

CISTENES.

Que de graces, Plutus, n'ai-je point à vous rendre!

CRÉMILE.

Vous voilà plus content que vous n'osiez prétendre.
Allez, vivez heureux; & n'oubliez jamais
Les faveurs de Plutus & ses rares bienfaits.

CISTENES.

Un million vaut bien la peine qu'on y pense.
Mon bonheur aujourd'hui passe mon espérance.
Cependant, entre nous, je serois plus heureux,
Si, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.



SCENE VIII.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION.

CRÉMILE

VOila comme jamais l'homme ne se contente.
S'il en avoit eu deux, il en voudroit quarante.

CARION.

Il n'est pas seul : on voit bien des gens aujourd'hui,
Au milieu des trésors se plaindre comme lui;
Ils n'ont jamais assez : par d'indignes foiblesses.
Sans cesse tourmentés de la soif des richesses,
Si j'avois, disent-ils, saisi l'heureux instant,
Au lieu d'un million j'aurois deux fois autant;
Sans cesse regrettant cet instant favorable,
Ils sont plus affligés que le plus misérable;
Et contre la fortune on les voit s'indigner,
Comptant avoir perdu ce qu'ils n'ont pu gagner.

PLUTUS.

Ils ne comptent pour rien d'avoir la préférence
Sur tant d'autres qu'on voit implorer ma puissance;
Car je suis assiégé de mille & mille gens.
J'ai, depuis ce matin, respiré tant d'encens,
Qu'entre nous, foi de Dieu, j'en ai mal à la tête.
Je ne me suis trouvé jamais à telle fête.

Depuis que je vois clair, que mes yeux sont lassés
De lire les placets qui me sont adressés !
Ce ne sont que Sonnets ; ce ne sont qu'Épigrammes,
Acrostiches, Rondeaux, Madrigaux, Anagrammes.
L'un va faire sa cour à tous mes Favoris,
L'autre cherche l'appui d'un Dieu de mes amis :
Celui-ci, me croyant sensible à la tendresse,
Employe auprès de moi sa Femme ou sa Maitresse ;
Cet autre, dont l'orgueil n'avoit jamais fléchi,
Va jusqu'à la bassesse afin d'être enrichi.
Comment répondre à tout ? Ma foi, j'ose vous dire
Que, tout Dieu que je suis, je n'y saurois suffire.

CARION.

Il faudroit être Diable.

SCENE IX.

PLUTUS, CRÉMILE, CARION, FILINE.

PLUTUS.

On vient. Dans un moment
Je ramene en ces lieux Crisis & son Amant.
(*A Carion.*)
Vous, sachez ce que veut cette petite fille.
(*Il sort.*)

SCENE X.

CRÉMILE, CARION, FILINE.

CARION, *bas.*

Elle a l'air éveillé, je la trouve gentille.
Voyons si c'est à nous....

FILINE.

Plutus est-il ici?

CARION.

Il y viendra bien-tôt; mais toujours nous voici,
C'est-à-peu près de même, & vous pouvez nous dire...

FILINE.

Je ne puis vous parler & m'empêcher de rire.
Vous savez... Non, jamais rien ne fut plus plaisant.
Le bien que mon pere a, n'étant pas suffisant
Pour pouvoir à la fois marier ses deux filles,
Il vouloit, comme on fait dans bien d'autres familles,
Donner tout à l'aînée afin de la pourvoir:
Je voyois mille Amans, du matin jusqu'au soir,
S'empresser à lui plaire, à lui conter fleurette.
Comment! tout pour l'aînée, & rien pour la cadette!
(Disois-je en soupirant.) Plutus, secourez-moi,
Et, pour me marier, envoyez-moi de quoi.
C'étoit tous les matins ma priere ordinaire:

Enfin j'ai tant prié, qu'il a fait mon affaire.

CARION.

Ce qu'il vous a donné monte donc assez haut
Pour avoir un époux ?

FILINE.

Et quatre, s'il le faut.
Que Plutus à propos me tire d'esclavage !
C'en étoit fait, s'il eût différé davantage,
Au Temple de Pallas on alloit me cloîtrer ;
Malgré ma répugnance, il y falloit entrer.
Au Temple de Pallas ! jugez quelle disgrace !
Si c'eût été celui de Vénus, encor passe.

CARION.

Oui, vous avez raison, le service est plus doux.

FILINE.

Enfin, quoi qu'il en soit, j'aime mieux un époux ;
Et je viens pour cela.

CRÉMILE.

La chose est difficile.
Vous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

FILINE.

Et c'est pourquoi je viens m'adresser à Plutus,
Pour obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

CRÉMILE.

Cela ne se peut pas, donnez-vous patience.

FILINE.

On disoit que Plutus avoit tant de puissance.

CARION.

Il rajeunit les vieux, il embellit les laids;
Il donne de l'eſprit à qui n'en eut jamais;
Aux plus diſgraciés il donne l'art de plaire:
Mais ce que vous voulez, c'eſt au Tems à le faire;
Vous parler autrement, ce ſeroit vous tromper.

FILINE.

Et ne pourroit-t-il pas du moins m'émanciper?

CARION.

C'eſt à faire à l'Amour; il a ſeul l'avantage
De pouvoir vous donner une diſpenſe d'âge.

FILINE.

Que je ſuis malheureuſe! attendre encor cinq ans!
Mais je puis d'ici-là m'aſſurer des Amans;
Car ils ſont tant courus, dans le tems où nous
ſommes,
Que je crains qu'il ne vienne une diſette d'hommes.

CARION.

Vous pouvez prendre date en cette occaſion,
Et vous en aſſurer avec précaution.

FILINE.

Avec précaution? Comment faut-il s'y prendre?

CARION.

Par certains airs penchés, un regard doux & tendre,
Une mine enjouée, un ſourire amoureux,
Quelques petits ſoupirs à demi langoureux,
Qui faſſent préſumer que, quand vous aurez l'âge,
Vous en vaudrez une autre, & même davantage.

FILINE.

S'il ne faut que cela pour enchaîner les cœurs,
J'y suis Grecque, & j'en fais plus que tous les Docteurs.

CARION.

Vous savez minauder & jouer des prunelles?

FILINE.

Mon miroir, s'il parloit, vous en diroit de belles;
Car je n'ai jusqu'ici minaudé qu'avec lui,
Le tout pour badiner. Mais sachant aujourd'hui
Qu'on peut mettre à profit un pareil badinage,
Ah! je vous promets bien d'en faire un bon usage.
Paroissez, soupirans, jeunes, vieux, beaux & laids,
Paroissez; je vous tiens déja dans mes filets.
Et vous, qui d'amoureux traînez troupe nombreuse,
Grandes filles, venez me traiter de morveuse;
Mes yeux vous feront voir, lançant leurs premiers coups,
Que j'irai dans la suite encor plus loin que vous.

CARION.

On le juge aisément.

FILINE, *à Carion.*

Voyez ce regard tendre,
Ce soupir, ce souris. Hé bien! sais-je l'entendre?

CARION.

Ah! vous m'attendrissez, ma foi, j'en tiens déja.

FILINE.

Hé! fi donc; ce n'est rien encore que cela.

CARION.

Je n'ai jamais vu d'yeux perçans comme les vôtres.

FILINE.

Allez, avec le tems, ils en feront bien d'autres.
Je vais, pour commencer, à ma sœur, dans ce jour,
Enlever tous les cœurs qui grossissoient sa cour;
Et, par-là, faire voir à toutes les aînées,
Que l'amour n'attend pas le nombre des années.

CRÉMILE.

Fort bien.

SCENE XI.

PLUTUS, CRÉMILE, MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRÉMILE.

Mais Plutus vient; il amene mon fils,
Et la jeune beauté dont son cœur est épris.

CRISIS.

Nous venons rendre grace au grand Dieu des richesses,
D'avoir sur deux Amans répandu ses largesses.

MIRTIL.

Quelle reconnoissance égalera jamais
L'excès de ses faveurs, le prix de ses bienfaits?

PLUTUS.

Jamais l'Amour & moi, quoi que l'on ait pu faire,
Ne nous sommes unis d'une amitié sincere;

Jusqu'ici son pouvoir a su braver le mien,
Et j'ai souvent aussi diminué le sien ;
Mais nous nous accordons aujourd'hui pour vous
plaire :
Amans, ne craignez plus d'avoir le sort contraire ;
Vous pouvez dans l'hymen le braver en ce jour,
Quand vous avez pour vous & Plutus & l'Amour.
Périnice à présent, de mes bienfaits comblée,
D'avoir perdu Mirtil se trouve consolée ;
Et Paronome, à qui j'ai rendu tout son bien,
Sur le cœur de Crisis aussi ne prétend rien.
Que l'on ne parle ici que de réjouissance.
Heureux Athéniens, vivez dans l'abondance.
Mes plus ardens souhaits, les plus doux de mes
vœux,
Sont de voir aujourd'hui tous les Mortels heureux.

Fin du troisieme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

DUO. N°. I.

SANS le ſecours de la Finance,
L'Amour languit dans les ſouhaits :
Si Plutus ne dore ſes traits,
Ils ſont ſouvent ſans puiſſance.
Inſenſibles Beautés triompha-t-on jamais
De vos fiers attraits,
Sans le ſecours de la Finance.

AIR. N°. II.

Lorſque l'Hymen avec l'Amour
Prend des actions ſur la place,
Elles montent le premier jour,
Et le ſecond changent de face.
L'hymen, à ce marché nouveau,
Ne trouve pas longtems ſon compte ;
Tandis qu'il garde le Bureau,
Souvent l'Amour ailleurs eſcompte.

Nota. *Ce Divertiſſement, qui n'eſt point dans les éditions des Œuvres de le Grand, ſe trouve dans le Recueil manuſcrit des Divertiſſemens de la Comédie Françoiſe.*

FIN.

LE BALLET
DES
XXIV HEURES,

AMBIGU-COMIQUE,

Repréſenté devant SA MAJESTÉ, à Chantilly, le 5 Novembre 1722;

Par l'Académie Royale de Muſique & les Comédiens François & Italiens.

PRÉFACE.

CE Ballet a été ordonné, inventé, composé, appris & représenté en moins de trois semaines ; &, quoique l'exécution dépendît de plus de deux cents personnes de différens talens, elle a été des plus régulieres. Cette espece d'*Ambigu-Comique* a fort réjoui le Roi & toute sa Cour ; & c'est sur-tout ce qu'avoit recommandé à l'Auteur le Prince Magnifique qui a donné ce Divertissement à SA MAJESTÉ.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

MARS,	le S[r] THEVENART.
LA PAIX,	M[le] ANTIER.
MINERVE,	M[lle] MESNIER.
UN PLAISIR,	le S[r] TRIBOU.
UN CORYPHÉE,	le S[r] DUN.

TROUPE DE JEUX, ET DE PLAISIRS, DE DRYADES, DE SYLVAINS ET DE NYMPHES DES EAUX.

LES SIEURS,	MESDEMOISELLES,
MANCIENNE.	ANTIER, *cadette.*
DUCHESNE.	JULIE.
RENIER.	DU COUDRAY.
GRENET.	CATIN.
DESHAYES.	SOURIS, *cadette.*
LE MYRE, *l'aîné.*	MILON.
LE MYRE, *le cadet.*	
CORBIE.	



PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente le lieu le plus agréable de CHANTILLY.

UN CORYPHÉE.

N°. I.

DRYADES & Sylvains, ſortez de vos Forêts;
Nymphes des Eaux, quittez le ſein de l'Onde,
Venez; à ces auguſtes traits
Connoiſſez le Maître du Monde.

Il a d'un jeune Dieu le port & les attraits.
Que de majeſté! que de graces!
Son regard enchaîne les cœurs:
Doux Plaiſirs, volez, ſur ſes traces;
De ſon nouvel Empire annoncez les douceurs.

TROUPE DE PLAISIRS, DE SYLVAINS, DE DRYADES ET DE NYMPHES DES EAUX.

UN PLAISIR.

Nº. II.

On en goûte déjà les heureuſes prémices ;
La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux :
De ſon Peuple il eſt les délices ;
Quel regne ſera plus heureux ?

LE CORYPHÉE.

Nº. III.

Fortunés Habitans de ces belles retraites,
Célébrez ce jour glorieux ;
Il honore à jamais ces lieux.
Par vos chants, & ſur vos Muſettes,
Rendez-lui de vos cœurs l'hommage précieux ;
Cet hommage eſt aux Rois ce qu'eſt l'encens aux Dieux.

CHŒUR DE SYLVAINS ET DE DRYADES.

Fortunés Habitans, &c.

MARS.

Nº. IV.

Hé quoi ! ſans m'appeller, on fait ici des Fêtes?
Mars a-t-il pu le ſoupçonner ?
Dans les jeux de LOUIS, ainſi qu'en ſes conquêtes,
Je dois ſeul ordonner.

Taiſez-

Taiſez-vous, timides muſettes,
Vous amolliſſez mes Concerts ;
Éclatez, bruyantes trompettes,
De vos ſons rempliſſez les Airs.

N°. V.

Venez, brillez de tous vos charmes,
Honneurs, Gloire promiſe aux célebres exploits ;
Non, non, ce n'eſt qu'au bruit des armes
A frapper l'oreille des Rois.

Mais que prétend la Paix ? Faut-il qu'elle raviſſe....

LA PAIX.

N°. VI.

Fille du Ciel, mere de la Juſtice,
Je la ſuis auſſi des Plaiſirs ;
De leurs doux chants que l'écho retentiſſe ;
Quelque gloire que Mars aux Héros garantiſſe,
Je dois être toujours l'objet de leurs deſirs.

Fille du Ciel, mere de la Juſtice,
Je la ſuis auſſi des Plaiſirs.

N°. VII.

Que toujours ces heureux climats,
Des Jeux, des Ris ſoient les aſyles ;
Que, toujours à ma voix dociles,
Ils y répandent leurs appas.

MINERVE.

N°. VIII.

Fuyez, Mars, fuyez loin de la tranquile France;
De ce Héros naissant respectez les États.
Les Vertus, les Talens ont guidé son enfance:
Si des voisins jaloux irritent sa puissance,
Un laurier à la main la Gloire le devance;
Vous serez trop heureux de marcher sur ses pas.

CHŒUR DE JEUX, DE RIS ET DE PLAISIRS, &c.

Fortunés Habitans, &c.

LE CORYPHÉE.

Pour les plaisirs d'un Roi, dont les vertus aimables
Nous assurent des jours heureux,
Pendant le tems qu'il daigne accorder à nos Jeux
HEURES, partagez-vous en momens agréables.

Fin du Prologue.

LE
BALLET
DES
XXIV HEURES.

BALLET.

Ce Ballet est divisé en quatre Parties.

PREMIERE PARTIE,	LA NUIT.
SECONDE PARTIE,	LA MATINÉE.
TROISIEME PARTIE,	L'APRÈS-DINÉ.
QUATRIEME PARTIE,	LA SOIRÉE.

Le Prologue est de Monsieur D. L. F.

L'idée du Ballet, les Paroles qui se chantent & les diverses petites Comédies & Scenes détachées qui se représentent par les Comédiens François & Italiens, sont du Sieur LE GRAND, *Comédien du Roi.*

La Musique est de la composition du Sieur AUBERT, *Intendant de la Musique de* S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC.

Les Entrées sont du Sieur BLONDY.

LE BALLET

DES

XXIV HEURES,

AMBIGU-COMIQUE.

Le Théâtre repréſente la ville de Paris.

PREMIERE PARTIE.

LA NUIT.

La Nuit paroît ſur ſon Char. Minuit ſonne ; on entend un carillon de toutes les cloches de Paris.

L'HEURE DE MINUIT. N°. I.

AU doux ſon
De mon carillon,
Lorſque tout ſommeille,
L'Amour ſe réveille
Au doux ſon
De mon carillon.
Je n'endors que l'Amant barbon ;
Le jeune a la puce à l'oreille,
Au doux ſon
De mon carillon.

PREMIERE ENTRÉE.

SIX HEURES DE LA NUIT,

Tenant une cloche d'une main & un marteau de l'autre, ſonnent à pluſieurs repriſes.

MESDEMOISELLES

CORAIL, LE MAIRE,
LA FERRIERE, DE LASTRE,
DUVAL, DE REY.

SECONDE ENTRÉE.

DES CHAUVES-SOURIS.

Le petit JAVILLIER,
Mademoiſelle PETIT.

ARLEQUIN vient pour donner une Sérénade à ſa Maitreſſe.



SCENES
DES
COMÉDIES.

ACTEURS.

LA NUIT,		Pantalon.
Monsieur RONDIN, *Marchand*,		Le S^r^ la Thorilliere.
Madame RONDIN, *sa Femme*,		Mlle Du Fresne.
COURTAUT, le Sr de la Thorilliere, fils,	}	*Garçons de Boutique.*
DE LAUNE, le Sr Fontenay,	}	
ARLEQUIN,		
TRIVELIN.		



SCENES DES *COMÉDIES.*

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *chante & adresse ces paroles à la Nuit.*

DÉESSE des Chauves-souris,
Redoublez vos voiles sombres;
Par le secours de vos ombres:
La Nuit tous chats sont gris.

(Après qu'il a chanté, il parle.)

C'est ce qui me fait espérer que ma Maitresse me pourra prendre, dans l'obscurité, pour Narcisse, ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.



SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

HÉ bien! m'amenes-tu des Musiciens pour ma Sérénade? Leur as-tu dit que je voulois qu'ils me chantassent quelque chose de bouffon?

TRIVELIN.

Ils seront ici dans un moment: mais je t'avertis qu'ils veulent être payés d'avance.

ARLEQUIN.

Ils sont bien impertinens! Cela rompt toutes les mesures que j'avois prises.

TRIVELIN.

Et quelles mesures?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoi ne leur rien donner?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai rien.

TRIVELIN.

Hé bien! mon ami, quand on n'a rien, il ne faut pas être amoureux, & encore moins se mêler de vouloir donner des Sérénades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin, prends pitié de mon amour, & donne-moi un bon conseil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN.

Oh! ma foi, conseille-toi toi-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Hé! attends un moment, je me vais conseiller. (*A part.*) Oui; non: fort bien; fort mal: sifait; nenni.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

ARLEQUIN.

C'est que le Conseil est partagé.

TRIVELIN.

Dépêche-toi donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voilà.

TRIVELIN.

Hé bien! qu'est-ce que tu as enfin délibéré?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire; mais au moins je te prie de garder le secret.

TRIVELIN.

Ne crains rien; & dis-moi seulement ce que ton Conseil a imaginé pour trouver de l'argent.

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton Conſeil eſt fort bon; mais les fonds me manquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc?

TRIVELIN.

Empruntes-en au premier venu.

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu, à deux heures après minuit!

TRIVELIN.

Hé! mais c'eſt le moyen de ne pas être refuſé. J'entrevois une eſpece de Bourgeois qui pourroit faire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas; quand il nous verra deux, cela l'engagera à faire les choſes de meilleure grace.



SCENE III.

M. RONDIN *ivre*, ARLEQUIN, TRIVELIN.

M. RONDIN.

PARBLEU! je ne connois plus rien à Paris. C'est se moquer que de fermer le Pont-Neuf à l'heure qu'il est; j'ai eu beau faire du bruit à la grille, personne n'a voulu m'ouvrir, & j'ai été obligé de retourner sur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Bon! il est ivre, voilà bien ton affaire.

M. RONDIN.

Je n'ai jamais tant vu bâtir que l'on fait à présent; il m'a fallu venir jusqu'ici toujours en sautant, & j'ai pensé vingt fois me casser le cou.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes pour des poutres. Allons, parle-lui donc?

ARLEQUIN, *bas.*

Comment s'y prend-on pour emprunter de l'argent à un homme que l'on ne connoit point?

TRIVELIN, *bas.*

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la Garonne. Il faut lui parler honnêtement.

ARLEQUIN, *bas.*

Bien honnêtement?

TRIVELIN, *bas.*

Oui.

ARLEQUIN, *donnant un coup de sa batte sur l'épaule de Rondin.*

Qui va là?

M. RONDIN.

Christophe Rondin, Marchand Drapier de la rue saint Honoré, à l'enseigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur Rondin, je suis votre serviteur.

M. RONDIN.

Ah! ah! est-ce toi, Courtaut?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

M. RONDIN.

Où est de Laune?

TRIVELIN.

Me voici, Monsieur. (*bas à Arlequin.*) Courtaut! de Laune! il nous prend pour ses garçons de boutique apparemment.

M. RONDIN.

Pourquoi n'avez-vous point de lumiere, vous autres?

TRIVELIN.

Monsieur, elle s'est usée en vous attendant.

M. RONDIN.

Ma femme eſt-elle couchée ?

ARLEQUIN.

Oh ! il y a long-tems.

M. RONDIN.

Qu'on me donne une ſiege.

TRIVELIN.

Allons, Courtaut, un ſiege à Monſieur.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Un ſiege dans la rue ?

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Ne vois-tu pas, ſot que tu es, qu'il croit être dans ſa chambre ? Profitons de l'occaſion.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Oui ; mais où lui trouver un ſiege ?

TRIVELIN.

J'en vais ſervir.

(*Trivelin ſe met à terre.*)

ARLEQUIN.

Allons, Monſieur, aſſeyez-vous.

(*Il l'aſſied ſur le dos de Trivelin.*)

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Morbleu ! il peſe comme tous les diables.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Laiſſe-moi faire, je vais bien-tôt le rendre plus léger.

M. RONDIN, *assis sur Trivelin.*

Parbleu ! mes amis, c'est un grand plaisir de boire, quand on ne s'en sent pas.

TRIVELIN.

Oui ; & je crois que vous ne vous souvenez pas seulement d'avoir bu.

M. RONDIN.

Qu'on me donne mon bonnet de nuit.

ARLEQUIN, *lui ôte son chapeau & sa perruque, & lui met son petit chapeau sur la tête.*

Le voilà.

M. RONDIN, *en étendant sa main, rencontre le visage de Trivelin.*

Qu'est-ce que tu fais donc-là sous ma chaise ?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot-de-chambre.

M. RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons, qu'on me déshabille promptement, que je me couche.

ARLEQUIN, *lui fouillant dans sa poche.*

Cela sera bien-tôt fait

(*Arlequin lui ôte son manteau, & le met à terre ; il lui ôte son habit, & le met sur son corps, ayant quitté le sien.*)

M. RONDIN.

Que fais-tu donc là ?

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches, Monsieur, suivant la Délibération de mon Conseil.

M. RONDIN.

Prends garde à ma montre.

ARLEQUIN, *mettant la montre dans sa poche.*

Elle est en sûreté.

M. RONDIN *se leve.*

Qu'on me donne ma robe-de chambre.

ARLEQUIN, *lui mettant son habit d'Arlequin.*

La voilà, Monsieur.

M. RONDIN.

Hé! que diable, elle est bien courte! c'est le manteau de lit de Madame Rondin. Allons, qu'on me couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous déshabiller.

M. RONDIN.

Non, non, je veux me lever demain, du matin; je n'aime pas à garder le lit, moi.

TRIVELIN.

Tout comme il vous plaira; vous n'avez qu'à vous coucher.

(*Arlequin & Trivelin le couchent au milieu de la rue.*)

M. RONDIN, *couché.*

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui? il est bien dur.

ARLEQUIN.

Le matelas a pourtant été bien battu.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon, c'est que les puces ne vous incommoderont pas.

M. RONDIN.

Il me semble que je sens bien du vent.

ARLEQUIN.

On va vous tirer les rideaux.

(*Contrefaisant le bruit que font les rideaux.*)

Cric, cric, cric.

TRIVELIN, *de l'autre côté.*

Cric, cric, cric. Ho çà, Monsieur, vous voilà bien couché; nous vous souhaitons une bonne nuit.

(*Trivelin met le manteau de Monsieur Rondin sur ses épaules, & l'emporte.*)

ARLEQUIN, *bas.*

Allons trouver nos Musiciens: nous avons maintenant de quoi payer la Sérénade.



SCENE IV.

M. RONDIN *seul.*

QU'ON ne manque pas de m'éveiller à cinq heures.

SCENE V.

M. RONDIN *couché*, Madame RONDIN, COURTAUT, DE LAUNE.

Madame RONDIN.

IL y a long-tems qu'il me semble entendre la voix de mon mari, me serois-je trompée ? Qu'en dites-vous, de Laune ?

DE LAUNE.

Je crois l'avoir entendue aussi. J'ai envie d'aller au-devant de lui.

Madame RONDIN.

Je crois que vous ne ferez pas mal.

DE LAUNE, *tombant par-dessus M. Rondin.*

Ouf! Que diantre ai-je là rencontré?

Madame RONDIN.

Que vois-je? c'est mon mari lui-même.

M. RONDIN.

Allons, Madame Rondin, venez vous coucher.

Madame RONDIN.

Je ne me trompe point. Hé! d'où venez vous dans un tel équipage? Venez-vous de courir le Carême-prenant? Qu'avez-vous fait de vos habits?

M. RONDIN.

Demandez à Courtaut & à de Laune; ce sont eux qui m'ont déshabillé.

DE LAUNE.

Vous vous moquez, Monsieur; nous ne vous avons point vu depuis hier matin.

Madame RONDIN.

Ah! mon mari est volé.

M. RONDIN.

Moi volé! je me suis couché de trop bonne heure pour cela.

Madame RONDIN.

Miséricorde! il est ivre mort; à peine peut-il parler.

M. RONDIN.

Moi ivre! vous en avez menti, Madame Rondin; c'eſt une pituite qui m'eſt tombée dans la gorge.

Madame RONDIN.

Ah! malheureuſe que je ſuis! Relevons-le au plus vîte, mes enfans, & le mettons dans ſon lit. Il nous apprendra demain la mauvaiſe rencontre qu'il a pu faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN,
& les Acteurs de la Scene précédente.

DE LAUNE.

AH! Madame, voilà des drôles qui paſſent, qui ont, je crois, les habits de Monſieur ſur le corps.

Madame RONDIN.

Et tôt courez après. Au voleur, au voleur; au guet, au guet.

DE LAUNE.

Ah! frippons, nous vous tenons.

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites, Messieurs; nous ne sommes pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Nous ne sommes que des gens à bonnes fortunes, qui venons donner une Sérénade.

Madame RONDIN.

Mais vous avez cependant l'habit de mon mari, & son manteau.

ARLEQUIN.

Paix, taisez-vous, c'est pour n'être pas reconnus.

DE LAUNE.

Oh! parbleu, Messieurs, vous les rendrez.

ARLEQUIN, TRIVELIN, Madame RONDIN & *ses* GARÇONS *crient tous ensemble.*

Au guet, au guet; au voleur, au voleur.



SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LA NUIT.

LA NUIT, *sur son Char.*

QUEL diable de charivari est-ce que tout ceci? Qui sont les insolens qui osent ainsi troubler le repos d'une si belle nuit?

TRIVELIN.

Ah! Madame la Nuit! vous êtes la Déesse des Larrons! prêtez-nous votre secours.

LA NUIT.

Si je descends là-bas, je t'apprendrai...

(*Elle dégringole de son Char.*)

ARLEQUIN.

Parbleu! Madame la Nuit a pensé se casser le cou.

LA NUIT.

Que le diable vous emporte! vous m'avez réveillée en sursaut. Voilà mes chevaux partis; il faudra que je m'en retourne à pied, comme une guinguette qui vient de souper en ville.

ARLEQUIN.

Attendez, Madame, je vais vous reconduire.

TOUS ENSEMBLE.

Au guet, au guet; au voleur, au voleur.

(Arlequin se débarrasse de leurs mains, & les chasse tous à coups de batte.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

BON: nous en voilà défaits. Commençons notre Sérénade.



TROISIEME

TROISIEME ENTRÉE.

POLICHINELLE, Le Sieur DUMOULIN *second*.
ARLEQUIN, Le Sieur DUMOULIN *trois*.

TRIO.

ARLEQUIN, Le Sieur MANCIENNE.
POLICHINELLE, Le Sieur TRIBOU.
SCARAMOUCHE, Le Sieur DUN.

TRIOMPHEZ, charmante Brune;
Vos yeux friands
Sont plus plus brillans,
Que la Nuit ſans clair de Lune.

SCARAMOUCHE.

A la Déeſſe des hiboux
On ne voudra plus rendre hommage;
Et les plus amoureux matoux,
Dans leur tendre langage,
Ne diront qu'à vous
Miaous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Miaous, miaous, miaous.

QUATRIEME ENTRÉE.

DEs Oublieux, qui se retiroient, rencontrent des Crieurs d'eau-de-vie. Après s'être fait des présens réciproques de leurs marchandises, ils se réjouissent de leur rencontre. Pendant qu'ils dansent, un Suisse mange leurs oublies & boit leur eau-de-vie : ils s'en apperçoivent & courent reprendre leurs corbillons & leurs paniers, & sont chassés par le Suisse.

OUBLIEUX.

Les Sieurs JAVILLIERS ET MELION.

VENDEURS D'EAU-DE-VIE.

Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

CINQUIEME ENTRÉE.

LE SUISSE ivre avant le jour, qui finit la premiere Partie.

UN SUISSE.

Le Sieur ANTHONY.



SECONDE PARTIE.

LA MATINÉE.

L'AURORE *paroît sur son Char*.

Mademoiselle DUPRÉ.

LA Nuit a fait place à l'Aurore.
Le Soleil qui me suit, vient embellir ces lieux;
A son divin aspect mille fleurs vont éclore.
Que tout l'Univers adore
Le plus puissant des Dieux.



PREMIERE ENTRÉE,

D'ARTISANS & Gens de toutes sortes de Métiers, qui s'assemblent pour travailler dès le point du jour.

CHŒUR D'ARTISANS *qui chantent en travaillant.*

Braves Guerriers,
Travaillez pour la gloire:
Nous n'envions point vos lauriers:
Dans nos métiers
Nous ne travaillons que pour boire.

ARTISANS.

Les Sieurs MANCIENNE, DUCHESNE, RENIER, TRIBOU, GRENET, DESHAYES, DUN, LEMIRE *l'aîné*, LEMIRE *cadet*, CORBIE.

FEMMES D'ARTISANS.

Mesdemoiselles MINIER, ANTIER *cadette* JULIE, DUCOUDRAI, CATIN, SOURIS *cadette*, MILON.

SECONDE ENTRÉE,

DE MARÉCHAUX.

Le Sieur DUMOULIN *quatrieme*, ſeul.

Les Sieurs BLONDI ET MARCEL.

TROISIEME ENTRÉE.

DEUX SAVETIERS,

Les Sieurs DUVAL ET MALTERE.

DEUX SAVETIERES,

Meſdemoiſelles LA FERRIERE ET DELASTRE.

ENFANS DE SAVETIERS,

Le petit JAVILIER ET Mademoiſelle PETIT.

QUATRIEME ENTRÉE.

UN MARINIER,

Le Sieur LAVAL.

UNE MARINIERE.

Mademoiſelle CORAIL.

CINQUIEME ENTRÉE.

UN BOULANGER.
Le Sieur MILON.

UNE BOULANGERE.
Mademoiselle REY.

UN SAVETIER chante en travaillant dans sa Boutique, & fait siffler sa Linotte.

LE SAVETIER.
Le Sieur MANCIENNE.

SI-tôt que le coq chante,
Je chante aussi.
Du tems passé je n'ai point de souci,
De l'avenir point d'épouvante:
Le seul présent me contente,
J'en jouïs.
Quand le chagrin me tourmente,
Je le fuis;
Quand le plaisir se présente,
Je le suis.

SIXIEME ENTRÉE.

TOUS LES ARTISANS

ENSEMBLE.

LE POINT DU JOUR,

Mademoiselle ANTIER.

ASTRE naiſſant, brillez, commencez votre cours,
Embraſez tous les cœurs de vos feux adorables;
Brillez, puiſſiez-vous toujours
Répandre en ces climats vos rayons favorables.
Brillez, puiſſiez-vous toujours
Nous donner de beaux jours.



LE LEVER *DU SOLEIL.*

SEPTIEME ENTRÉE, DES HEURES DU JOUR.



L'HEURE
DE
L'AUDIENCE,
SCENES COMIQUES.



ACTEURS.

LE JUGE, Le Sieur de la Thorilliere.

LES CONSEILLERS, les Sieurs le Grand, Dangeville, la Thorilliere *le fils*, Pantalon, le Docteur, Scapin, Mario, Paquetti.

L'ACCUSÉ, Arlequin.

UN EXEMPT, Le Sieur Fontenay.

AMBOISE, *Berger sorcier, ami d'*ARLEQUIN, Le Sieur Moligni.

TRIVELIN.

L' HEURE DE L'AUDIENCE, SCENES COMIQUES.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.

COMME le tems coule! Il eſt déja dix heures au Soleil, c'eſt juſtement l'heure de l'Audience; & l'on va, comme je te l'ai dit, juger inceſſamment Arlequin, ton ancien camarade, que le Guet a arrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Juſtice eſt bien preſſée. Et quel crime a-t-il donc commis?

TRIVELIN.

Hélas! ce n'eſt qu'une bagatelle. Il a trouvé cette nuit une bourſe & une montre dans la poche d'un

Marchand; & il a levé un manteau & un habit sur le corps dudit Marchand, au lieu de le lever dans sa boutique.

AMBOISE.

Voilà une belle affaire! ce n'est tout au plus qu'une méprise.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voilà un plaisant crime!

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t'il commis qu'à demi; j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adresse de me sauver.

AMBOISE.

A quelque prix que ce soit, j'espere tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah! mon cher Amboise, je sais que rien ne t'est impossible, & que tu es le plus fameux Enchanteur & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergers d'alentour. Mais il faut te hâter; car les Juges s'assemblent ici dans le moment.

AMBOISE.

Hé! qui sont ces Juges?

TRIVELIN.

Oh! les plus sérieux, les plus séveres & les plus rébarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE.

Laisse-moi faire, je les rendrai bientôt gogue-

nards. Je vais commencer par enchanter la Salle de l'Audience.

TRIVELIN.

Et que produira cet enchantement?

AMBOISE.

Personne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne de momens en momens des demangeaisons de chanter.

TRIVELIN.

Cela sera assez nouveau, d'entendre juger un procès criminel en musique.

AMBOISE.

Ce n'est pas tout. Quand la Sentence sera prononcée, je viendrai avec ma musette enchantée, qui fait plus de bruit que trente instrumens à la fois; & qui produira sur eux un effet assez bouffon. Il est vrai que ceux qui auront la tête plus forte que les autres céderont plus tard aux charmes de ma musette; mais, ils auront beau faire, aucun n'y pourra résister.

TRIVELIN.

Je les entends; jette promptement ton sort.

AMBOISE, *après avoir fait quelques tours de sa baguette.*

Voilà qui est fait. Éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiete de rien.

SCENE II.

LE JUGE, CINQ CONSEILLERS *parlans*, trois autres CONSEILLERS.

(*Ils entrent & prennent leurs places.*)

LE JUGE.

MESSIEURS, nous avons ici une affaire très-délicate à juger, & qui ne demandoit pas moins que des Juges vénérables comme nous. On vous a suffisamment rapporté l'affaire ; & , si vous le souhaitez, tout de nouveau on vous la rapportera.

UN CONSEILLER *chante.*

Tout comme il vous plaira,
Larira,
Tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Est-ce que vous extravaguez ?

II. CONSEILLER *chante.*

Allons gai, d'un air gai :
Allons gai, d'un air gai.

LE JUGE.

Que veut dire ceci ?

III. CONSEILLER *chante.*

A la façon de Barbari, mon ami.

LE JUGE.

Cela eſt nouveau.

IV. CONSEILLER *chante.*

Oh, oh, oh, tourlouribo.
Oh, oh, oh, tourlouribo.

LE JUGE.

Cela ne s'eſt jamais vu.

V. CONSEILLER *chante.*

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LE JUGE.

Oh! aſſurément, vous vous êtes tous enivrés à la Buvette. Comment! eſt-ce que c'eſt ici le procès de l'A, E, I, O, U? Qu'on faſſe entrer l'Accuſé; celui-là n'aura pas envie de dire des chanſons.



SCENE III.

LES JUGES *assemblés*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

ALLONS, allons, allons à la Guinguette, allons.

LE JUGE.

Ah! ah! en voici bien d'un autre! Quoi! malheureux, tu chantes; & tu feras peut-être pendu dans un quart d heure!

ARLEQUIN.

Quand je ferai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN,

Mais, Messieurs, qui êtes-vous donc?

LE JUGE.

Nous sommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi! je vous ai cru des Comédiens.

LE JUGE.

Comment! insolent, prendre des Juges vénérables comme nous pour des Comédiens?

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monſeigneur; je croyois vous avoir vu jouer à la Comédie le rôle de l'Avocat Patelin.

LE JUGE.

Comment! tu continues tes bouffonneries!

ARLEQUIN.

Ah! bouffon vous-même; je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

LE JUGE.

Je te trouve plaiſant.

ARLEQUIN.

Parbleu! dans votre genre vous êtes auſſi plaiſant que moi.

LE JUGE.

Allons au fait. Réponds. N'as-tu pas volé cette nuit la montre, la bourſe, le manteau, & l'habit d'un Marchand?

ARLEQUIN.

Ah! Monſeigneur, ce Marchand-là eſt un ivrogne; il me les a donnés, & je les ai rendus de même à vos gens.

LE JUGE.

Tu les a rendus, parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN.

Hé bien! il faut donc faire pendre le Guet.

LE JUGE.

Allons, Messieurs, aux opinions.

CHOEUR DES CONSEILLERS.

Nos avis se trouvent d'accord,
Et chacun de nous opine à la mort.

LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votre chienne de musique ! vous me ferez à la fin perdre ma gravité : mais silence, je vais prononcer. (*Il tousse, il crache, & fait un prélude pour chanter.*) Hem, hem, hem, que veut dire ceci ? je me sens des dispositions à chanter .... Résistons à ce charme. » Sentence de mort en faveur de ....mais, ma foi ! je n'y peux plus tenir, le chant me gagne, & je crois que je serai contraint de prononcer la Sentence en bémol. Tâchons cependant de ne pas donner dans ce ridicule.

(*En prononçant la Sentence, de tems-en-tems, il lui prend des envies de chanter, auxquelles il résiste jusqu'au dernier vers qu'il est contraint de dire en musique.*)

SENTENCE.

» Pour réparation des faits
» Mentionnés dans le Procès,

» Notre Tribunal favorable,
» Voulant faire grace au coupable,
» L'a condamné, tout d'une voix....
» D'être pendu pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Et, si j'y retourne, vous m'enverrez aux Galeres.

LE JUGE.

C'est à toi à être plus sage à l'avenir.

SCENE IV.

UN EXEMPT, LES JUGES, AMBOISE, ARLEQUIN.

UN EXEMPT.

AH! Messieurs, nous vous amenons ici un Berger qui se vante d'avoir jetté le sort qui vous a tous fait chanter.

LE JUGE.

Ah! quelle insolence! il faut qu'il soit aussi pendu.

I. CONSEILLER.

C'est mon avis.

II. CONSEILLER.

C'est aussi le mien.

III. CONSEILLER.

J'opine du bonnet.

ARLEQUIN, *sur la Sellette, à Amboise.*

Ah ! mon cher ami, que je vous ai d'obligation, de vouloir bien me tenir compagnie ! Je ferois mort de chagrin d'avoir été pendu tout seul.

AMBOISE, *bas à Arlequin.*

Ne te mets pas en peine, nous ne le ferons ni l'un ni l'autre, & je vais leur servir un plat de mon métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prépare tout pour leur supplice.

AMBOISE.

Hé ! Messieurs, doucement ; accordez-moi du moins, avant de mourir, la consolation de jouer encore une fois de ma chere Musette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE, *à Arlequin.*

Ah ! voilà ce que je souhaitois. Laisse-moi faire, je vais bien les réjouir.

(*Il joue de sa Musette un air lugubre.*)

ARLEQUIN.

Hé que diable ! tu disois que tu les allois réjouir, & ta Musette les endort comme la plus belle cause.

AMBOISE.

Donne-toi patience.

(*Il continue de jouer de sa Musette, & joue un air plus gai. Deux Conseillers se levent, & se mettent à danser, ensuite deux autres, à la fin tous ensemble, jusqu'au Juge, qui ne peut résister au charme de la Musette, qui va toujours par gradation. Ils se prennent tous par les mains, & dansent en rond; Arlequin, au milieu, danse aussi, & à la fin les chasse tous avec sa batte. Ce qui finit la seconde Partie.*)



TROISIEME PARTIE.

L'APRÈS-DINÉ.

L'HEURE DE MIDI,

Mademoiselle JULIE.

AMANS contens,
Soyez conſtans ;
Ne changez jamais de demeure
Êtes-vous bien : tenez-vous-y ;
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.



PREMIERE ENTRÉE.

DE CUISINIERS ET DE PATISSIERS.

LES SIEURS

JAVILLIER, DUVAL,
DESHAYES, MALTERRE,
GUERET, LAMOTHE.

LA BONNE CHERE.

Le Sieur THEVENART.

QUAND midi ſonne,
Les Gaſcons ne ſont pas au lit;
Son carillon leur donne
De l'appétit.
A l'odeur de la cuiſine,
Ils vont piquer les bons repas;
Et leur deviſe n'eſt pas:
Qui dort, dine.

L'HEURE DU JEU.

Mademoiſelle MISNIER.

Autour d'une table ronde
Je raſſemble ſans choix

Le Prince & le Bourgeois ;
Quand l'un me rit, l'autre me gronde :
On ne peut pas, tout-à-la fois,
Contenter tout le monde.

L'HEURE DE LA COMÉDIE.

Les Comédiens François représentent une petite Comédie, qui a pour titre : LES PANIERS, *dont l'action commence à cinq heures.*



LES

LES PANIERS,

COMÉDIE.



ACTEURS.

MADAME DE PRÉFANÉ, Mlle Dubreuil.

ISABELLE, *sa niece*, Mlle Dangeville.

VALERE, *Amant d'Isabelle*, Le Sr Dufresne.

SOTTINOT, *amoureux d'Isabelle*, Le Sr Dangeville.

DORINETTE, *filleule de Madame de Préfané*, Mlle le Grand.

MERLIN, *Valet de Valere*, Le Sr de Moligny.

GUILLAUME, *Portier de Madame de Préfané*, Le S^r le Grand.

PIQUEROSSE, *Cocher de Madame de Préfané*, Le Sr de Fontenay.

Mesdames { VERTUGADIN, Mlle Dufresne,
FRICFRAC, Mlle la Motte,
Marchandes de Paniers }

FRISEMOUCHE, }
LA FAMINE, } *Laquais de Madame de Préfané.*



LES PANIERS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, MERLIN.

VALERE.

ENFIN nous voilà donc dans la maiſon où l'on tient l'aimable Iſabelle renfermée. Que veut dire ceci? nous ne trouvons perſonne à qui pouvoir parler.

MERLIN.

Il eſt pourtant déja cinq heures, & c'eſt aujourd'hui jour de Concert.

VALERE.

Je ne vois aucuns préparatifs pour cela.

MERLIN.

Bon! des préparatifs! Savez-vous de quoi sont composés les Concerts qui se donnent ici toutes les semaines? D'un violon ou d'une flûte, avec une basse de viole, & une voix ou deux; on n'y chante le plus souvent que des Vaudevilles : Madame de Préfané a pourtant la folie d'y inviter des personnes du premier rang.

VALERE.

Je lui passerois toutes ses extravagances, si elle ne traitoit pas sa niece si cruellement.

MERLIN.

Elle a ses raisons; elle voudroit la contraindre, par ses mauvais traitemens, à retourner pour toujours dans son Couvent, afin de jouir des grands biens dont elle doit lui rendre compte.

VALERE.

Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Isabelle des mains de cette vieille folle.

MERLIN.

Il n'est qu'un moyen; c'est de feindre de l'aimer, comme nous l'avons concerté.

VALERE.

Mais cette femme, quelque ridicule qu'on me la peigne, pourra-t-elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puisse être si éperdument amoureux d'elle? Oh! je n'aurai jamais le front de lui vanter sa beauté. Je louerai, si l'on veut, son esprit, ses belles manieres, sa magnificence.....

MERLIN.

Sa magnificence! oh! parbleu, c'eſt pour le coup qu'elle pourroit s'apperçevoir que vous vous moquez d'elle. Vous n'avez donc jamais vu l'Equipage de Madame de Préfané ?

VALERE.

Non.

MERLIN.

Oh ! il faut vous en faire le détail. Son Carroſſe eſt une eſpece de brouette, & ſon Cocher eſt un vrai Fiacre ; elle a deux galopins pour Laquais, qui ne font pas trente ans à eux deux ; mais, en revanche, les deux chevaux en font bien ſoixante.

VALERE.

Fort bien !

MERLIN.

Un ſoir, il lui arriva une plaiſante aventure. Ses galopins lui avoient donné ſon congé ; &, étant obligée de rendre une viſite, & ne pouvant trouver de domeſtiques, elle habilla, en leur place, deux bottes de foin qu'elle fit lier derriere ſon Carroſſe.

VALERE.

Quel conte !

MERLIN.

Ce n'eſt point un conte, c'eſt la vérité ; & l'on ne ſe feroit jamais apperçu de la ſupercherie, ſi elle n'avoit ſur le champ intenté un procès à un Chartier, dont les chevaux avoient mangé un de ſes laquais.

VALERE.

Et n'a-t-elle point de femme auprès d'elle?

MERLIN.

Elle n'a que sa filleule, âgée de douze ou treize ans, qui lui sert de femme-de-chambre, parce qu'aucune fille raisonnable ne veut entrer à son service; elle change presque tous les jours de domestiques, & ne les habille que tous les trois ans.

VALERE.

Je ne lui croyois point tout ce ridicule.

MERLIN.

Elle en a plus qu'on ne sauroit se l'imaginer: elle ne parle jamais d'elle-même qu'en se faisant la révérence, & veut que ses gens ne lui parlent qu'à la troisieme personne; chaque fois qu'ils y manquent, ils sont à l'amende d'une certaine somme; ainsi, plus on reste à son service, & plus on lui redoit en la quittant.

VALERE.

Voilà une belle maniere de payer des gages! Mais j'entends du bruit, & quelqu'un vient à nous.

SCENE II.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

MERLIN.

C'Est cette petite fille dont je vous parlois, la filleule de Madame de Préfané.

DORINETTE.

Demandez-vous ici quelqu'un, Meſſieurs?

VALERE.

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame de Préfané.

DORINETTE.

Elle n'eſt pas au logis, Meſſieurs. Eſt-ce quelque choſe qu'on lui puiſſe dire? J'ai l'honneur d'être ſa femme-de-chambre.

MERLIN.

Monſieur n'a qu'une bagatelle à lui déclarer.

DORINETTE.

Et quoi encore?

MERLIN.

Qu'il eſt paſſionnément amoureux d'elle.

DORINETTE *rit.*

Ah, ah, ah.

VALERE.

Vous riez! Eſt-ce que cela n'eſt pas poſſible?

DORINETTE.

Non. Madame pourroit aiſément ſe le perſuader,

car elle s'imagine qu'on ne sauroit la voir sans l'aimer : mais, pour moi, je n'en crois rien.

MERLIN.

Et Pourquoi ?

DORINETTE.

Parce qu'elle n'est pas aimable. Allons, allons, avouez moi la dette : je suis bonne Princesse ; il y a quelqu'autre chose qui vous amene ici.

VALERE, *bas à Merlin.*

Merlin, lui avouerons-nous ?

MERLIN, *bas.*

Pourquoi non, puisqu'elle est si bonne Princesse ?

DORINETTE.

Hé bien ! qu'est-ce ? vous ne dites plus rien ; à quoi rêvez-vous ?

VALERE.

Je songe qu'il n'y a que dix louis dans ma bourse, & que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE.

On pourra vous faire crédit du reste.

MERLIN.

La petite fripponne entend à demi-mot.

VALERE.

Si vous vouliez bien l'accepter ?

DORINETTE.

Oui-dà : j'ai toujours entendu dire qu'il ne falloit jamais refuser son étrenne. Mais je me ferois conscience de recevoir votre argent pour vous servir au-

près de Madame de Préfané ; & je vous le rends, fi ce n'eft pas fa niece Ifabelle à qui vous en voulez.

VALERE.

C'eft elle-même que j'adore.

DORINETTE.

Et vous connoît-elle ?

VALERE.

Je ne fais fi elle me reconnoîtroit ; elle ne m'a vu qu'une feule fois avec ma fœur.

DORINETTE.

Quoi! feriez-vous ce Valere dont elle m'a fi fouvent parlé, le frere de fa bonne amie ?

VALERE.

C'eft moi-même.

DORINETTE.

Vous arrivez bien à propos ; car, un jour plus tard, un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE.

Un autre Amant ?

DORINETTE.

Oui, un Benêt d'Avocat, qui, depuis huit jours, lui fait des fignes de fa fenêtre ; il avoit réfolu de l'enlever aujourd'hui.

MERLIN.

De l'enlever ? la pefte !

VALERE.

Et l'aime-t-elle ?

DORINETTE.

Pas trop ; cependant elle auroit conſenti à tout, pour ſe tirer de l'eſclavage où elle eſt. Mais j'entends quelqu'un ; c'eſt juſtement lui, cachez-vous, qu'il ne vous voye : je l'aurai bien-tôt renvoyé.



SCENE III.

DORINETTE, *ſeule.*

MAis, avant que de le congédier, tâchons d'en tirer quelques plumes.

SCENE IV.

SOTTINOT, DORINETTE.

DORINETTE.

AH! c'eſt vous, Monſieur Sottinot ; que venez vous donc faire ici à préſent ? Madame va rentrer, je vous en avertis ; &, ſi elle vous trouvoit dans ſa maiſon ſeul avec moi, je ſerois perdue.

SOTTINOT.

Je n'ai qu'un mot à te dire, ma chere Dorinette.

J'ai trouvé la meilleure invention du monde pour enlever Isabelle.

DORINETTE.

Et comment ?

SOTTINOT.

Madame Vertugadin, sa marchande de Paniers, se charge de cette affaire ; je l'ai gagnée à force d'argent.

DORINETTE.

Et comment prétend-t-elle faire ?

SOTTINOT.

Ne t'en mets pas en peine ; songe seulement à avertir Isabelle.

DORINETTE.

C'est ce que j'ai bien de la peine à vous promettre.

SOTTINOT.

Pourquoi ?

DORINETTE.

C'est que je suis payée pour servir un autre que vous.

SOTTINOT.

Mais tu sais que je t'ai payé le premier, & que tu me dois....

DORINETTE.

Oh ! ce que je vous dois est une vieille dette, cela s'oublie aisément ; je viens de toucher de l'argent frais.

SOTTINOT.

Oh ! parbleu, je n'en ferai pas la dupe ; en voilà encore du plus frais.

DORINETTE.

Voilà ce qui s'appelle entendre ses intérêts.

SOTTINOT.

Oh dame ! je ne suis pas un niais.

DORINETTE.

La peste !

SOTTINOT.

Et, dis-moi, mon Rival est-il plus beau que moi, plus gracieux ?

DORINETTE.

Ah ! que nenni. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, ou environ.

SOTTINOT.

Quelque jeune sot sans expérience ? Je m'imagine cela.

DORINETTE.

Oui, & même fort timide.

SOTTINOT.

Fi ! cela ne vaut rien. Je suis entreprenant, moi. A-t-il de l'esprit ?

DORINETTE.

Je ne sais pas ; il parle fort peu.

SOTTINOT.

Ah ! pour moi, je parle toujours ; &, quand je devrois dire une sottise, je ne saurois me taire auprès des femmes ; je les éblouis de mon caquet

DORINETTE.

C'eſt l'entendre.

SOTTINOT.

Oh! pour cela, je compte fort ſur mon eſprit; il me vient de tems en tems de petits dictons les plus jolis du monde.

DORINETTE.

Je ne m'étois pas encore apperçue de cela.

SOTTINOT.

C'eſt que tu-es encore trop jeune pour t'y connoître; mais ordinairement je ne dis pas un mot, que ceux à qui je parle ne me rient au nez.

DORINETTE.

Vous réjouirez donc bien Iſabelle?

SOTTINOT.

Je l'eſpere. Mais je vais trouver Madame Vertugadin, qui m'attend. Adieu; tu auras bientôt de mes nouvelles.



SCENE V.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

VALERE.

NOus avons tout entendu. Quel peut être son dessein ?

DORINETTE.

Je ne sais.

MERLIN.

Je pense le deviner ; & je le préviendrai sur ma parole. Nous avons aussi une Marchande de Paniers dans notre manche, Madame Fricfrac ; je vais lui donner les ordres nécessaires pour ce que je projette.

DO NETTE.

Mais ne quittez pas toujours votre premiere idée ; & revenez ici, quand ma Maîtresse sera de retour : faites-en bien le passionné ; j'avertirai Isabelle de prendre pour elle toutes les protestations d'amour que vous ferez à sa tante.

MERLIN.

Laisse-nous faire, je seconderai Monsieur. Mais je vais auparavant trouver Madame Fricfrac.

SCENE VI.

DORINETTE, *seule.*

Il me paroît que c'est un assez bon métier que celui d'intrigante ; je ne m'étonne pas si tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

SCENE VII.

DORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE, *à part.*

Mais voici le valet du Fermier de notre Terre de Préfané, que Madame a fait venir pour garder sa maison. (*Haut.*) Ah ! c'est vous Guillaume.

GUILLAUME.

Oui. Madame m'a mandé de venir à Paris, pour me mettre à la porte, & je viens savoir pourquoi elle me chasse.

DORINETTE.

Ah ! que vous êtes sot, Maître Guillaume ! Quand

Madame parle de vous mettre à la porte, c'est qu'elle veut vous faire ſon Portier.

GUILLAUME.

Ah! bon pour cela.

DORINETTE.

Auras-tu bien aſſez d'eſprit pour être Portier?

GUILLAUME.

Aſſez d'eſprit pour être Portier? morgué! j'en ai ſeulement plus qu'il n'en faut pour être Suiſſe.

DORINETTE.

Mais il y a bien autre choſe; c'eſt qu'avec Madame, depuis un tems, il faut parler un langage poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine à t'accoutumer.

GUILLAUME.

Comment! eſt-ce qu'elle a changé de langue, & qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinaire?

DORINETTE.

Ah! que nenni.

GUILLAUME.

Morgué! les femmes de Paris ſont bien changeantes; il y avoit trois ans que je n'y étois venu, & je n'y ai quaſiment rien reconnu; je ne parle pas des viſages, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut; mais, morgué! celles qui étoient blondes, ſont devenues brunes; celles qui avoient de grands cheveux, n'ont plus que des têtes de barbet; celles qui avoient des clochers ſur leurs

têtes, ſont racourcies d'un pied & demi ; & celles qui étoient menues comme des fuſeaux, ſont à préſent groſſes comme des tours.

DORINETTE.

Que veux-tu ? il faut ſuivre la mode.

GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que c'eſt encore que ces petits coqueluchons de toutes les couleurs, qu'elles mettent ſur leurs têtes & qui font paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE.

Ce ſont des bagnolets.

GUILLAUME.

Cela eſt drôle. Mais revenons à notre affaire. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage dont vous me parlez ?

DORINETTE.

C'eſt du françois ; mais c'eſt qu'il ſe parle d'une maniere toute nouvelle.

GUILLAUME.

Morgué ! expliquez-vous.

DORINETTE.

Je crois que j'aurai bien de la peine à te faire comprendre cela. Sais-tu ce que c'eſt qu'une premiere, une ſeconde & une troiſieme perſonne ?

GUILLAUME.

Parguenne ! j'entends cela, comme un & deux ſont trois.

DORINETTE.

La premiere perſonne c'eſt moi, la ſeconde c'eſt toi, la troiſieme c'eſt un autre.

GUILLAUME.

Et qu'eſt-il cet autre?

DORINETTE.

Pierre, ou Jacques.

GUILLAUME.

Ah! j'entends; Pierre ou Jacques, vous & moi, cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement, c'eſt qu'il ne faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME.

Il faut donc leur tourner le dos?

DORINETTE.

Ce n'eſt pas cela. Il faut leur parler comme s'ils n'y étoient pas: je vais t'en donner un exemple. Si Madame t'appelle....

GUILLAUME.

Ah! j'entends; je ferai comme ſi je n'y étois pas.

DORINETTE.

Hé non! butord: tu viendras, & tu ne lui diras pas: que voulez-vous, Madame? mais: que veut Madame?

GUILLAUME.

Ce ſera donc à vous que je demanderai cela?

DORINETTE.

Hé non! à elle-même.

GUILLAUME.

Je lui demanderai à elle-même, que veut Madame? hé! morgué, il n'y a pas de raison à cela.

DORINETTE.

C'est le langage d'à présent, à ce que dit Madame; on a beau lui représenter que cette maniere de parler ne regarde que les personnes du premier rang, elle veut que l'on s'en serve à son égard, & sur-tout ses gens.

GUILLAUME.

Allons, tout coup vaille, à la bonne heure, on lui en baillera comme il lui plaira.

DORINETTE,

Tu comprends donc bien ce que je te veux dire?

GUILLAUME.

Oh! qu'ouï. Madame veut-elle ceci? Madame veut-elle cela? Que veut Madame?

DORINETTE.

Fort bien. Mais voici Madame, & je n'ai point entendu son Carrosse; éloigne-toi; je te présenterai quand il en sera tems.



SCENE VIII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, FRISEMOUCHE, LA FAMINE *portant la queue de Madame de Préfané.*

Madame DE PRÉFANÉ.

EN vérité, cela eſt bien cruel, qu'il faille qu'une perſonne comme moi s'en revienne à pied, ayant équipage.

DORINETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé à Madame ?

Madame DE PRÉFANÉ.

J'étois allée, comme tu ſais, lever des étoffes pour habiller mon monde.

DORINETTE.

Oui, chez les Marchands Privilégiés ſuivans la Cour.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai jamais été ſi houſpillée ; celui-ci me tiroit d'un côté, celui-là d'un autre. Nous avons ce qu'il faut à Madame. Madame n'a-t-elle beſoin de rien du nôtre. Ah ! les incommodes gens avec leurs civilités ridicules !

DORINETTE.

Hé bien? Madame a-t-elle fait emplette à la fin?

Madame DE PRÉFANÉ.

Oh! pour cela j'ai des habits magnifiques, & qui ne paroiſſent pas ſeulement avoir été retournés.

DORINETTE.

Et de quoi ſe plaint donc Madame?

Madame DE PRÉFANÉ.

Quand je ſuis allée pour retrouver mon Carroſſe où je l'avois laiſſé, il n'y étoit plus, & je ſuis revenue à pied, comme tu vois.

DORINETTE.

Cela eſt chagrinant.

SCENE IX.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, PIQUEROSSE, LES DEUX LAQUAIS.

Madame DE PRÉFANÉ.

HÉ bien! Piqueroſſe, où étiez-vous donc fourré? Eſt-ce que mes chevaux ont pris le mors-aux-dents?

PIQUEROSSE.

Hélas! les pauvres chevaux de Madame ſont

trop pacifiques pour cela; bien loin d'avoir envie de courir, ils ne demandent le plus ſouvent qu'à ſe coucher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Pourquoi n'êtes-vous donc pas reſté où je vous avois placé ?

PIQUEROSSE.

J'y étois bien auſſi; mais quatre Meſſieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment! prendre mon équipage pour un Fiacre! n'en pouvoient-ils pas bien voir la différence?

PIQUEROSSE.

La différence !

DORINETTE.

Sans doute; le Carroſſe de Madame n'a point de Numero.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils auront bien fatigué mes chevaux?

PIQUEROSSE.

Au contraire, ce ſont les chevaux de Madame qui les ont fatigués, & de telle ſorte, qu'ils ont mieux aimé aller à pied, malgré la pluie; ils ſont deſcendus du Carroſſe en jurant & peſtant, & donnant cent fois au Diable l'équipage & ceux à qui il appartenoit.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je suis au désespoir de cette aventure. Mais que faites-vous donc-là, vous autres ?

(*Ses Laquais mangent des pommes & des noix dans sa queue, & s'en essuient la bouche.*)

FRISEMOUCHE.

Nous dînons, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment! vous dînez! En vérité je vous le conseille, de faire servir ma queue de nappe!

LAFAMINE.

Il est plus de cinq heures, & nous n'avions pas encore mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE.

Ces coquins-là ne sauroient comprendre que, quand on ne dîne point, on en soupe mieux.

Madame DE PRÉFANÉ.

Oh! je vois bien qu'il faudra que je fasse bientôt maison neuve. Cocher, allez donner du son & de l'eau à vos chevaux, pour les rafraîchir.

PIQUEROSSE, *en s'en allant.*

Oui, car ils sont diablement échauffés.



SCENE X.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, LES DEUX LAQUAIS.

Madame DE PRÉFANÉ.

FRISEMOUCHE, allez au plus vîte chez ma Marchande de Paniers, qu'elle m'en apporte de toutes façons, & sur-tout de la derniere mode. Et vous, la Famine, allez attendre mes ordres dans l'anti-chambre.

SCENE XI.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

QUE veut-on ?

DORINETTE.

C'est le Portier que Madame a fait venir de sa Terre.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! Maître Guillaume, aurez-vous assez d'intelligence

d'intelligence pour garder ma porte, pour connoître ceux à qui il faut l'ouvrir & ceux à qui il faudra la fermer?

GUILLAUME.

Oui, la porte de Madame peut s'assurer qu'elle sera toujours ouverte ou fermée, selon les ordres que Monsieur Guillaume en recevra de Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment donc! où Guillaume a-t-il appris en si peu de tems le langage de la Cour?

DORINETTE.

Madame, je lui ai déja donné quelques leçons.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je vous recommande, au moins, de ne laisser jamais entrer qui que ce soit, sans me venir demander auparavant: Madame est-elle visible? & de ne laisser sortir personne, sans ma permission, sur-tout ma Niece; je vous la consigne, entendez-vous?

GUILLAUME.

La consignation de Madame est toute entendue par la seconde personne de Monsieur Guillaume; cela vaut fait.

Madame DE PRÉFANÉ.

Allez donc prendre votre poste, & commencer à exercer votre charge.



SCENE XII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

ET vous, Dorinette, allez ouvrir à Isabelle, & dites-lui qu'elle se rende ici.

SCENE XIII.

Madame DE PRÉFANÉ, *seule.*

MALGRÉ ma précaution, je crains fort que quelque godelureau ne trouve l'occasion de lui parler en particulier, & ne lui fasse ouvrir les yeux sur les grands biens dont elle est héritiere, & dont j'ai joui jusqu'à présent.



SCENE XIV.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

HÉ bien ! Madame, avez-vous résolu de me tenir longtems dans l'état où je suis ?

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment donc ! dans quel état ? que vous manque-t-il ? N'êtes-vous pas logée, nourrie & vêtue comme moi-même ? & y a-t-il mode nouvelle dont je ne vous fasse aussi-tôt part ?

ISABELLE.

Hé ! que m'importe d'être habillée à la mode, si personne ne le voit ?

Madame DE PRÉFANÉ.

Vous vous plaisez à vous-même; n'est-ce pas assez ?

ISABELLE.

Non, Madame : je vous avoue que je voudrois bien plaire à quelqu'autre.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! vous me plaisez à moi.

ISABELLE.

Oh ! je suis bien sûre que non : si je vous plaisois, vous ne chercheriez qu'à me plaire de même.

SCENE XV.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande à voir Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Qui ?

GUILLAUME.

Un Laquais, qui vient de la part de ſon Maître.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et quel eſt ſon Maître ?

GUILLAUME.

Il dit que c'eſt un beau Cavalier, dont le cœur eſt embarraſſé de la beauté des attraits des yeux de Madame ; je ne ſçais, morgué ! comme il m'a fagoté tout cela.

Madame DE PRÉFANÉ.

Faites entrer.



SCENE XVI.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

C'Est apparemment ce jeune homme qui me fit l'autre jour tant de mines à l'Opéra.

SCENE XVII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

APprochez, mon enfant.

MERLIN.

Ah Ciel!

Madame DE PRÉFANÉ.

Qu'eſt-ce?

MERLIN.

Ah! Madame, laiſſez-moi reſpirer; vos appas m'étouffent. Je ne m'étonne pas s'ils font extrava-

guer mon Maître, puisque moi, chétif mortel du premier aspect, ils m'ont pensé faire évanouir.

Madame DE PRÉFANÉ.

Comment, mon ami ! tu me trouves donc de ton goût ?

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, si ma raison me laissoit aller la bride sur le cou, je crois, Dieu me le pardonne, que je serois capable de vous manquer de respect, & de vous faire une déclaration amoureuse.. Cela mériteroit cent coups d'étrivieres, je le sais ; mais j'aimerois mieux les souffrir que de me taire.

Madame DE PRÉFANÉ.

J'admire comment l'Amour étend son empire jusques sur la moindre créature. Et quel est ton Maître, mon ami ?

MERLIN.

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE, *à part.*

Valere ! Qu'entends-je ?

MERLIN.

C'est le plus joli homme de France ; & vous allez avoir bien des rivales, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et d'où lui est venu cet amour pour moi ?

MERLIN.

Pour vous avoir vue une seule fois, Madame.

Vous vous promeniez aux Tuileries, où tout le monde s'aſſembloit autour de vous pour vous admirer; il traverſa la foule, & fut curieux d'admirer comme les autres: mais, hélas! il fut bien payé de ſa curioſité. Depuis ce moment, votre nom eſt tellement gravé dans ſon cœur, qu'il eſt devenu le refrain de tout ce qu'il dit; il place partout ſa charmante Madame de Préfané, il la compare à tout. Ce diamant brille comme Madame de Préfané; ces tableaux ont le coloris de Madame de Préfané; ſi Madame de Préfané étoit là; ſi Madame de Préfané étoit ici; hé! Palefrenier, donne de l'avoine à Madame de Préfané; dis-je, à mes chevaux.

DORINETTE.

Voilà des diſtractions qui font bien de l'honneur à Madame!

Madame DE PRÉFANÉ.

Elles marquent un cœur vraiment épris.



SCENE XVIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, MERLIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MONSIEUR Valere demande Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Valere ? qu'il entre.

SCENE XIX.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

ET vîte, Dorinette, de la poudre, du rouge, des mouches, & en quantité.

(Elle se met des mouches, du rouge & de la poudre en confusion.)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Eh ! doucement, Madame; ayez pitié de mon Maître : n'augmentez pas tant vos attraits. Surtout, ôtez cette grande mouche assassine qui le fera expirer à vos pieds.

SCENE XX.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, VALERE, DORINETTE, MERLIN.

ISABELLE, *bas.*

AH! que vois-je, Dorinette? c'est le même dont je t'ai si souvent parlé.

DORINETTE, *bas à Isabelle.*

N'en témoignez rien; prenez pour vous tout ce qu'il dira à votre Tante.

VALERE.

Quelle témérité à moi, Madame, pour vous avoir vue une seule fois, d'oser vous aimer! Je fais plus, je me présente devant vous pour vous en faire l'aveu: mais, Madame, pardonnez cette hardiesse à l'excès de mon amour; il m'étoit impossible de vivre plus long-tems dans l'état cruel où vos regards m'ont réduit.

Madame DE PRÉFANÉ.

Une pareille déclaration ne m'est pas nouvelle; & c'est assez le style ordinaire de ceux que mes regards ont une fois blessés.

VALERE.

Ah! je me suis attendu aussi à avoir bien des

rivaux à combattre, & bien des difficultés à surmonter.

Madame DE PRÉFANÉ.

On tâchera de vous les applanir.

VALERE.

Quoi! je pourrois espérer de posséder un jour une aussi charmante personne? Merlin, que dis-tu de ses yeux?

MERLIN.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas; ils m'en ont déja donné pour mon compte.

VALERE.

Ce teint?

MERLIN.

C'est une peinture.

VALERE.

Ne trouves-tu pas dans toute la personne de Madame un éclat & un lustre?...

MERLIN.

Que voulez-vous dire avec votre lustre? elle en a plus de douze.

VALERE.

Vous ne me dites rien, adorable personne?

Madame DE PRÉFANÉ, *soupirant.*

Hélas!

ISABELLE.

Je crois, Monsieur, que ma Tante est fort sensible à l'ardeur que vous lui témoignez, & qu'une personne de votre mérite...

Madame DE PRÉFANÉ.

De quoi vous mêlez-vous ? Je vous trouve fort plaiſante de venir ici interrompre mes ſoupirs.

ISABELLE.

Je croyois vous faire plaiſir d'expliquer à Monſieur vos ſentimens.

Madame DE PRÉFANÉ

Et qui vous les a dits ?

ISABELLE.

J'en juge par moi-même : & ſi Monſieur m'aimoit ...

Madame DE PRÉFANÉ.

Taiſez-vous.

MERLIN.

Madame a raiſon ; & ce n'eſt pas à une novice comme vous à vouloir lui apprendre à faire l'amour. Paſſez de ce côté, & laiſſez-les ſeuls ; les amans aiment le tête-à-tête.

VALERE

Non, non ; je ſuis bien-aiſe que tout le monde ſoit témoin de mes tranſports amoureux.

Madame DE PRÉFANÉ.

Mais il me ſemble que vous regardez ma Niece avec bien de l'attention ; vous me dites les choſes du monde les plus paſſionnées, & à peine vos regards tombent-ils ſur moi.

MERLIN.

Ce ſont ces diſtractions ordinaires, dont je vous parlois toute-à-l'heure, & dont votre préſence devroit pourtant le guérir.

Madame DE PRÉFANÉ.

L'absence de ma Niece l'en guérira mieux. (*à Isabelle.*) Rentrez dans votre chambre.

MERLIN.

Oh ! pour le coup, Madame, c'est ce que Monsieur ne souffrira pas; il vaut mieux qu'il remette sa visite à une autre fois, que de déranger rien ici. (*Bas, à Valere.*) Croyez-moi, sortons.

Madame DE PRÉFANÉ, *à Isabelle.*

Hé bien ! voulez-vous rentrer dans votre chambre ?

MERLIN.

Non, Madame; mon Maître sait trop bien vivre. (*Bas à Valere.*) Madame Fricfrac nous attend.

VALERE.

Sortons, puisqu'il le faut; une autrefois je prendrai mieux mon tems.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ah ! Valere, que faites vous ? demeurez.

MERLIN.

Non, Madame, il sortira : vos yeux ont assez versé de poison dans son cœur pour aujourd'hui; pour peu que la dose fût augmentée, il en creveroit & moi aussi. Adieu, Madame.

SCENE XXI.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE.

Madame DE PRÉFANÉ.

AH! impertinente! c'eſt vous qui êtes cauſe de ſon éloignement.

ISABELLE.

Moi, Madame?

Madame DE PRÉFANÉ.

Je vous trouve bien hardie d'oſer lever les yeux ſur mes conquêtes. Oh! vous retournerez dans le Couvent, & dès demain.

ISABELLE.

Mais, Madame, pourquoi vous obſtinez-vous tant à vouloir que je ſois Religieuſe, lorſque vous êtes dans le deſſein de vous marier pour la ſeconde fois?

Madame DE PRÉFANÉ.

C'eſt que je veux congédier le nombre des ſoupirans qui m'accablent, & leur fermer toute entrée à la fleurette.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre intention, Madame, un Couvent vous conviendroit mieux qu'à moi.

Madame DE PRÉFANÉ.

Vous êtes aujourd'hui bien raisonneuse.

DORINETTE.

C'est ce qu'il me semble.

SCENE XXII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande si la vue de Madame est visible.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et qui ?

GUILLAUME.

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE.

De mannequins ! tu veux dire de Paniers ?

GUILLAUME.

Eh! paniers & mannequins, n'est-ce pas la même chose ?

Madame DE PRÉFANÉ.

Faites entrer.

SCENE XXIII.

Madame DE PRÊFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN *cachés sous des paniers.*

Madame DE PRÉFANÉ.

AH! ah! que vois-je? Ce n'est pas-là ma Marchande ordinaire.

Madame FRICFRAC.

Je n'ai pas cet honneur, Madame; mais j'espere que, quand mes Paniers auront eu une fois l'avantage de vous servir, vous ne voudrez pas en user d'autres.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et qui vous a envoyée ici?

Madame FRICFRAC.

Une Comtesse de vos amies, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

La Comtesse de Pincemaille apparemment? Ah! c'est une connoisseuse en Paniers; je lui suis bien obligée. Comment vous appellez-vous?

Madame FRICFRAC.

La Veuve Fricfrac, Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je me sers ordinairement de Madame Vertugadin; mais, si vos Paniers me plaisent mieux que les siens, je vous préférerai à elle.

Madame FRICFRAC.

S'ils vous plairont mieux, Madame? la Vertugadin se fournit chez moi: je suis la bonne faiseuse, au moins; vous les aurez de la premiere main.

Madame DE PRÉFANÉ.

Voyons-les.

Madame FRICFRAC.

En voilà trois de la derniere mode, & à bon marché; dix francs la piece.

Madame DE PRÉFANÉ.

Dix francs la piece? je les prends tous trois. Passez dans mon cabinet, je vais vous compter de l'argent. Dorinette, venez m'aider à essayer un de ces Paniers.

Madame FRICFRAC.

Madame, je crois que celui-ci ira à merveille sous l'habit que vous avez.

Madame DE PRÉFANÉ.

Tandis que je vais l'essayer, Isabelle, voyez de ces deux celui qui vous ira le mieux: je ne veux rien acheter, que je ne vous en fasse part, comme vous voyez.

SCENE XXIV.

ISABELLE, VALERE ET MERLIN *cachés sous des Paniers.*

ISABELLE.

AH ! malheureuse Isabelle, où te vois-tu réduite ? Est-il possible que Valere ne trouvera pas le moyen de me tirer de l'esclavage où je suis ? Mais essayons un de ces Paniers, pour complaire à ma Tante.

(*Valere sort d'un des Paniers.*)

ISABELLE.

Ah Ciel !

VALERE.

Ne craignez rien, charmante Isabelle, & pardonnez-moi ce que l'amour me fait entreprendre ; je viens vous enlever de votre prison.

ISABELLE.

Ah ! laissez-moi revenir de ma frayeur, avant que de vous parler.

VALERE.

Pourrez-vous consentir, Madame, que je vous délivre de la tyrannie où l'on vous fait languir depuis si long-tems ?

ISABELLE.

Ah ! ne faites point d'éclat dans cette maison.

VALERE.

Ce n'eſt pas mon deſſein ; & je ne veux vous en faire ſortir que par ſtratagéme, pourvu que vous y conſentiez.

ISABELLE.

A quoi ne conſentirois-je pas, pour m'arracher à la cruelle perſécution de ma Tante? Mais la voici, cachez-vous au plus vîte.

(*Valere rentre ſous le Panier.*)

SCENE XXV.

Madame DE PRÉFANÉ *avec un panier du dernier ridicule*, ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN *cachés ſous des Paniers.*

Madame DE PRÉFANÉ.

HÉ bien! ma Niece, comment me trouvez-vous?

ISABELLE.

Madame, je ne ſais pas les modes.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ce Panier me doit aller à merveille. Avez-vous eſſayé le vôtre?

ISABELLE.

Non pas encore, Madame ; mais je crois que celui-ci (*montrant le Panier où est Valere.*) me conviendroit assez : il y aura pourtant quelque petite cérémonie à y faire auparavant.

Madame FRICFRAC.

Oh! je comprends aisément ce qu'il y manque ; & j'aurai bientôt accommodé tout cela.

SCENE XXVI.

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANE ; ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN *cachés sous des paniers.*

GUILLAUME.

MORGUÉ ! je crois qu'il pleut ici des Paniers ; voilà encore une Marchande qui en apporte.

DORINETTE.

Ah ! tout est perdu.

Madame DE PRÉFANE.

C'est Madame Vertugadin apparemment. Faites entrer.

SCENE XXVII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, VALERE ET MERLIN *cachés sous des paniers.*

DORINETTE.

SI Madame m'en vouloit croire, elle la renverroit pour être venue trop-tard.

Madame DE PRÉFANÉ.

La vue ne nous en coûtera rien.

SCENE XXVIII.

Madame DE PRÉFANÉ, ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC, Madame VERTUGADIN; VALERE, MERLIN ET SOTTINOT *cachés sous des paniers.*

Madame VERTUGADIN.

COMMENT donc, Madame ! j'apprends en arrivant que vous m'avez changée !

Madame DE PRÉFANÉ.

J'en suis fâchée, Madame Vertugadin; mais, après tout, vous êtes trop chere.

Madame VERTUGADIN.

La bonne marchandise ne se peut trop vendre, Madame. Est-ce-là un des Paniers de Madame Fricfrac?

Madame FRICFRAC.

Oui; qu'en voulez-vous dire? cela ne va-t-il pas à merveille à Madame?

Madame VERTUGADIN.

Oui; Madame a de l'air d'une porteuse d'eau; j'en prends la compagnie à témoin.

DORINETTE.

Elle a plutôt de l'air d'une Dame Gigogne; mais c'est la grande mode à présent.

Madame DE PRÉFANÉ.

Et toi, Guillaume, qu'en dis-tu?

GUILLAUME.

Hé! mais je trouve cela fort bien, excepté que Madame ressemble comme celà à un pain-de-sucre.

Madame VERTUGADIN.

Madame, essayez un des miens, je vous prie.

Madame DE PRÉFANÉ.

Où sont-ils?

Madame VERTUGADIN.

Les voilà rangés sur la droite: regardez; d'un seul coup-d'œil vous en voyez la différence.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ils me paroissent assez galamment faits ; mais vous ne savez pas que Madame me donne les siens à dix francs piece.

Madame VERTUGADIN.

Ah ! s'il ne tient qu'à cela, je vous les donnerai au même prix ; je suis autant en état de perdre qu'une autre.

ISABELLE.

Oh ! pour moi j'aime mieux les Paniers de Madame Fricfrac que les vôtres.

Madame DE PRÉFANÉ.

Hé bien ! accommodez-vous.

Madame FRICFRAC.

Tandis que Madame va essayer ceux de Madame Vertugadin, passez dans cette autre chambre, je vais vous essayer les miens.

(*Madame Fricfrac sort avec Isabelle, & emporte le Panier où est Valere, & un autre où il n'y a rien.*)



SCENE XXIX.

SOTTINOT, MERLIN, *chacun sous un panier.*

SOTTINOT, *sortant la tête de son Panier.*

QUELLE fantaisie à Isabelle de choisir plutôt les Paniers de cette autre Marchande, que ceux de Madame Vertugadin ! Je crains bien de m'être embarqué ici mal-à-propos.

MERLIN, *sortant la tête de son Panier.*

Bon soir, Camarade Panier.

SOTTINOT.

Ah ! que vois-je ? je suis trahi.

MERLIN.

Vous êtes bien impertinent, Monsieur le mannequin, d'aller sur nos brisées !

SOTTINOT.

Comment donc ! sur vos brisées ! C'est moi qui ai trouvé cette invention, & vous me l'avez dérobée.

MERLIN.

Ma foi, Monsieur l'Avocat, vous êtes pris pour dupe ; & dans ce moment, Valere, mon Maître, enleve Isabelle.

SOTTINOT.

Hé! morbleu, cela ne sera pas; & j'aime mieux que tout soit découvert, que de souffrir qu'on m'enleve ma Maitresse à ma barbe.

MERLIN.

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire est déja faite.

SOTTINOT.

Ah! traître, il faut que je m'en venge sur toi.

MERLIN.

Doucement, Monsieur l'Avocat; avec moi vous perdrez votre cause.

(*Ils se battent.*)

SOTTINOT.

Ah! morbleu; mon rabat est déchiré.



SCENE

SCENE XXX.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, Madame VERTUGADIN, SOTTINOT, MERLIN.

Madame DE PRÉFANÉ.

MISÉRICORDE! qu'eſt-ce que c'eſt que tout ceci?

DORINETTE.

Ce ſont les Paniers de Madame Fricfrac qui ont pris querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Madame DE PRÉFANÉ.

Au ſecours, au ſecours! Guillaume, Guillaume!



SCENE XXXI.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, Madame VERTUGADIN, GUILLAUME, SOTTINOT, MERLIN.

GUILLAUME.

COMMENT, morgué! voilà deux Paniers qui se battent ici, tandis que les deux autres de là-bas se careſſent, & s'en vont gais comme des pinſons.

Madame DE PRÉFANÉ.

Que veux-tu dire?

GUILLAUME.

Je veux dire que les deux paniers que cette Marchande remportoit, n'ont pas plutôt été hors de la porte, qu'ils ſe ſont mis à courir comme tous les diables; ils ſont montés dans un Carroſſe qui les attendoit; & puis, fouette, Cocher.

Madame DE PRÉFANÉ.

Ah! malheureux! ce ſera ma Niece qu'on aura enlevée; ne te l'avois-je pas conſignée?

GUILLAUME.

Oui; mais vous ne m'aviez pas conſigné des paniers.

Madame DE PRÉFANÉ.

Allons, un Commiſſaire. (*Guillaume ſort.*)

SCENE XXXII.

Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE, Madame VERTUGADIN, SOTTINOT, MERLIN.

MERLIN.

Ne vous alarmez point, Madame : Valere, mon Maître, eſt un galant homme, il en uſera bien avec vous, & vous laiſſera jouir en paix des biens d'Iſabelle.

SOTTINOT.

Madame, ſi vous voulez, j'entreprendrai cette affaire, & la pourſuivrai en mon nom.

Madame DE PRÉFANÉ.

Je n'ai que faire de vos pourſuites dans le tems que je connois que vous étiez ici pour le même deſſein. Je vois que mon plus court eſt de gagner l'amitié de ce Valere; j'aime mieux lui donner ma Niece que de plaider.

DORINETTE.

Ma foi, Madame ne ſauroit mieux faire.

MERLIN.

Pour le coup, Monſieur l'Avocat, vous voilà ſot comme un panier.

SOTTINOT.

Cela eſt vrai.

SCENE XXXIII *&* *derniere.*

GUILLAUME, Madame DE PRÉFANÉ, DORINETTE,

GUILLAUME.

VOILA des Menétriers qui viennent pour commencer le Concert de Madame.

Madame DE PRÉFANÉ.

Qu'ils entrent, & qu'ils commencent au plutôt. La Musique pourra seule dissiper le chagrin que m'a donné ce coup, dont je suis encore toute étourdie.

(On entend un assemblage d'instrumens concertés ridiculement.)



DIVERTISSEMENT.

DEUX MARCHANDES DE MODES CHANTENT ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode;
Le fou l'introduit,
Le ſage la ſuit.

I. MARCHANDE.

Le Vertugadin, ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à préſent ſans ſcrupule,
Comme au bon vieux tems.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode;
Le fou l'introduit,
Le ſage la ſuit.

II. MARCHANDE.

Parures antiques,
Qui de nos critiques
Sentîtes les traits,
Vous pourrez déſormais
Encor dans nos boutiques
Etaler vos attraits.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode, &c.

I. MARCHANDE.

Tous les affiquets
Et Colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
A la Foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire,
Et de la satyre
Seront les objets.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode, &c.



VAUDEVILLE.

N°. II.

JE ne ferai point d'autre Amant,
Que Tircis n'ait d'autre Maitresse ;
Mais je suivrai son changement,
S'il trahit jamais ma tendresse.
Qu'il en aime deux à la fois,
Je ne serai pas incommode ;
Pour un amant j'en prendrai trois ;
Il faut suivre la mode.

Iris, coëffée en chien barbet,
Cessera bientôt de me plaire ;
Quand elle met son Bagnolet,
Elle ressemble à sa grand'mere.
Lorsqu'en Amant sensé je veux
Blâmer cette étrange methode,
Elle répond, faisant des nœuds,
Il faut suivre la mode.

Depuis un tems le Magistrat
Met, d'une galante maniere,
En pretintaille son rabat,
Son castor à la cavaliere.

Nos Juges, jusques aux barbons,
Ne veulent point sentir le Code ;
Et nous disent, pour leurs raisons :
Il faut suivre la mode.

La vieille Aminte, au teint usé,
A fait récrépir son visage ;
A l'ombre d'un tignon frisé,
Elle croît nous cacher son âge.
Cette folle, avec son Panier,
A l'air du Colosse de Rhode ;
Et dit, pour se justifier :
Il faut suivre la mode.

Autrefois, de ses blonds cheveux
Célimene faisoit parure ;
Mais, à présent, elle est bien mieux,
Ayant mis bas sa chevelure.
De cent mille brimborions
Sa tête aujourd'hui s'accommode ;
Peut-on se passer de pompons ?
Il faut suivre la mode.

GUILLAUME.

De Manant, me voilà Portier ;
Si de même toujours j'avance,
Je serai bientôt Financier :
Morgué, que je ferai bombance !

Au fond d'un biau Carroſſe aſſis,
Je ſerai comme une Pagode;
J'oublierai mes meilleurs amis;
Il faut ſuivre la mode.

Un Procureur, notre voiſin,
Jaloux de ſa femme à la rage,
Se voyoit ſans bois & ſans vin,
Et tout manquoit dans ſon ménage.
A la fin, réduit aux abois,
Il s'eſt rendu mari commode;
Il a du vin, il a du bois;
Il faut ſuivre la mode.



SECONDE ENTRÉE.

THALIE,
Mademoiselle PREVOST.

TROISIEME ENTRÉE.

Des PETITS-MAISTRES *&* des CLERCS DE PROCUREURS *sifflent* THALIE *& la contraignent d'abandonner la Scene.*



QUATRIEME ENTRÉE.

Les SIFFLEURS *se réjouissent d'avoir troublé le Spectacle.*

PETITS-MAISTRES,

Les Sieurs MARCEL, LAVAL & DUPRÉ.

CLERCS DE PROCUREURS,

Les Sieurs DUMOULIN *l'aîné*, MION, DUMIRAIL.

CINQUIEME ENTRÉE.

Les SIFFLEURS *sont chassés par les* SAILLIES HEUREUSES *& les* FOLIES AGRÉABLES, *qui ramenent* THALIE *sur la Scene.*

FOLIES AGRÉABLES,

Mesdemoiselles DUVAL, DE REY, LA FERRIERE, DE LASTRE, TIBERT & ROLAND.



QUATRIEME PARTIE.

LA SOIRÉE.

LA MUSE ITALIENNE,

Le Sieur THEVENART.

JE vous amene ici la Troupe Italienne ;
Elle veut, à ſon tour,
Paroître ſur la Scene
Dans ce charmant ſéjour.
Muſe Françoiſe, ſans ombrage,
Souffrez-moi, dans ce jour,
Parler votre langage ;
Et que chacun de nous partage
La gloire d'amuſer une ſi belle Cour.
On aime en tout le changement.
Aux chagrins le mêlange
Apporte du ſoulagement :
Et le plaiſir devient tourment
A qui jamais n'en change.

Les Comédiens Italiens repréſentent une petite Comédie Françoiſe, qui a pour titre : LES BROUILLERIES OU LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE, dont l'action commence à l'entrée de la nuit.

LES

BROUILLERIES,

OU

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE;

COMÉDIE.

ACTEURS.

PANTALON, *Oncle de Lélio.*

LÉLIO, *Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.*

COURTAUDIN, *Pere de Silvia.*

SILVIA, *Fille de Courtaudin.*

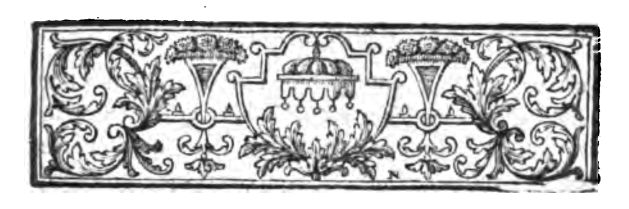
SPINETTE, *Suivante de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Lélio.*

SCAPIN, *autre Valet de Lélio.*

TRIVELIN, *Valet de Pantalon.*

JASMIN, *Laquais de Courtaudin.*



LES

BROUILLERIES,

OU

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE;

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE viens d'entendre ſonner ſix heures, & l'on ne voit déja plus goutte. Pantalon, notre Maître, ſera bientôt ici pour conclure le mariage de ſon Neveu Lélio avec Silvia, fille de Monſieur Courtaudin le Greffier: ſi ce mariage ſe fait, le maraud de Scapin, qui a conduit cette intrigue, va épouſer en même tems Spinette que nous aimons, & nous

allons la perdre pour jamais : il faut, mon cher Arlequin, empêcher cela. Voyons qui réussira le mieux de nous deux : travaillons, chacun de notre côté, à rompre le mariage de Lélio, pour rompre celui de Scapin ; &, quand nous ne serons plus que nous deux à disputer Spinette, nous tâcherons de nous accommoder.

ARLEQUIN.

Nous la tirerons à la courte-paille.

TRIVELIN.

Pour moi j'entreprends déja de brouiller Pantalon & Monsieur Courtaudin ensemble.

ARLEQUIN.

Et moi, Lélio & Silvia.

TRIVELIN.

Va donc employer tous les moyens d'y réussir.

SCENE II.

TRIVELIN, *seul.*

VOici déja Pantalon ; commençons.



SCENE III.

PANTALON, TRIVELIN, UN LAQUAIS, *portant un flambeau.*

PANTALON.

HÉ bien! Trivelin, as-tu vu Monsieur Courtaudin?

TRIVELIN.

Non, Monsieur.

PANTALON.

Comment! tu ne l'as pas encore préparé à ma venue?

TRIVELIN.

Non; & je vous attends ici, pour vous préparer à votre sortie.

PANTALON.

Que veux-tu dire?

TRIVELIN.

Que Monsieur Courtaudin veut vous duper, & qu'il n'est pas si riche que vous pensez.

PANTALON.

Comment donc! & tous ses parens dont il a hérité depuis peu?

TRIVELIN.

Tous ses parens sont morts fort gueux.

TRIVELIN *soupire.*

Ouf.

SPINETTE.

Quoi! tu soupires encore? je vais te planter là.

TRIVELIN.

Ce n'est pas mon amour qui me fait soupirer à présent; c'est celui de Lélio.

SPINETTE.

Comment?

TRIVELIN.

Pantalon, son Oncle, ne veut plus qu'il épouse Silvia; & il vient de lui défendre de jamais mettre le pied ici.

SPINETTE.

Et pourquoi?

TRIVELIN.

Parce qu'il a fait réflexion que tout le monde se moqueroit de lui, s'il souffroit que son Neveu épousât la fille d'un Greffier.

SPINETTE.

Peste soit du vieux fou! Voilà une réflexion bien impertinente.

TRIVELIN.

Quoi qu'il en soit, Lélio ne verra plus Silvia; & par conséquent, Scapin ne verra plus Spinette.

SPINETTE.

Ah! Silvia en mourra de déplaisir.

TRIVELIN.

Et je crois Lélio déja mort.

SPINETTE.

Pour moi, j'en ai le cœur si serré, qu'à peine puis-je respirer.

TRIVELIN.

Et moi j'en creve dans mes panneaux.

SPINETTE.

Ah! je n'en puis plus.

TRIVELIN.

Allons, courage, ma chere Spinette; tâche de t'évanouir, cela te soulagera.

SPINETTE.

Cette pauvre enfant, qui s'attendoit à se voir unie à la seule personne qu'elle ait aimée jusqu'à présent!

TRIVELIN.

Ce malheureux Amant, qui va perdre pour jamais une Maitresse si chérie! Hier encore, si tu t'en souviens, il lui prenoit les mains, & les baisoit si tendrement.

(*Il baise les mains de Spinette.*)

SPINETTE.

Hélas!

TRIVELIN, *se jettant à ses genoux.*

Il se jettoit à ses genoux, & les embrassoit avec tant d'ardeur.

SPINETTE, *s'attendrissant.*

Ah! cela me fend le cœur.

TRIVELIN, *se relevant.*

Puis se relevant avec transport, & marquant

dans ſon geſte plus d'amour que de retenue, il ne ſe connoiſſoit plus, & ſa témérité....

(*Il veut l'embraſſer.*)

SPINETTE.

Lui attira un ſoufflet.

TRIVELIN.

Celui-là n'étoit point de mon hiſtoire.

SPINETTE.

Mets-le en apoſtille.

TRIVELIN.

Ah! cruelle!

SCENE VI.

M. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, JASMIN *avec un flambeau à la main, qu'il met ſur une table ou ſur un guéridon.*

SPINETTE.

TAIS-TOI, & apprends à mon Maître toutes ces belles nouvelles.

M. COURTAUDIN.

Ah! te voilà, Trivelin? Hé bien! le bon-homme Pantalon ſe rendra-t-il ici pour ſouper, comme il me l'a promis?

TRIVELIN.

Ah! Monsieur Courtaudin, depuis un moment le bon-homme Pantalon est devenu le plus méchant diable qu'on puisse trouver parmi tous les bons-hommes.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SPINETTE.

Cela veut dire que ce vieux fou a changé de sentiment, sur les réflexions qu'il a faites que son Neveu seroit déshonoré d'épouser la fille d'un Greffier.

M. COURTAUDIN.

Comment, morbleu! je le veux voir l'épée à la main.

TRIVELIN *rit.*

Ah, ah, ah. Un Greffier l'épée à la main!

M. COURTAUDIN.

Vous êtes bien impertinent de rire, mon ami; savez-vous que je suis au poil & à la plume? Mépriser un Greffier! Je suis dans une telle colére, que je ne me connois pas.

SILVIA.

Mon Pere, ne vous fâchez point; Lélio ne peut pas mais de l'extravagance de son Oncle.

M. COURTAUDIN.

Je me moque de cela; & je ne veux de ma vie entendre parler ni de l'un ni de l'autre, que pour m'en venger. Je vais, de ce pas, contremander la Fête & le Bal que j'avois fait préparer pour ce soir, & renvoyer le Notaire.

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN.

SILVIA.

AH ! mon cher Trivelin, cours, je te prie, dire à Lélio que, pour tant de difficultés, il ne se rebute pas ; qu'il soit toujours sûr de mon cœur ; & que, bien loin d'obéir à son Oncle, il vienne tout-à-l'heure me parler ; entends-tu ?

TRIVELIN.

Oui, Mademoiselle. (*à part.*) Allons bien plutôt instruire Arlequin de ce que j'ai déja fait, & l'amener ici jouer son rôle à son tour.



SCENE

SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH! je ſuis au déſeſpoir!

SPINETTE.

Je ne ſuis pas moins déſeſpérée que vous ; car, ſi vous n'épouſez point Lélio, il n'y a plus de Scapin pour moi.

SILVIA.

Quel contretems!

SPINETTE.

Oh ! il faut abſolument que le Diable s'en mêle.

SILVIA.

Mais crois-tu que Lélio obéiſſe tranquilement à ſon Oncle?

SPINETTE.

Hélas ! que ſait-on? Il a tant de ménagemens à garder avec cet homme-là, qu'il ne faut répondre de rien.

SILVIA.

Quoi! je ne le reverrois plus?

SPINETTE.

J'en tremble.



SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

SPINETTE.

Mais nous allons savoir à quoi nous en tenir; voici Trivelin de retour, & même Arlequin.

SILVIA.

Hé bien, Trivelin?

TRIVELIN.

Je viens de rencontrer Lélio, & l'ai voulu amener ici, comme vous le souhaitez.

SILVIA.

Hé bien?

TRIVELIN.

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA.

Qu'entends-je?

SPINETTE.

Et qu'a-t-il dit pour ses raisons?

TRIVELIN.

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes graces de son Oncle, pour vos beaux yeux; qu'il trouveroit assez d'autres femmes, sans vous; & que vous n'aviez qu'à prendre votre parti, comme il alloit prendre le sien.

SILVIA.

O Ciel ! eſt-il poſſible ?

TRIVELIN.

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

SPINETTE.

Et que dit Scapin à tout cela ?

ARLEQUIN.

Ah! vraiment c'eſt bien pis. Non content d'approuver ſon Maître : va, Arlequin, m'a-t-il dit ; je t'abandonne cette guenon de Spinette, fais-en comme des choux de ton jardin ; je te céde tous les droits que j'avois ſur elle.

SPINETTE.

Ah! le double chien ! allons, Madame, ſoutenons l'honneur de notre ſexe, & mépriſons qui nous mépriſe. Je ne ſonge déja plus à Scapin.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit cela.

SILVIA.

Ah ! Spinette, il me faudra plus de tems pour oublier Lélio. Rentrons dans ma chambre, que j'y pleure en liberté la perte d'un Amant ſi chéri.



SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *riant.*

AH, ah, ah. Tout cela eſt drôle. Ma foi, c'eſt un plaiſir de mentir, quand on a affaire à des perſonnes auſſi crédules.

SCENE XI.

LÉLIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

MAIS voici Lélio; je te laiſſe avec lui: emploie tout pour l'empêcher de ſe juſtifier ſur ce que nous venons de dire à Silvia; s'il lui parle; tout eſt perdu.

ARLEQUIN, *bas.*

Laiſſe-moi faire.



SCENE XII.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO, *à part.*

MON Oncle vient de me défendre de jamais parler à Silvia ; mais cette défenſe m'a donné des aîles pour me rendre ici.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! c'eſt vous, Monſieur : que venez-vous donc chercher dans cette maiſon ?

LÉLIO.

J'y viens aſſurer Silvia que, malgré les ordres de mon Oncle, je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raiſon qu'il avoit de vous défendre de la voir ?

LÉLIO.

Non ; il ne m'a point voulu donner d'explication là-deſſus.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il a découvert que Silvia avoit un autre Amant.

LÉLIO.

Bon ! quel conte ! Je devois l'épouſer ce ſoir.

ARLEQUIN.

Il n'importe ; moi qui vous parle, j'ai vu.

LÉLIO.

Et qu'as-tu vû ?

ARLEQUIN, *lui montrant la porte de la chambre de Silvia.*

Ce que je vois encore; une espece de Petit-Maître dont est-elle amoureuse à la folie; ne le voyez-vous pas ?

LÉLIO.

Où ?

ARLEQUIN.

Et là, à l'entrée de la porte de sa chambre.

LÉLIO.

Moi ? non, je ne vois rien.

ARLEQUIN.

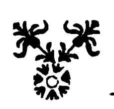
Vous avez donc la berlue. Il y a un quart-d'heure qu'il fait le pied de grue, en attendant que le pere rentre dans son cabinet.

LÉLIO.

Parbleu ! je ne vois rien; & je ne saurois croire ce que tu me dis.

ARLEQUIN.

Pour vous convaincre, je vais entrer dans la chambre pour l'obliger à se retirer.



SCENE XIII.

LÉLIO, *seul.*

JE ne puis croire ce qu'il vient de me dire.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, LÉLIO.

(*Arlequin paroît, vêtu en Petit-Maître d'un côté, & en Arlequin de l'autre; de sorte que Lélio ne le voit que du côté où il paroît en Petit-Maître; il traverse ainsi le Théâtre.*)

LÉLIO.

MAIS que vois-je? Il n'est que trop vrai.



SCENE XV.

LÉLIO, *seul.*

AH ! perfide Silvia ! O Ciel ! Qui l'auroit jamais pu croire ?

SCENE XVI.

LÉLIO, ARLEQUIN *revenant en Arlequin.*

ARLEQUIN.

HÉ bien, Monsieur, l'avez-vous vu ?

LÉLIO.

Hélas ! que trop pour mon malheur. Mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Hé ! tenez ; le voilà qui vient de rentrer dans la chambre de Silvia.

LÉLIO.

Par où donc ? je ne l'ai point vu.

ARLEQUIN.

C'est que vous songiez à autre chose.

LÉLIO.

Je voudrois bien entendre leurs conversations.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire ; je vais tâcher d'attirer Silvia ici ; il ne manquera pas de la ſuivre, & vous pourrez contenter votre curioſité. Mais cachez-vous bien.

LÉLIO.

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN.

Et, ſur-tout, ne faites point d'éclat, en cas que quelque choſe vous chagrine.

LÉLIO.

Je n'ai garde ; Silvia eſt chez elle, & cet éclat pourroit lui attirer quelques mauvais traitemens de la part de ſon Pere.

SCENE XVII.

LÉLIO, *ſeul.*

NON, ingrate Silvia ; quelques ſujets que vous me donniez de me plaindre, je n'en ferai retomber la vengeance que ſur moi.



SCENE XVIII.

LÉLIO, SILVIA, ARLEQUIN.

(*Arlequin est au milieu du Théâtre, habillé en Arlequin du côté de Silvia, & en Petit-Maître du côté de Lélio.*)

LÉLIO, *à part.*

MAIS voici la perfide, & mon rival avec elle.

SILVIA.

Oui, voilà qui est fini : mon parti est pris, & je ne songe plus à Lélio.

LÉLIO, *à part.*

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA.

Et je t'assure que je veux le haïr, autant que je l'ai aimé.

LÉLIO, *à part.*

Je t'assure ! Qu'entends-je ? Elle tutoie mon rival : hélas ! elle ne m'a jamais fait une telle faveur.

SILVIA.

Tiens, voilà la bague que Lélio me donna hier ; je ne veux rien avoir qui vienne de lui.

LÉLIO, *à part.*

Quoi ! lui donner ma bague ! ah ! c'en eſt trop.

SILVIA.

Voilà auſſi toutes ſes lettres.

LÉLIO, *à part*

Sacrifier mes lettres à mon rival ! ah ! ce coup eſt aſſommant.

SILVIA.

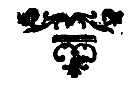
Tu ne douteras plus, après cela, que je ne ſois entierement guérie de Lélio.

LÉLIO, *à part.*

Il faut abſolument que cet homme ſoit un ſot, il ne lui répond rien. Mais la plupart des femmes ne regardent point aujourd'hui les hommes du côté de l'eſprit.

SILVIA.

Adieu, va-t'en. Si mon Pere te trouvoit ici, il pourroit ſoupçonner quelque choſe qui ne ſeroit pas à mon honneur.



SCENE XIX.

LÉLIO, ARLEQUIN.

LÉLIO.

AH! c'en eſt trop; ma colere ne peut plus ſe contenir, vengeons nous d'un indigne rival.

(Lélio met l'épée à la main, & pourſuit Arlequin, le voyant toujours vêtu en Petit-Maître : Arlequin ſe retourne promptement, montrant à Lélio l'habit d'Arlequin.)

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, que faites-vous ?

LÉLIO.

Laiſſe-moi.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt point là ce que vous aviez promis.

LÉLIO.

Mais je veux du moins ravoir mes lettres & mon diamant.

ARLEQUIN.

Ah! ma foi, courez après.



SCENE XX.

ARLEQUIN, *seul.*

L'Amour & la jalousie donnent bien de l'esprit...

SCENE XXI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à part.*

Mais voici Scapin ; il faut aussi lui donner son reste.

SCAPIN.

Quel diable de tintamarre est-ce que tout ceci ? Je viens de rencontrer Lélio qui court comme un fou l'épée à la main, & personne ne fuit devant lui.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, puisqu'il fuit lui-même.

SCAPIN.

Il fuit ? il fuit donc devant son ombre, car personne ne le poursuit.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait fuir les gens de cent pas.

SCAPIN.

Et quel eſt-il ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt un joli homme ; mais il n'en eſt pas moins méchant.

SCAPIN

Et où eſt-il ?

ARLEQUIN.

A la porte de la chambre de Silvia, & il aſſomme tous ceux qui ſe préſentent pour y entrer.

SCAPIN.

Mais moi, qui n'en veux qu'à Spinette ?

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'eſt bien pis ; il eſt encore plus jaloux de Spinette, que de Silvia ; il ne veut pas qu'elle parle à perſonne.

SCAPIN.

Et que dit-il pour ſes raiſons ?

ARLEQUIN.

Il ne parle point ; il ne répond qu'à coups de bâton.

SCAPIN.

Oh ! pour moi, il faut pourtant que je parle à Spinette ; elle m'a donné un rendez-vous pour ce ſoir dans cette ſalle

ARLEQUIN.

Dans cette ſalle ?

SCAPIN.

Dans cette ſalle même ; & le ſignal pour la faire deſcendre, c'eſt que je touſſerai trois fois.

ARLEQUIN, *à part.*

Je suis bien-aise de savoir cela... (*à Scapin.*) Crois-moi, remets ton rendez-vous à une autre fois.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

A cause de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN.

Oh ! je me moque de cela.

(*Arlequin suit Scapin & passe promptement devant lui, se montrant en Petit-Maître, & le frappe : il fait plusieurs lazzis, se retournant tantôt en Petit-Maître, & tantôt en Arlequin ; frappant tantôt Scapin, & tantôt faisant semblant de se mettre entre deux.*)

SCAPIN.

Haie, haie !

ARLEQUIN.

Hé bien ! je t'en avois averti : tu ne m'as pas voulu croire. Prends garde, le voilà qui revient à la charge. Hé ! Monsieur, épargnez ce malheureux.

SCAPIN.

Je n'ai qu'un mot à dire à Spinette. Haie, haie, haie !

ARLEQUIN.

Tu vois bien qu'il n'entend point raison.

SCAPIN.

Mais, Monsieur... à l'aide, à l'aide; au secours. (*Il se sauve.*)

SCENE XXII.

ARLEQUIN, TRIVELIN *un manteau sur le nez.*

TRIVELIN.

EST-CE là comme tu congédies ton monde?

ARLEQUIN.

Tu vois. Mais que veux-tu faire de ce manteau?

TRIVELIN.

Je l'avois pris pour jouer un tour à Scapin; mais, puisque tu l'as si bien éconduit, je crois que je n'en aurai pas besoin.

ARLEQUIN, *rit.*

Ah, ah, ah. Je vais bien te faire rire.

TRIVELIN, *rit.*

Ah, ah, ah.

ARLEQUIN.

De quoi ris-tu donc?

TRIVELIN.

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN.

Hé! tu ne sais pas encore ce que c'est.

TRIVELIN.

Il n'importe; j'en ris d'avance, pour n'en être pas la dupe.

ARLEQUIN.

Comment ?

TRIVELIN.

C'eſt que j'y ſuis tous les jours attrapé. Mille gens viennent vous dire ; je vais bien vous faire rire, & ſouvent ils vous font un conte à dormir debout.

ARLEQUIN.

Oh ! je te tiendrai parole. Apprends que Spinette avoit donné un rendez-vous pour ce ſoir à Scapin.

TRIVELIN.

Hé bien ! par exemple, cela ne me fait point rire du tout. Et où étoit ce rendez-vous ? Pour quelle heure ?

ARLEQUIN.

Pour huit heures, & dans cette Salle ; il devoit touſſer trois fois, pour ſignal.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas encore huit heures. Ah ! qu'il me vient une bonne idée pour lui jouer d'un tour !

ARLEQUIN.

Il m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVELIN.

Quelle eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi, non plus.

TRIVELIN.

Hé bien! garde ton ſecret, je garderai le mien; auſſi-bien, maintenant que Lélio & Scapin ſont bannis de cette maiſon, nous devons travailler, chacun pour notre compte, auprès de Spinette.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, & je romps dès à préſent la ſociété. Adieu.

SCENE XXIII.

TRIVELIN, *ſeul.*

AH! trop heureux Trivelin! un de tes rivaux a ſervi à te délivrer de l'autre, & tes affaires ne ſauroient mieux aller. Je vais me trouver au rendez-vous à la place de Scapin, & peut-être....



SCENE XXIV.

PANTALON, TRIVELIN.

TRIVELIN, *bas.*

MAIS que vient faire ici Pantalon à l'heure qu'il est ? que le diable l'emporte ! il me va faire manquer mon coup.

PANTALON, *à part.*

Je viens voir si mon Neveu, malgré ma défense... (*haut.*) Ah ! c'est toi Trivelin ? que fais-tu ici ?

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur, vous venez bien mal-à-propos.

PANTALON.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

Scapin a rendez-vous ici avec Spinette ; apparemment pour renouer l'intelligence de Lélio avec Silvia, que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON.

Ce coquin !

TRIVELIN.

Et je voulois dans l'obscurité tromper Spinette, en déguisant ma voix & passant pour Scapin.

PANTALON.

Hé bien ! je ne suis point ici de trop, & je serai

ravi d'entendre votre converſation : j'aime les intrigues amoureuſes, cela me rappelle mon jeune âge.

TRIVELIN.

Ah ! Monſieur, vous allez tout gâter; vous ne pourrez vous empêcher de touſſer ou de cracher.

PANTALON.

Ne crains rien.

TRIVELIN, *lui donnant ſon manteau.*

Puiſque vous le voulez, Monſieur, ayez donc la bonté de me garder cela.

PANTALON.

Comment ! eſt-ce que tu me prends ici pour un homme à garder les manteaux ?

TRIVELIN.

Bon ! il s'agit bien maintenant de cette délicateſſe ; perſonne ne vous verra, je vais éteindre la lumiere.

PANTALON.

Parbleu ! je joue ici un plaiſant perſonnage !

TRIVELIN.

Nous ne ſommes pas loin de l'heure du rendez-vous, & je me ſouviens du ſignal. Touſſons trois fois. Hem, hem, hem.

SCENE XXV.

ARLEQUIN *en femme*, TRIVELIN, PANTALON.

ARLEQUIN, *à part*.

Je doute que Trivelin ait trouvé une meilleure invention que la mienne, pour attraper Scapin. Je contrefais la voix de Spinette comme un charme.

TRIVELIN.

Hem, hem, hem.

ARLEQUIN, *contrefaisant la voix de Spinette.*

Eſt-ce toi, mon cher Scapin ?

TRIVELIN, *contrefaiſant la voix de Scapin.*

Eſt-ce toi, mon adorable Spinette ?

ARLEQUIN.

Hélas! oui, c'eſt moi-même, que la pudeur & la crainte ont enrouée d'une maniere qu'à peine puis-je parler.

TRIVELIN.

Pour moi je déguiſe ma voix du mieux qu'il m'eſt poſſible, pour n'être point reconnu. Que dis-tu de ce maraud de Trivelin ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'eſt un coquin à pendre.

PANTALON, *riant.*

Ah, ah, ah.

TRIVELIN, *à part.*

Ah! la masque! (*Haut.*) Et Arlequin, c'est un gourmand, un poltron.

ARLEQUIN.

Cela est vrai : il est pourtant assez joli homme d'ailleurs ; mais je n'aime que mon cher Scapin.

TRIVELIN.

Mais est-il bien vrai que tu m'aimes tant que tu dis ?

ARLEQUIN.

A la rage, à la fureur, ou le Diable m'emporte.

TRIVELIN.

Oserois-je, ma chere Spinette, prendre un baiser sur ta belle bouche ?

ARLEQUIN.

Ah! tu sais bien, mon cher Scapin, que tous mes attraits sont à ton service.

TRIVELIN, *à part.*

Ah l'effrontée ! mais profitons de son erreur. (*Il embrasse Arlequin.*) Que Diable veut dire cela ? Spinette sent le fromage !

ARLEQUIN.

C'est que j'en ai mangé. Oh! pour cela, je me munis toujours de bonnes odeurs, quand je vais en bonne fortune.

TRIVELIN.

L'odeur est agréable !

ARLEQUIN.

Et je bois toujours un demi-ſetier d'eau-de-vie; ſans cela, je ne pourrois jamais venir à bout de ma pudeur.

TRIVELIN.

Je ne ſavois pas que Spinette bût de l'eau-de-vie, & mangeât du fromage.

ARLEQUIN.

C'eſt ce frippon d'Arlequin qui m'a miſe dans ce goût-là.

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie?

ARLEQUIN

Qu'as-tu donc, mon fils? Eſt-ce que ton bonheur t'endort? Il faut que je te réveille par mes careſſes; & que, par mille petits ſoufflets....

TRIVELIN.

La peſte! ſes careſſes ſont diablement rudes!

ARLEQUIN.

Il faut que je morde cette oreille appétiſſante.

TRIVELIN.

Ah! j'ai l'oreille emportée. Ce n'eſt pas abſolument là Spinette, fuyons.

ARLEQUIN.

Non, s'il vous plaît; vous ne vous en irez pas, & l'on ne met pas ainſi l'honneur d'une fille en frais, pour ſe moquer d'elle.

SCENE XXVI.

M. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN *en femme*, TRIVELIN, PANTALON, UN LAQUAIS *portant de la lumiere.*

TRIVELIN.

AH! j'enrage; voilà de la lumiere.

ARLEQUIN.

Au ſecours, au voleur, au ſuborneur.

M. COURTAUDIN.

Qu'eſt-ce donc que tout le bruit qu'on fait dans ma maiſon ?

TRIVELIN.

Que vois-je ? c'eſt Arlequin !

ARLEQUIN.

Hé quoi ! c'eſt Trivelin !

M. COURTAUDIN.

Arlequin en femme; Trivelin tout effrayé; qu'eſt-ce que cela ſignifie

TRIVELIN.

C'eſt que nous avons fait tous les deux un qui-pro-quo.

M.

M. COURTAUDIN.

Qu'est-ce encore que cette figure hétéroclite que je vois là-derriere ?

TRIVELIN.

C'est mon porte-manteau.

M. COURTAUDIN.

Comment ! c'est Pantalon ! Vous êtes bien hardi, Monsieur, de venir chez moi, vous qui avez tant de mépris pour les Greffiers !

PANTALON.

Qui vous a dit cela ?

M. COURTAUDIN.

C'est Trivelin.

PANTALON.

Je ne vous méprise point, Monsieur ; & je n'ai rompu le mariage, que parce que j'ai appris que tous vos grands héritages n'étoient qu'en idée.

M. COURTAUDIN.

Qui vous a dit cela ?

PANTALON.

C'est Trivelin.



SCENE XXVII *& derniere.*

PANTALON, M. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, LÉLIO, SCAPIN, ARLEQUIN *en femme*, TRIVELIN.

LÉLIO.

JE reviens ici, pour ſavoir ſi mon rival.... Mais que vois-je?

SILVIA.

Vous avez bonne grace, Monſieur, de nous venir encore braver, après tous les diſcours mépriſans que vous avez tenus de moi!

LÉLIO.

Qui vous a dit cela?

SILVIA.

C'eſt Trivelin.

LÉLIO.

Il eſt vrai qu'en apprenant que j'avois un rival...

SILVIA.

Qui vous a dit cela?

LÉLIO.

C'eſt Arlequin.

SPINETTE, *à Scapin.*

Et toi, traître, comment justifieras-tu ton procédé avec moi, & le mépris que tu as fait de mon amour ?

SCAPIN.

Qui t'a dit cela ?

SPINETTE.

C'est Arlequin.

ARLEQUIN.

C'est Trivelin, c'est Arlequin ; vous verrez que nous aurons tout fait.

LÉLIO.

Quoi ! n'avez-vous pas sacrifié mes lettres à mon rival ?

SILVIA.

Moi ! je ne les ai données qu'à Arlequin, avec votre diamant, pour vous les rendre.

LÉLIO.

Je commence à m'appercevoir que vous êtes deux fourbes fieffés.

TRIVELIN.

Cela est vrai ; nous ne vous avons dit à tous que des faussetés.

SILVIA.

Ah ! malheureux, pourquoi nous désespérer de la sorte ?

TRIVELIN.

Pour troubler le bonheur de Scapin, & empêcher qu'il n'épousât Spinette que nous aimons tous deux.

LÉLIO.

Marauds, ne vous montrez jamais devant mes yeux.

PANTALON.

Monsieur, je suis fâché.....

M. COURTAUDIN.

Monsieur, je suis au désespoir.....

SPINETTE.

Messieurs, croyez-moi, vous direz tout cela là-dedans; il suffit que voilà tout d'accord. Lélio épouse Silvia, & Scapin épouse Spinette. Voyez le petit Divertissement que mon Maître a fait préparer: le Bal commencera ensuite; après quoi, nous ferons *médianoche*.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

N°. III.

DANS l'amoureuse chaîne
Il faut des rivaux envieux:
Sans inquiétude & sans peine,
Amans, vous seriez moins heureux.

Un bonheur sans alarmes
N'est pas le bonheur le plus doux;
Il perd de ses charmes,
Si d'autres n'en sont jaloux.



ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

N°. IV.

TROP amoureux d'une Maitreſſe,
Qu'elle ſoit fidelle ou traîtreſſe,
Je ne vois rien:
Ce qu'elle fait, ce qu'elle penſe,
Quand je ſuis dans l'indifférence,
Je le vois bien.

Qu'un vieux ſoupirant à lunettes
S'amuſe à me conter ſornettes,
Je n'entends rien:
Mais qu'un jeune galant ſoupire,
Qu'il me regarde ſans rien dire,
Je l'entends bien.

Des faveurs que, dans ma jeuneſſe,
L'Amour me prodiguoit ſans ceſſe,
Je ne ſens rien;
Ce qu'il m'a laiſſé de funeſte,
Rhumatiſme, goutte & le reſte,
Je le ſens bien.

A porter une rude chaîne,
A languir près d'une inhumaine,
Je n'entends rien:
Trop de résistance m'étonne;
Mais quand l'heure du Berger sonne,
Je l'entends bien.

Quand on cesse d'être inhumaine,
Un Amant rompt bien-tôt sa chaîne;
On ne tient rien:
Mais lorsque l'on a l'art de feindre,
Et qu'on le réduit à se plaindre,
On le tient bien.

Qu'à coups redoublés l'on m'éveille;
Pour mes créanciers je sommeille,
Je n'entends rien:
Quand c'est de l'argent qu'on m'apporte,
Pour peu que l'on gratte à ma porte,
Je l'entends bien.

Fin du Divertissement.

L'HEURE DU BAL.

Entrée de tous les Masques.

UN ESPAGNOL,	Le Sieur Blondi *seul.*
HOMME DE COUR,	Le Sieur Dumoulin 4e.
DAME DE COUR,	Mademoiselle Prevost.
UN ESPAGNOL,	Le Sieur Marcel.
UNE ESPAGNOLETTE,	Mademoiselle Menès.
UN POLICHINELLE,	Le Sieur Dumoulin.
UNE DAME GIGOGNE,	Le Sieur Dupré.
UN PETIT POLICHINELLE,	Le petit Javillier.
UNE PETITE GIGOGNE,	Mademoiselle Petit.
UN MATELOT,	Le Sieur Laval.
UNE MATELOTTE.	Mademoiselle Corail.
UN SCARAMOUCHE,	Le Sieur Dezais.
UNE SCARAMOUCHETTE,	Mademoiselle Delastre.
UN PIERROT,	Le Sieur Pierret.
UNE PIERRETTE,	Mademoiselle de Rey.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Qui finit, à minuit, la quatrieme & derniere partie du Ballet des Vingt-quatre Heures.

FIN.

LE

PHILANTHROPE,

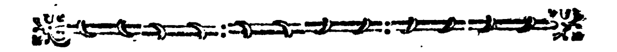
OU

L'AMI

DE TOUT LE MONDE;

COMÉDIE,

Représentée en 1724.



ACTEURS.

PHILANDRE, *Ami de tout le monde.*

DURAMINTE, *Femme de Philandre.*

HORTENSE, *Fille de Philandre & de Duraminte.*

LISIMON, *Amant d'Hortense.*

CLARINE, *Suivante de Duraminte.*

L'ÉTRILLE, *Cocher de Philandre.*

FASTIDAS, *Prodigue.*

FORMICIN, *Avare.*

RONDIN, *Sincere à contre-tems.*

DOUILLET, *Oisif.*

JASMIN, *Laquais de Philandre.*

Plusieurs LAQUAIS de Fastidas, *Personnages muets.*

ACTEURS DU DIVERTISSEMENT.

UN PRODIGUE. UN AVARE. UN JOUEUR. UN INDISCRET. UN FLATTEUR. UN AMOUREUX DE LUI-MESME. UN IVROGNE; & plusieurs autres Personnages de divers caracteres chantans & dansans.

La Scene est à Paris, dans la maison de Philandre.



LE

PHILANTHROPE,

OU

L'AMI DE TOUT LE MONDE;

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

EN vérité, Monsieur, vous avez eu bien tort de ne m'avoir pas mise plûtôt dans vos intérêts; je vous aurois conseillé de ne pas tant différer à demander Hortense en mariage.

LISIMON.

Que veux-tu, ma chere Clarine ! ce n'est que depuis huit jours que j'ai le bonheur de la connoître ; son pere a toujours, depuis, été à la campagne, & j'attendois son retour pour faire la démarche que je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortense devoit bien vous avertir que sa mere étoit la maîtresse, & que son pere ne suivoit que ses volontés.

LISIMON.

Comme nous n'avons pu encore nous voir qu'en secret & rarement, les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre chose qu'à lui parler de mon amour ; &, depuis quatre jours que je n'ai pu jouir de cet avantage, je suis dans des inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'est apparemment ce qui vous a obligés aujourd'hui, Hortense & vous, de vous adresser à moi : vous en aviez besoin, entre nous ; car, depuis quatre jours, les choses ont bien changé de face. Hortense, qui n'avoit qu'un bien médiocre, a tout d'un coup reçu une augmentation de dot de cent mille écus, de la part d'un oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déja entendu parler.

CLARINE.

Oui; mais vous ne ſavez pas que, ſur cette nouvelle, il ſe préſente aujourd'hui des épouſeurs en foule; & qu'il ne vous ſera plus auſſi aiſé, à préſent, d'obtenir Hortenſe, que lorſque vous étiez plus riche qu'elle.

LISIMON.

Mais, Clarine, on m'a aſſuré que Philandre, ſon pere, arrivoit ce matin de la campagne: ſi je prévenois mes rivaux, en m'offrant à lui à ſon arrivée?

CLARINE.

Et de quoi cela avanceroit-il? Il vous accepteroit d'abord pour gendre, comme il feroit cent autres qui ſe préſenteroient. Oh! je vois bien que vous ne connoiſſez pas le caractere de mon Maître. Sa philoſophie, ou plûtôt ſa folie, eſt de vouloir ne ſe chagriner de rien, & d'éviter toutes les occaſions de chagriner les autres; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on l'appelle l'Ami de tout le monde.

LISIMON.

Ce n'eſt pas un grand défaut que cette bonté d'ame.

CLARINE.

Oui, s'il n'outroit pas les choſes; & ſi, dans la crainte qu'il a de déplaire aux hommes, il n'excuſoit pas ſouvent en eux des défauts, & même des vices, condamnés par toute la terre: car enfin, ſon trop d'indulgence ne laiſſe pas de lui donner un

grand ridicule dans le monde. Mais le plaisant qu'il y a, c'est que nous lui voyons, en même tems, approuver deux excès contraires: ce qui fait dire à bien des gens que c'est une espece de fou, qui, par ses paradoxes continuels, semble vouloir combattre & détruire toutes les opinions communes.

LISIMON.

Mais si on lui faisoit un véritable affront, le souffriroit-il tranquilement ?

CLARINE.

Je pense bien que non; & je le crois sensible au point d'honneur autant qu'un autre : mais il ne le place pas où la plûpart des gens le veulent placer. Par exemple ; un jour, sa femme, voulant pousser sa patience à bout, feignit d'en aimer un autre, & s'efforça de lui donner les plus cruels soupçons de sa vertu : elle me détacha vers lui, pour savoir de quelle maniere il prenoit la chose. Comme je m'efforçois, de mon côté, de lui persuader qu'il étoit dans le cas des maris infortunés, & qu'il devoit venger son honneur outragé, il me répondit tranquilement qu'il ne se sentoit pas d'humeur à se chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait; & qu'il ne trouvoit pas plus de honte pour un honnête-homme à avoir une femme infidelle, qu'une montre qui n'iroit pas juste.

LISIMON.

C'est prendre assez bien les choses.

CLARINE.

Bon! il poussa l'extravagance bien plus loin. Voyant que je le plaignois, il me soutint qu'en ces occasions les galans étoient plus à plaindre que les maris; que les soins & les peines qu'ils se donnoient pour ravir le bien d'autrui, prouvoient que ce bien-là leur manquoit pour être heureux; & que les maris, au contraire, avoient souvent de trop de ce que les autres n'avoient pas assez.

LISIMON.

Tu me donnes-là une plaisante idée de son caractere. Mais parle-moi d'Hortense. Crois-tu que son changement de fortune n'aura pas changé ses sentimens pour moi?

CLARINE.

Oh! pour cela non, je vous assure; & lorsque ce matin elle m'a parlé de vous pour la premiere fois, c'étoit avec toutes les marques d'estime & de tendresse.....



SCENE II.

HORTENSE, CLARINE, LISIMON.

CLARINE.

MAis la voici qui vous les exprimera mieux que je ne pourrois faire.

HORTENSE.

Ah ! Lisimon, quel plaisir pour moi de vous trouver ici ! Clarine vous a-t-elle appris le bonheur qui m'est arrivé depuis que je vous ai vu.

LISIMON.

Ah ! Madame, appellez-vous cette augmentation de fortune un bonheur, lorsqu'elle me fait naître un nombre de rivaux des plus redoutables ?

HORTENSE.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur ?

LISIMON.

Oui ; mais, si j'en crois Clarine, vous n'êtes pas maîtresse de votre main ; &, d'ailleurs, je perds le plaisir que je concevois de vous sacrifier le peu de bien que je possède, & de vous voir tenir tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage, à moi, qui ne souhaitois cette fortune considérable que pour vous en faire part !

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux ſentimens du monde; mais venons au fait. Je ne conſeille pas à Monſieur de vous demander en mariage, que tous ſes rivaux n'aient été refuſés; il n'eſt point connu ici; il ſe donnera auprès de Madame votre mere quel caractere il voudra, & prendra un chemin tout oppoſé à celui que les autres auront pris pour ſe faire congédier. J'ai déja une idée en tête que je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais ſi, avant ce tems, l'un des rivaux alloit être accepté?

CLARINE.

Soyez ſûr que Madame n'en acceptera aucun.

LISIMON.

Mais pourquoi?

CLARINE.

Parce que ſûrement Monſieur les acceptera tous. Ne vous ai-je pas déja fait concevoir que c'étoit un homme qui ne pouvoit refuſer perſonne, qui ne vouloit point trouver de défauts dans autrui; & ſa femme, au contraire, ſoit par tempérament, ſoit par malice, tâche d'en découvrir dans tout le monde. Examinez-vous bien auparavant que de vous offrir. Quelle eſt, par exemple, votre paſſion dominante?

LISIMON.

Peux-tu me le demander? l'Amour. J'adore l'ai-

mable Hortenſe ; que pourra condamner Madame ſa mere dans cette paſſion ?

CLARINE.

Oh ! bien des choſes, vraiment. Elle examinera d'abord votre maniere d'aimer. Si vous aimez trop, elle craindra que vous ne deveniez mari jaloux ; ſi vous aimez foiblement, elle appréhendera que vous ne ſoyez mari commode. Ainſi, des deux côtés, hors de cour & de procès, & vos offres déclarées nulles. Mais je l'entends ; retirez-vous ; je vous rejoindrai dans un moment.

SCENE III.

CLARINE, *ſeule.*

CES pauvres enfans ! cela me fait pitié ; &, indépendamment du préſent conſidérable que Liſimon vient de me faire, je me ſens toute l'inclination poſſible à lui rendre ſervice.



SCENE IV.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

Ah! Messieurs les Epouseurs, vous n'avez qu'à venir vous présenter! je vous attends de pied ferme. Tant que ma fille n'a eu que sa beauté en partage, aucun n'a remué; &, maintenant qu'elle a cent mille écus en mariage, vous venez de toutes parts vous offrir en foule: oh! j'y regarderai d'aussi près que vous. A présent que me voilà en état de choisir, on n'obtiendra ma fille qu'à bonnes enseignes.

CLARINE.

Ma foi, Madame, ce sera fort bien fait d'éplucher tous ces petits Messieurs-là, & de les examiner à fond sur leur bien, sur leur figure, sur leur conduite...

DURAMINTE.

Et, sur-tout, sur leurs caracteres. Ils savent que mon mari arrive ce matin de sa maison de campagne; & je ne doute point que tous ceux dont on m'a déja parlé, ne viennent aussi-tôt lui demander sa fille en mariage: mais je les veux tous passer en revue, les uns après les autres; &, sur le moindre défaut que j'y découvrirai, au rebut, au rebut. Heureuse si,

quelqu'un d'eux me pouvoit fournir l'occasion d'entrer en dispute avec mon mari !

CLARINE.

Hé ! Madame, sans vous attacher à vouloir quereller avec votre Epoux, n'avez-vous pas dans votre maison assez d'autres sujets dignes de votre colere ? Des Valets étourdis & frippons, un Cocher ivrogne, des Chevaux rétifs : n'en est-ce pas assez pour donner carriere à votre humeur pétulante, sans me compter moi, qui suis peut-être la plus obstinée Soubrette que vous puissiez jamais rencontrer ?

DURAMINTE.

Et c'est ce qu'il me faut que des personnes comme toi ; & non pas un mari comme celui que j'ai, le plus flegmatique & le plus indolent de tous les mortels. Ah ! l'insipide société que celle d'un homme qui ne s'émeut de rien ! J'aimerois mieux, je pense, un mari qui s'emportât contre moi, jusqu'à me battre, que de n'être jamais contredite : quand je me sens en humeur de quereller, je veux que l'on me donne ma replique.

CLARINE.

Cela est naturel : mais Monsieur ne vous la donne-t-il pas assez en approuvant ce que vous condamnez ?

DURAMINTE.

Oui ; mais c'est avec un sang-froid qui me désespere ; & je voudrois du moins qu'il se fâchât.

CLARINE.

Il le faut avouer ; vous êtes à plaindre de ce côté-là. Depuis dix-sept ans que vous êtes en ménage, n'avoir pu parvenir encore à faire enrager votre mari une seule fois ; lorsque mille femmes, qui ne vous valent pas, n'ont point tous les jours de plus agréables passe-tems !

SCENE V.

DURAMINTE, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME, voilà Monsieur qui vient d'arriver.

(Il sort.)

SCENE VI.

DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

BON ; tant mieux. Je vais l'attendre ici pour le quereller plus à mon aise. Nous allons voir avec quelle tranquilité d'esprit il apprendra tous les

désordres que le hazard a fait arriver dans sa maison depuis son absence. Laisse-nous; & donne ordre là-bas qu'on fasse monter ici tous ceux qui demanderont à nous parler.

CLARINE, *à part.*

Allons d'abord trouver nos Amans, & les instruire de ce que j'ai projeté, pour faire donner également le mari & la femme dans le panneau.

SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

BON jour, ma chere femme. Vous voyez l'homme du monde le plus content. Depuis l'agréable nouvelle que j'ai reçue de votre frere, vous ne sauriez croire combien de bons partis se sont venus offrir à moi pour épouser notre fille Hortense.

DURAMINTE.

Ces gens-là sont bien impertinens : pourquoi vous aller trouver à deux lieues quand je suis à Paris ?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blâmer, ma femme; ils ont

cru que j'étois le maître : &, d'ailleurs, ils m'ont assuré qu'on les avoit tant effrayés de votre humeur, qu'ils trembloient à se présenter devant vous.

DURAMINTE.

Il faudra pourtant qu'ils y viennent; & l'on n'aura pas ma fille sans mon consentement.

PHILANDRE.

C'est aussi ce que je leur ai dit; & ils doivent tous se rendre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

Et lequel de tous ces gens-là voudriez-vous accepter pour gendre?

PHILANDRE.

En vérité, ils m'ont paru tous si raisonnables, que je voudrois n'en refuser aucun. Monsieur Clinquant le Poëte, & Monsieur Babiole le Musicien, ont composé là-bas un petit Divertissement sur les divers caracteres de tous ces prétendans; ils viendront tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE.

Je crois que cela sera fort beau! un Divertissement de la composition de Clinquant & de Babiole, dont on a sifflé le dernier Opéra!

PHILANDRE.

Il est vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le monde; mais je n'en estime pas moins ces Messieurs. Savez-vous bien qu'il faut beaucoup d'esprit pour

faire un Ouvrage médiocre, & même un mauvais? & l'on devroit toujours ſavoir gré aux gens qui travaillent pour nous plaire, quoique le plus ſouvent ils n'y réuſſiſſent pas.

DURAMINTE.

Fort bien. Mais il n'eſt pas queſtion de cela maintenant; & j'ai de jolies nouvelles à vous apprendre! La douceur avec laquelle vous traitez vos domeſtiques, nous a cauſé de belles affaires pendant votre abſence!

PHILANDRE.

Que ſeroit-ce? Vous voulez toujours m'effrayer ſur un rien.

DURAMINTE.

Hé! oui, oui, ſur un rien! Vous n'avez qu'à commencer à chercher mille écus; votre butord de Limoſin a caſſé la glace de votre grand miroir.

PHILANDRE.

Hélas! le pauvre garçon ne l'a pas fait par malice.

DURAMINTE.

Vraiment! je le crois bien; mais la glace n'en eſt pas moins caſſée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié: croyez-moi, n'ajoûtez point au chagrin qu'il en a, celui d'être accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

DURAMINTE.

Comment donc ! mes reproches ! je prétends le chasser ; &....

PHILANDRE.

Et pourquoi le chasser, s'il vous sert bien d'ailleurs, & s'il est fidele ? Vous devez être presqu'assurée que ce Valet ne cassera plus de glaces de miroir ; ou, du moins, qu'il aura plus d'attention à l'éviter, qu'un autre que vous prendriez qui n'en auroit point encore cassées.

DURAMINTE.

Le beau raisonnement ! Oh ! bien, si vous faites grace à celui-là, faites donc pendre votre frippon de Falaise qu'on a surpris dérobant votre vaisselle d'argent.

PHILANDRE.

Il ne la pas emportée ?

DURAMINTE.

Non ; mais ce n'est pas sa faute, car il a été pris sur le fait ; & j'attendois votre retour, pour voir ce que vous prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

Oh ! pour celui-là mon sentiment est.... qu'on lui paye ses gages & qu'on le renvoye.

DURAMINTE.

Comment donc ! lui payer ses gages ? Employons-les plutôt à le faire pendre.

PHILANDRE.

Ah ! ma Femme, ne faisons pendre personne : plaignons plutôt ce malheureux ; & rendons grace au Ciel d'être nés dans un certain état, & avec de certaines inclinations.

DURAMINTE.

Que voulez-vous dire par-là ?

PHILANDRE.

Je veux dire que souvent tel est superbe de sa sagesse & de sa probité, qui peut-être ne vaudroit pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il déteste, s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances. Puisque la volonté de ce misérable n'a point eu d'effet, demeurons en repos.

DURAMINTE.

Allez ; vous mériteriez qu'il vous eût emporté tout votre bien.



SCENE VIII.

L'ÉTRILLE, DURAMINTE, PHILANDRE.

DURAMINTE.

MAIS voici vôtre Cocher dans un joli état; excusez encore son ivrognerie.

PHILANDRE.

Qu'est-ce qu'il y a, mon pauvre l'Étrille?

L'ÉTRILLE.

Oh! palsembleu, Monsieur, il n'y a pas moyen de vivre avec vos chevaux; ils n'entendent ni rime ni raison.

PHILANDRE.

Il a quelquefois des expressions aussi plaisantes....

DURAMINTE, *avec ironie.*

Oui, tout-à-fait récréatives.

L'ÉTRILLE.

Je les conduisois, avec votre carrosse, où vous m'aviez dit, & me reposois sur ce qu'ils étoient souvent rétifs; mais il leur a pris tout d'un coup un caprice & des transports..... Croyez-vous bien qu'ils ont eu l'insolence de me renverser de dessus mon siege?

DURAMINTE.

C'eſt bien plutôt le vin qui t'a renverſé, ivrogne que tu es.

L'ÉTRILLE.

Le vin me renverſer, moi ! au contraire ; c'eſt ordinairement ce qui me ſoutient.

DURAMINTE.

Et où eſt mon carroſſe ?

L'ÉTRILLE.

Vôtre Carroſſe, Madame ? je crois que vous n'en avez plus, vos chevaux l'ont mis en pieces : & cependant, foi de Cocher, ils n'ont bu d'aujourd'hui que de l'eau.

DURAMINTE.

Et que ſont-ils devenus enfin ?

L'ÉTRILLE.

On les a arrêtés.

PHILANDRE.

Ah ! heureuſement, il n'y a que demi-mal. Et qui a eu la bonté de les retenir ? il faut récompenſer ces gens-là.

L'ÉTRILLE.

Ce ſont pluſieurs petits Marchands, dont ils ont renverſé l'étalage, & qui ont eu la bonté, comme vous dites, de les mettre entre les mains d'un Commiſſaire qui les a envoyés en fourriere.

DURAMINTE.

Juſtement, pour nous faire payer le dégât qu'ils ont fait ?

PHILANDRE.

Cela eſt juſte.

DURAMINTE.

Comment, cela eſt juſte ?

PHILANDRE.

Oui; les maîtres ſont reſponſables de leurs domeſtiques & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais eſt-il juſte que l'ivrognerie de votre Cocher nous mette dans un tel embarras ?

L'ÉTRILLE.

Oui, cela eſt juſte; car je me ſuis enivré à votre ſanté & de vos deniers. Monſieur m'a donné pour boire, & j'ai bu.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire, & non pour t'enivrer.

L'ÉTRILLE.

Oh! Madame, on ne peut trop faire d'honneur aux libéralités d'un Maître comme Monſieur: &, d'ailleurs, quel plaiſir y auroit-il de boire, ſi l'on ne s'en reſſentoit pas ?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre toutes ſes raiſons ?

PHILANDRE.

Je ne les trouve point ſi mauvaiſes; ſon plaiſir eſt de boire, il s'y eſt abandonné; le vin l'a ſurpris.

L'ÉTRILLE.

Non, Monfieur; le vin ne me furprend jamais: je bois toujours pour m'enivrer. Je vous ai ouï dire cent fois à vous-même qu'il falloit chercher fans ceffe à fe rendre heureux, & je ne le fuis jamais tant que quand je fuis ivre; je ne fonge plus que je fois Cocher; je m'imagine que la terre n'eft pas digne de me porter: c'eft pourquoi je vais boire fur nouveaux frais, pour travailler de plus en plus à mon bonheur.

SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

SA naïveté me réjouit: tout ce que je crains, c'eft qu'il n'altere fa fanté.

DURAMINTE.

Quel dommage!



SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

OH! pour le coup, Monsieur, voici un bon parti que je vous amene ; & Madame aura bien de la peine à ne se pas rendre à ses belles manieres. En arrivant dans cette cour, il a fait mettre ses chevaux gris pommelés dans votre écurie, & son carrosse sous votre remise : il a donné vingt Louis à vos gens, pour boire à sa santé.

DURAMINTE.

Et quel est ce fou-là ?

CLARINE.

Ma foi, je ne sais; mais il me paroît que l'argent ne lui coûte gueres. Le voici.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE, FASTIDAS, *suivi de ses Laquais*, CLARINE.

FASTIDAS.

MONSIEUR, ayant appris, en arrivant, que votre carrosse avoit été endommagé, je viens de faire mettre le mien sous votre remise, & mes chevaux dans votre écurie, & c'est un petit présent que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monsieur, je suis confus de la galanterie que vous me faites, &...

FASTIDAS.

Fî donc ! ne parlons plus de cela, c'est une bagatelle, j'en ai encore trois à votre service. Parlons d'une autre affaire. Je viens vous demander votre fille en mariage.

DURAMINTE.

Monsieur, c'est bien de l'hónneur que vous nous faites ; vous croyez peut-être notre fille plus riche qu'elle n'est.

FASTIDAS.

Madame, je ſais qu'elle n'a que cent mille écus; mais je la veux plus pour ſon mérite & pour ſa beauté, que pour toute autre choſe.

PHILANDRE.

Ah! ma femme, cela eſt bien généreux.

DURAMINTE.

Oui; mais il faut examiner auparavant ſi elle convient à Monſieur, & ſi Monſieur lui convient. Il a du bien apparemment? ſes belles manieres le font aſſez préſumer.

FASTIDAS.

Je ne poſſede plus que huit cent mille francs.

PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme!

DURAMINTE, *à Philandre.*

Taiſez-vous. (*à Faſtidas.*) Monſieur, c'eſt beaucoup plus que ma fille n'en mérite; mais, avec tout cela, je vous dirai que je regarde plus au caractere d'une perſonne qu'à ſon opulence; & vous me permettrez de m'informer un peu du vôtre, avant que d'aller plus loin.

FASTIDAS.

Ah! Madame, c'eſt ce que je demande. Le nom de Faſtidas eſt aſſez connu dans la Finance; & chacun vous dira qu'il n'y a perſonne en France qui faſſe une plus belle figure que moi. Rien ne me coûte. Je prends tous les jours de nouveaux domeſ-

tiques & n'en renvoie jamais aucun. J'ai réguliérement une douzaine de beaux-eſprits à ma table. Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire ; il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Garderobe.

CLARINE.

Si vous entrepreniez d'habiller tous ceux qui reſtent encore déguenillés, vos huit cent mille francs n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous ? c'eſt mon humeur. J'achete tout ce qui eſt à vendre, & ne garde jamais rien. Montres, Bagues & autres Bijoux, tout cela paſſe, dans un inſtant, de mes mains dans celles du premier qui le vante.

CLARINE.

Ah ! Monſieur, que vous avez là une jolie Tabatiere.

FASTIDAS.

Tiens, ma chere, c'eſt pour toi.

CLARINE, *prenant la Tabatiere.*

Monſieur, je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous, Clarine ? Rendez cela tout-à-l'heure à Monſieur : je vous trouve bien hardie de le priver de ſa Tabatiere.

CLARINE.

Ce n'eſt pas Monſieur que j'en prive, Madame ; mais c'eſt le premier qui l'auroit vantée après moi.

FASTIDAS.

Elle n'eſt que de cinquante piſtoles, Madame; c'eſt une bagatelle.

PHILANDRE, *bas à Duraminte.*

Ma femme, après des actions ſi généreuſes, pouvons-nous balancer un moment?

DURAMINTE, *bas à Philandre.*

Oh! encore une fois taiſez-vous. (*à Faſtidas.*) Monſieur, je vous trouvois trop de bien pour ma fille; mais je commence à m'appercevoir que vous n'en avez pas aſſez. Eh! comment, avec tant de prodigalité, avez-vous pu conſerver huit cent mille francs?

FASTIDAS.

Bon! mon pere m'a laiſſé en mourant deux millions.

DURAMINTE.

Et y a-t-il long-tems qu'il eſt mort?

FASTIDAS.

Un an, environ.

DURAMINTE.

Douze cent mille francs diſſipés en ſi peu de tems! mais, Monſieur, ſi vous alliez toujours du même train, avec les cent mille écus que je donne à ma fille & les huit cent mille francs qui vous reſtent, vous redevriez encore cent mille francs au bout de l'année.

FASTIDAS.

Bon! bon! à quoi vous amuſez-vous d'aller cal-

culer tout cela? Je ne me fais jamais rendre compte, moi. J'ai un Intendant Manceau qui regle toutes mes affaires; je ne me mêle que de ſigner le total au bout du mois.

CLARINE.

Voilà une Maiſon en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Hélas! le pauvre homme ſe plaint ſouvent qu'il y met encore du ſien.

PHILANDRE.

Ah! Monſieur, que je vous embraſſe. Je ſuis charmé de votre caractere : vous méritiez de naître Prince avec une ſi belle ame. En effet y a-t-il rien de ſi beau que de ſe faire honneur de ſon bien? Quelle volupté que d'en faire part aux autres! C'eſt ſe mettre, pour ainſi dire, au-deſſus de l'homme, que de s'attacher ſans ceſſe à faire des heureux.

DURAMINTE.

Oui; mais, à force de faire des heureux, on devient à ſon tour miſérable, & ſouvent criminel; c'eſt le ſort des prodigues.

PHILANDRE.

Bon! bon! un prodigue ne va pas chercher des chagrins dans l'avenir; il jouit avec douceur du tems préſent au milieu des louanges qu'on lui donne; il ſe rappelle avec plaiſir le paſſé, à la vue de ceux ſur qui il a répandu ſes bienfaits.

DURAMINTE.

Et s'il n'a obligé que des ingrats?

PHILANDRE.

Des ingrats? il n'y en a point dans le monde; & ce que vous appellez ſouvent ingratitude, n'eſt quelquefois qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

Vous voulez me ſoutenir qu'il n'y a point d'ingrats?

PHILANDRE.

Hé bien! quand il y en auroit; n'eſt-ce pas toujours une eſpece de plaiſir pour ceux qui ont obligé, que le droit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

Tout cela eſt bel & bon; mais Monſieur, dont je ſuis la très-humble ſervante, me permettra de lui refuſer ma fille. Je ne veux pas, après une année de bombance, la voir malheureuſe pour le reſte de ſes jours. Monſieur n'a qu'à remmener ſes chevaux & ſon carroſſe.

FASTIDAS.

C'eſt aſſez m'en dire, Madame; & les gens de mon humeur ont bientôt pris leur parti. Monſieur, je ſuis votre très-humble ſerviteur.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

CELA vous fait un peu enrager, mon mari : avouez-le franchement.

PHILANDRE.

Moi ? point du tout. Pour le consoler de votre refus, j'avois envie d'accepter son Carrosse ; persuadé que je suis, que le plus grand chagrin qu'on puisse faire à un Prodigue, c'est de refuser ce qu'il nous donne ; & je ne veux chagriner personne.

DURAMINTE.

Ah ! je le vois bien.



SCENE XIII.

FORMICIN, PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

MAis que nous veut encore cette figure hétéroclite ?

PHILANDRE, *bas.*

Ah ! ma femme, c'est un de ces Messieurs, qui m'a fait l'honneur de venir me trouver à ma campagne, un homme fort riche & fort arrangé.

CLARINE, *bas.*

Nous allons bientôt voir ce qu'il a dans l'ame.

FORMICIN.

Monsieur, sur la parole que vous m'avez donnée, je me rends ici pour terminer l'affaire dont je vous ai parlé.

PHILANDRE.

Monsieur, soyez le bien venu.

DURAMINTE.

Peut-on savoir, Monsieur, quelle parole vous a donné mon mari, & de quelle affaire il s'agit?

FORMICIN.

D'épouser votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

Mais, Monſieur, vous ignorez ſans doute que c'étoit à moi que vous deviez vous adreſſer ?

FORMICIN.

Madame, j'en ai porté les premieres paroles à Monſieur; & je venois ici dans le deſſein de vous prier de joindre votre conſentement au ſien.

DURAMINTE.

Mon mari, Monſieur, eſt un homme un peu facile; il n'a pas la force de refuſer perſonne, c'eſt ſon tempérament: mais, pour moi, j'examine d'un peu plus près les choſes ; & le mariage m'en paroît une aſſez délicate pour devoir y faire beaucoup d'attention. Qui êtes-vous, Monſieur ?

FORMICIN.

Madame, je ſuis un vieux Garçon qui, par ſon épargne, en faiſant plaiſir à tout le monde ſur de bons gages, ai trouvé le moyen d'amaſſer trois cent mille francs. Je n'ai jamais dépenſé un ſou mal-à-propos, je me ſuis même ſouvent paſſé du néceſſaire; de ſorte que maintenant j'ai plus de cent mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà juſtement notre affaire.

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monſieur, vous allez ſans doute prendre équipage, ſi vous ne l'avez déja.

FORMICIN.

Moi, Madame ? Dieu m'en garde ! je ne donne point dans de pareilles folies. Je n'ai pas ſeulement un valet pour me ſervir ; je fais ma cuiſine moi-même.

CLARINE.

Vous devez faire une petite chere bien délicate.

FORMICIN.

Perſonne ne s'en plaint.

CLARINE.

C'eſt-à-dire, que vous mangez toujours à votre petit couvert.

DURAMINTE.

Et ſi vous épouſiez ma fille, Monſieur, quel ſeroit votre deſſein ? quelle figure lui feriez-vous faire dans le monde ? Je vous avertis qu'elle aime un peu les grands airs.

FORMICIN.

Ah ! Madame, je l'aurois bientôt faite à mon humeur. Je lui ferois doucement entendre l'avantage qu'il y a de garder une poire pour la ſoif ; &, renfermant les cent mille écus, qu'on dit que vous lui donnez en mariage, avec les cent mille que je poſſede, nous dormirions tranquiles auprès de notre bien, & goûterions le plaiſir d'être ſûrs de ne manquer de rien pour l'avenir, & de voir toujours les autres plus malheureux que nous.

PHILANDRE.

Cela n'eſt point ſi mal raiſonné, ma femme !

DURAMINTE.

Comment! vous, qui louiez tout-à-l'heure la prodigalité, vous pouvez approuver la maniere de penser de Monsieur? est-il rien de plus indigne & de plus bas que l'avarice?

PHILANDRE.

Il est vrai que l'avarice est décriée dans le monde; mais c'est par une espece de vengeance de la part de ceux qui ont dépensé leur bien. Ne pouvant empêcher les avares de se croire heureux, ils leur ont refusé la douceur d'être reconnus pour tels. Je ne disconviendrai point qu'il ne puisse y avoir de l'illusion dans le procédé de Monsieur; mais je dis qu'il s'en faut bien qu'il soit aussi déraisonnable que vous le faites.

DURAMINTE

Ah! voici donc la These changée. Et pour ne pas chagriner Monsieur, vous allez dire tout le contraire de ce que vous disiez tout-à-l'heure à l'autre.

PHILANDRE.

En donnant une maniere de louange à l'avarice, je ne prétends pas condamner la prodigalité. Il y a deux sortes de plaisir à faire usage de ses biens; celui de la jouissance, & celui de l'opinion. Le plaisir de la jouissance n'est pas le plus considérable, l'habitude en fait perdre le goût: mais il n'en est pas de même des plaisirs de l'opinion; comme leur objet n'est pas solide, on n'en est jamais rassasié. Par

exemple ; qu'un autre que Monsieur ait cent mille écus, & qu'il en achete une Terre, voilà son opinion bornée à l'image de cette Terre ; mais celle de Monsieur s'étend infiniment davantage : en ne se défaisant point de son argent, son opinion est toujours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le monde pour cent mille écus.

FORMICIN.

Après cela, Madame, je crois que vous n'avez plus rien à dire sur ma conduite.

DURAMINTE.

Oh ! rien du tout, Monsieur. Je vous dirai seulement que vous n'aurez jamais ma fille ; je ne prétends pas qu'elle soit logée, vêtue & nourrie en idée.

CLARINE.

Madame a raison ; & je crois qu'avec un homme de votre âge, elle auroit bien d'autres idées à se former.

FORMICIN.

Ainsi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi. Je vous donne le bon-jour.



SCENE XIV.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

EN vérité, ma femme, je crois que vous venez de refuser là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laissez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais, enfin, si un conseil....

SCENE XV.

PHILANDRE, DURAMINTE, RONDIN, CLARINE.

RONDIN,

J'ENTRE sans dire garre. Holà! vous autres, n'est-ce point ici qu'il y a une fille à marier?

CLARINE, *à part.*

L'abord est familier.

RONDIN.

Serviteur à toute la Compagnie.

(*à Philandre.*)

Je vois, à votre mine doucette, que c'est vous à qui j'ai affaire. Me connoissez-vous ?

PHILANDRE.

Non, Monsieur; je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

Je me nomme Jacques Rondin, fils de Christophe Rondin, de son vivant Mouleur de Bois. Je viens vous demander votre fille en mariage; on m'a dit qu'elle étoit un peu égrillarde, & qu'il falloit se hâter.

CLARINE.

Vailà une plaisante maniere de parler! Et pour qui prenez-vous donc ma jeune Maitresse ?

RONDIN.

Tu me parois, toi, une bonne piece de ménage; & le drôle qui t'aura, n'aura qu'à se bien tenir.

CLARINE.

Voilà un plaisant homme, de me tutoyer ainsi devant mon Maître & ma Maitresse, sans m'avoir jamais vue !

RONDIN.

Parbleu ! je te trouve bien plus plaisante, toi, de mettre ton nez dans la conversation, avant que ton Maître & ta Maitresse m'aient encore répondu.

DURAMINTE.

Taisez-vous, Clarine. Il est vrai, Monsieur, que ma fille est à marier; mais je me suis rendu un peu difficile sur le choix de son Epoux. On est si trompé tous les jours, & le monde est si rempli de fourbes!

RONDIN.

Oh! parbleu, on ne me reprochera pas cela; je vais rondement dans toutes mes manieres; &, si j'ai un défaut, c'est d'être trop sincere.

DURAMINTE.

C'en est souvent un plus grand qu'on ne pense; & la politesse est une si belle chose....

RONDIN.

Fi donc! de la politesse! je ne veux point de cela. La politesse est, dit-on, toujours accompagnée de fausseté. Faites paroître votre fille, & je vous dira franchement si la moulure m'en plaît, ou non. Est-elle jeune d'abord?

CLARINE.

O Ciel! peut-on demander cela, en voyant Madame? Vous devez plutôt vous étonner qu'elle ai une fille à marier.

RONDIN.

Parbleu! tu te moques de moi; & Madame me paroît une femme de trente-cinq à quarante ans

CLARINE.

Ah! quelle injure! Monsieur, vous n'y pensez pas.

RONDIN.

Ma foi ! je le dis, parce que je le pense. Que voulez-vous ? je suis sincere.

DURAMINTE.

C'est pousser la sincérité un peu loin.

RONDIN.

Dame ! je suis fâché que cela vous fâche ; & je ne savois pas que vous vous piquassiez encore de jeunesse. Je ne m'étonne pas si vous vous rendez si difficile sur le choix d'un gendre ; c'est apparemment que vous ne voulez pas devenir si-tôt grand'mere.

DURAMINTE.

Mais, Monsieur, il semble que vous ne soyez venu ici que pour m'insulter.

RONDIN.

Moi ? Dieu m'en garde ! je n'ai dessein d'offenser personne. Aimeriez-vous mieux un flatteur qui vous donnât des louanges ?

CLARINE.

Ma foi, ce seroit encore pis : elles sont presque toujours intéressées. Les petits ne louent que pour obtenir, les grands pour ne rien donner, les égaux pour être loués à leur tour.

RONDIN.

Oh ! pour moi, je ne veux pas qu'on me loue ; & l'on ne me sauroit faire un plus grand plaisir que de me dire mes vérités.

CLARINE.

Elles ne doivent pourtant pas être fort agréables pour vous.

DURAMINTE.

Hé bien ! Monsieur, puisque vous aimez que l'on vous dise vos vérités, apprenez qu'il n'y a rien dans le monde de plus impertinent que vous, & qu'un sincere à contre-tems est un homme bannissable de toutes les sociétés.

PHILANDRE.

Ah ! ma femme, que dites-vous là ? Que l'on seroit heureux de trouver toujours de pareils amis ! Oui, Monsieur, je veux être le vôtre ; votre sincérité me charme ; &c....

RONDIN.

Vous voulez être mon ami ? Et quelle obligation vous en aurai-je ? On dit que vous l'êtes de tout le genre humain.

CLARINE.

Bon ! notre Maître aura aussi son fait.

RONDIN.

Allez, allez, soyez seulement mon beau-pere ; c'est tout ce que je vous demande à présent.

DURAMINTE.

Mais vous ne savez pas, Monsieur ; que je suis la Maitresse, & que mon mari ne fait rien sans ma permission.

RONDIN.

RONDIN.

Ma foi, tant pis pour lui. Et un homme est un benêt quand il se laisse conduire par sa femme.

CLARINE.

Allons, Monsieur, répondez donc. N'allez-vous pas encore louer Monsieur sur sa sincérité ?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne ? Monsieur, sur le champ, dit avec franchise aux gens ce qu'il pense d'eux. Si ce qu'il pense est faux, cela ne doit point offenser celui à qui il parle ; & si ce qu'il dit est une vérité chagrinante, ne vaut-il pas mieux que celui qu'elle regarde la sache d'abord du premier qui la découvre, que de ne l'apprendre qu'après qu'elle auroit couru par toutes les bouches des médisans ?

RONDIN.

Oh ! j'ai cela de bon moi, je ne parle jamais des gens en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire aussi les choses en face, & vous déclarer que votre franchise & votre personne ne me conviennent en aucune façon, & que vous pouvez aller chercher une femme ailleurs.

RONDIN.

Hé bien ! voilà parler, cela ; & je vous dirai moi, de mon côté, que je ne m'en soucie guere. J'étois venu & je m'en retourne ; aussi-bien, quand nos

voisines de la Grenouillere ont su, ce matin, que je m'allois marier, elles m'ont demandé en passant: *allez-vous au bois, Cadet? allez-vous au bois?* Adieu. Jusqu'au revoir.

SCENE XVI.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

IL faut avouer que voilà un homme bien impoli.

SCENE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE.

CLARINE.

VOYONS si celui-ci aura de plus belles manieres.

PHILANDRE.

Il a l'air bien posé.

DOUILLET.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

PHILANDRE.

Non, Monſieur.

DOUILLET.

Je me nomme Douillet.

PHILANDRE.

Monſieur, puis-je ſavoir quel ſujet vous amene ?

DOUILLET.

J'ai appris que pluſieurs perſonnes vous avoient déja demandé votre fille en mariage ; mais que les ſentimens de Madame ne s'étoient point accordés juſqu'ici avec les vôtres ſur le choix de ſon Epoux. Les défauts des prétendans ont cauſé apparemment votre diſpute ; c'eſt ce que je ne crains point ſur mon ſujet. On ne me reprochera ni l'ambition, ni l'envie, ni l'ingratitude ; encore moins d'avoir détourné les deniers de l'Etat ; d'avoir chaſſé quelqu'un de ſon poſte ; d'avoir mal jugé, mal combattu, trop vendu ; je ſuis à couvert de tous ces vices ; je ne ſuis, grace au Ciel, ni Financier, ni Courtiſan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc ?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le dépenſe ſans prodigalité, & ſans avarice. Je ne me donne aucun ſoin. On me leve, on m'habille, on me déshabille, on me couche.

CLARINE.

Cela eſt bien commode.

voisi
m'alle
allez-v
Jusqu'a

PHIL

IL faut av

S

PHILA
DOU

VOro
Il a l'

Je voudrois bien vous demander quelle figure fait aujourd'hui un paresseux dans le monde ? de quelle utilité est-il à la société ? Je vous déclare que je ne veux point pour gendre un homme oisif.

CLARINE.

Je suis du sentiment de Madame ; il faut à sa ille un homme qui travaille. Oh ! je suis ennemie nortelle de la paresse.

PHILANDRE.

Et moi, je vous dirai bien plus : j'estime que la arèsse est la seule qualité qui renferme de la perection.

CLARINE.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

La situation où elle nous met, marque que nous mmes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce ui a le nom de vertu, nous fait aspirer à quelque iose que nous ne possédons pas ; mais la paresse, en ous laissant comme nous sommes, prouve qu'il ne ous manque rien.

CLARINE, *à Douillet.*

Après tout ce beau raisonnement-là, croyez-moi, Ionsieur, allez vous reposer.

DURAMINTE.

Clarine a raison ; & je croirai, Monsieur, vous ndre service en vous refusant ma fille. Le mariage, oyez-moi, ne convient point à un homme de otre humeur ; il est plein d'embarras, & a souvent

des ſuites fâcheuſes qui pourroient altérer votre tranquilité.

DOUILLET.

Ma foi, Madame, je crois que vous avez raiſon. Holà, mes Porteurs.

SCENE XVIII.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

Ils ſont dans l'Antichambre, ſouhaitez-vous qu'ils entrent juſqu'ici ?

DOUILLET.

Non, non; je veux bien me donner la peine d'aller juſques-là.

CLARINE.

Vous avez raiſon; de tems en tems un peu d'exercice eſt néceſſaire à la ſanté.

DOUILLET.

Monſieur, tout à vous. Madame, puiſqu'il faut à votre fille un époux qui travaille, je vous le ſouhaite.

SCENE XIX.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE, *à part, à Clarine.*

CLARINE, en refusant cet homme, ma femme ne sait ce qu'elle refuse.

CLARINE, *à part, à Philandre.*

Et que refuse-t-elle après tout? Rien.

DURAMINTE.

Quoi! Je ne pourrai pas trouver un mari raisonnable pour ma fille! C'en est fait? je ne veux plus écouter personne.



SCENE XX.

PHILANDRE, DURAMINTE, LISIMON, CLARINE.

CLARINE.

AH! de grace, Madame, écoutez celui-ci.

CLARINE, *bas à Lisimon.*

Songez à bien jouer votre rôle.

LISIMON, *bas à Clarine.*

Ne t'en mets point en peine. (*à Philandre.*) Monsieur, c'est votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma visite. Il y a long-tems que je cherche un véritablement honnête-homme, un homme sans défauts, & l'on m'a assuré que je le trouverois en vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une femme sincere, & Madame votre Epouse a, dit-on, cette qualité sur toute autre.

DURAMINTE.

Hé bien! Monsieur; supposé que vous trouvassiez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous?

LISIMON.

De quel avantage, Madame? J'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec une

aimable personne qui devroit sa naissance & son éducation à des parens d'un mérite aussi rare.

DURAMINTE.

C'est-à-dire, que vous venez nous demander notre fille en mariage.

LISIMON.

Oui, Madame, c'est ce qui m'amene; & l'espoir de l'obtenir, est la seule chose qui m'a détourné du dessein que j'avois de me retirer pour jamais dans le désert le plus affreux, pour me séparer du reste des hommes.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur?

LISIMON.

C'est que je les hais tous; jamais je ne les ai trouvé si méchans & si perfides qu'ils le sont aujourd'hui; la Nature semble être à son dernier degré de corruption.

PHILANDRE.

Vous avez là, pour un jeune homme, des sentimens bien cruels.

LISIMON.

Oh! je ne puis assez vous les exprimer; mais si je hais les méchans, je hais encore plus ceux qui les excusent dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout bon, & qui n'ont pas la force de haïr personne.

CLARINE.

Madame, voici justement ce qu'il vous falloit pour faire enrager votre mari.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monsieur, voulez-vous haïr quelqu'un ? La peine est toute du côté de celui qui hait. Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine, parce que vous ne croyez pas les autres raisonnables ? Mon caractere est bien différent du vôtre ; je ne cherche tous les jours qu'à me faire des amis, & ...

LISIMON.

Qu'entends-je ? Des amis ! & y en a-t-il dans le monde ? Chacun s'aime & n'aime que soi. Tout se réduit là : l'amitié n'est qu'une chimere, ou plutôt une espece de treve que les hommes font entr'eux à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour les autres.

PHILANDRE.

Ah ! Monsieur, puisque vous pensez de la sorte, allez plutôt vous renfermer dans votre désert ; vous ne méritez pas de vivre avec les hommes, & moins avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'est pas pour vous.

LISIMON.

Ah ! j'y renonce de bon cœur ; il suffit qu'elle vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a trompé dans l'idée qu'on m'a donnée de vous, & je vais suivre mon premier dessein.

DURAMINTE.

Arrêtez, Monsieur ; mon mari vous refuse, & moi je vous accepte. Vous cherchiez un homme sans défauts & une femme sincere ; vous ne trouvez

que la moitié de ce que vous cherchiez, il faut vous contenter.

LISIMON.

Ah ! Madame, comment pourrai-je vivre avec un esprit de sa sorte ?

DURAMINTE.

J'y vis bien moi, Monsieur. Allez, allez, quand nous serons deux à le combattre, nous le mettrons bien à la raison.

LISIMON.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mienne, Madame, que je crois ne pouvoir mieux faire que de sacrifier le repos de mes jours à ce qui vous fera plaisir, & me voilà résolu d'épouser Mademoiselle votre fille.

DURAMINTE.

Ah ! je suis au comble de mes voeux. Venez, Monsieur; je vais vous présenter à elle; &, mon Mari dût-il en enrager, vous l'épouserez dès ce soir. Allons, que l'on prépare tout pour le Divertissement.

CLARINE.

J'ai déja entendu des violons là-dedans, qui commencent à s'accorder.



SCENE XXI & derniere.

PHILANDRE, CLARINE.

CLARINE.

A LA fin, Monſieur, vous voilà donc ſorti de votre caractere ?

PHILANDRE.

Moi ? point du tout; & ce que j'en ai fait n'étoit que pour donner un Epoux à ma fille. Je ne blâme point la maniere de penſer de ce jeune homme, quoiqu'elle ſoit fort différente de la mienne.

CLARINE.

Hé bien ! s'il eſt ainſi, apprenez qu'il penſe tout autrement qu'il ne vous a parlé ; & que tout ceci n'étoit qu'un ſtratagême amoureux concerté entre votre fille, lui & moi, pour faire donner votre femme dans le panneau.

PHILANDRE.

Je ſuis charmé de vous avoir ſi bien ſecondés ſans être prévenu. Ne détrompons ma femme que quand le mariage ſera achevé, & voyons toujours le Divertiſſement.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE PLUSIEURS PERSONNAGES DE DIVERS CARACTERES.

PHILANDRE.

Nº. I.

C'Est le plaisir qui justifie:
L'opinion fait le bonheur.
L'Avare avec soin multiplie
L'Or qu'il chérit avec ardeur;
Le prodigue le sacrifie.
L'ambitieux suit la grandeur,
L'Indolent la voit sans envie.
Le Brave fait tout pour l'honneur,
Et le poltron tout pour la vie.
C'est le plaisir qui justifie.

ENTRÉE.

HORTENSE.

Aux plus amoureux
On n'est pas toujours favorable;
On les plaint, sans les rendre heureux:
Un jeune cœur ne se croit point coupable,
De préférer l'Amant le plus aimable
Aux plus Amoureux.

ENTRÉE.

UN GASCON *indiſcret.*

L'Amant diſcret a l'art de plaire ;
Mais que ſon ſort eſt rigoureux !
Cadédis ! comment peut-il faire
Pour ſe taire,
Quand on a couronné ſes feux ?
Pour moi ce ſeroit un martyre.
J'eſtime moins, dans l'Empire amoureux,
Le plaiſir d'être heureux,
Que celui de le dire.

ENTRÉE.

UNE FEMME *grondeuſe.*

Pour éviter un ennuyeux loiſir ;
Toujours je gronde au gré de mon deſir,
Contre chacun je me déchaîne.
C'eſt enrichir ſur le plaiſir,
Que de le choiſir
Où les autres trouvent la peine.



VAUDEVILLE.

PHILANDRE.

Nº. II.

HAïr n'est point du tout mon fait.
La haine, pour celui qui hait,
Est une peine sans seconde :
Au contraire il est doux d'aimer ;
Et j'aime à m'entendre nommer
Ami de tout le monde.

LA FEMME *d'un Jaloux.*

L'Amant discret, par cent détours,
Sait réussir dans ses amours,
Sans que l'Epoux jaloux en gronde.
Heureux entre tous les Amans,
Il peut se dire, en même tems,
Ami de tout le monde.

UN FLATTEUR.

L'Amour propre des grands Seigneurs
Fait le revenu des Flatteurs:

C'eſt où leur fortune ſe fonde.
En parlant trop ſincérement,
On n'eſt pas ordinairement
Ami de tout le monde.

RONDIN.

Quand j'aime, j'aime uniquement.
Je parle toujours franchement.
Comme le corps, j'ai l'ame ronde.
Il ne faut rien faire à demi.
Je compte pour rien un Ami
Ami de tout le monde.

UN IVROGNE.

Prêtez l'argent ſans intérêt,
Ne le redemandez jamais;
Qu'en bon vin votre cave abonde;
Ouvrez la porte à tous venans;
Et vous ſerez, en peu de tems,
Ami de tout le monde.

UN GASCON.

Mille beautés, de toutes parts,
Vouloient ſurprendre mes regards;
J'enchantois la brune & la blonde.

D'une trentaine j'ai fait choix ;
On ne peut pas être à la fois
Ami de tout le monde.

UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien ;
Il ne s'embarraſſe de rien ;
Cependant chez lui tout abonde.
Pour peu que ſa femme ait d'eſprit,
Il eſt bientôt, par ſon crédit,
Ami de tout le monde.

UN COMPLAISANT.

Aux Badauds donnez de l'Encens,
Aux Gaſcons des repas friands,
Aux Bretons buvez à la ronde,
Ne demandez rien aux Normands,
Et vous ſerez, avec le tems,
Ami de tout le monde.

UNE PETITE FILLE.

Maman n'entend pas bien cela
De gronder, lorſque mon Papa
S'en va de la brune à la blonde.
Je ſerois la femme à tretous,
Si je me voyois un Epoux
Ami de tout le monde.

AU PARTERRE.

C'est votre Jugement certain,
Qui des Pieces fait le destin ;
Sur votre goût chacun se fonde.
Quand le Parterre est satisfait,
Nous pouvons nous dire en effet
Amis de tout le monde.

FIN.

LE

TRIOMPHE DU TEMPS,

COMÉDIE,

Représentée en 1725.

ACTEURS DU PROLOGUE.

M. BROUILLON, } *Auteurs.*
M. GRIFFONET, }
M. BARBOUILLE, }

Mademoiselle DU FRESNE, *Comédienne.*

La Scene est sur le Théâtre de la Comédie Françoise.



LE TRIOMPHE DU TEMPS, COMÉDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BROUILLON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

Quoi! Monsieur Brouillon, vous osez me soutenir que la Piece nouvelle qu'on va représenter est de vous?

BROUILLON.

Oui, Monsieur Griffonet, de moi-même; qu'en voulez-vous dire?

GRIFFONET.

Outre que je ſuis ſûr du contraire, c'eſt que je vous trouve bien téméraire de vous dire l'Auteur d'une Piece qui n'a pas encore été repréſentée : les miennes ont été toujours anonymes, & je m'en ſuis bien trouvé : pour deux ou trois qui ont réuſſi, & dont je me ſuis déclaré l'Auteur dans la ſuite, il m'en eſt tombé plus de vingt que je ne me ſuis jamais vanté d'avoir faites.

BROUILLON.

Et croyez-vous pour cela, Monſieur Griffonet, que le Public ne vous les a pas données ? On a fait bien plus, on vous a dit le pere de ces avortons ſans forme, qu'on a repreſentés juſqu'ici ſur les Théâtres de la Foire, & qu'aucun Auteur n'a jamais voulu reconnoître pour ſes enfans.

GRIFFONET.

Seroit-il poſſible que l'on m'attribuât tout ce qui ſe préſente de mauvais depuis quelque tems dans Paris ?

BROUILLON.

Oh ! pour cela n'en doutez nullement.

GRIFFONET.

Hé bien, morbleu ! ſi cela eſt ainſi, je renonce pour jamais au privilége des Anonymes ; & pour commencer, je vous dirai que *le Triomphe du Temps* eſt de moi, & que vous avez tort de vous en faire honneur.

BROUILLON.

Ah! Monsieur Griffonet, doucement; ne passez pas d'une extrémité à l'autre: après avoir désavoué tout ce que vous avez fait de mauvais, ne vous attribuez point ce que je crois avoir fait de meilleur.

GRIFFONET.

Vous, l'Auteur du *Triomphe du Temps!*

BROUILLON.

Oui, morbleu! &, s'il ne tient qu'à vous réciter la Piece par cœur, d'un bout à l'autre....

GRIFFONET.

Oh! parbleu, je vous en défie.

SCENE II.

BROUILLON, GRIFFONET, BARBOUILLE.

BARBOUILLE.

HÉ! qu'est-ce donc, Messieurs? à quoi songez-vous de faire le bruit que vous faites sur le Théâtre? savez-vous bien que la Comédie va commencer?

GRIFFONET.

Ah! Monsieur Barbouille, vous venez à propos. Connoissez-vous, dites-moi, l'Auteur de la Piece que l'on va représenter.

ARBOUILLE.

omme il m'a demandé le *ſecret, je* diſpenſer de vous le nommer.

GRIFFONET.

dit qu'elle eſt de lui, & je lui ſou-le moi : qu'en penſez-vous ?

ARBOUILLE.

: vous avez tort tous deux.

GRIFFONET.

ARBOUILLE.

ſuis l'Auteur.

ROUILLON.

ARBOUILLE.

RIFFONET.

uiller ?

ARBOUILLE.

; & je ſuis même fort fâché contre avoir pris le tems que la Cour eſt pour faire repréſenter ma Piece : il me ſemble qu'ils n'étoient pas êmes pour cela.

RIFFONET.

! Ah ! parlez mieux. Je ſais qu'ils rands maîtres les uns que les au-même qu'un Acteur médiocre qui

aimera

aimera un rôle, & qui s'attachera à le repréſenter avec zele, le fera plus réuſſir qu'un de vos grands Acteurs qui ſe négligeroit, & le voudroit, pour ainſi dire, jouer en robe de chambre.

BROUILLON.

Cela eſt ſans contredit. Mais, revenons à vous, Monſieur Barbouille. Par quelle raiſon, ou par quel caprice vous dites-vous l'Auteur du Triomphe du Temps?

BARBOUILLE.

J'aurois à vous demander à tous deux la même choſe.

SCENE III.

Mlle DUFRESNE, BROUILLON, BARBOUILLE, GRIFFONET.

BARBOUILLE.

MAIS voici Mademoiſelle du Freſne qui nous va débrouiller cette énigme. Mademoiſelle, je vous prie d'apprendre à ces Meſſieurs qui eſt l'Auteur de la Piece qu'on va repréſenter : n'eſt-il pas vrai que c'eſt moi?

Mademoiſelle DU FRESNE.

Oui, Monſieur.

BROUILLON.

Quoi! Mademoiſelle, vous ne me l'avez pas entendu lire dans votre aſſemblée?

Mademoiſelle DU FRESNE.

Cela eſt vrai, elle eſt de vous.

GRIFFONET.

Ah! ah! Ceci eſt plaiſant! Et moi, qui vous ai préſenté moi-même le rôle que vous y allez jouer?

Mademoiſelle DU FRESNE.

Elle eſt auſſi de vous, Monſieur.

BARBOUILLE.

Ma foi, je n'y comprends plus rien; & Mademoiſelle veut, à ſon tour, ſe moquer de nous. Mais dites-moi un peu, Monſieur Brouillon, comment avez-vous traité ce ſujet?

BROUILLON.

Je fais triompher le tems de la Jeuneſſe, & de la Beauté; je fais voir comme il les détruit par ſa puiſſance: & mon Divertiſſement eſt le Temps paſſé.

GRIFFONET.

Ah! je ne dis plus rien; ce n'eſt pas-là ma Piece. Dans ma Comédie, j'établis le Triomphe du Temps ſur l'Amour & ſur la Conſtance; je fais voir les effets de l'abſence: & mon Divertiſſement roule ſur le Temps préſent.

BARBOUILLE.

Et, si cela est, vos deux sujets n'ont point de rapport au mien que d'une certaine maniere. Je montre qu'il n'y a point de douleur dont le Temps ne triomphe; & mon Divertissement est le Temps futur, où je prouve que l'Espérance peut consoler de tout.

GRIFFONET.

Cela est assez particulier, trois Comédies différentes sous le même titre; & les trois Divertissemens, le Temps passé, le Temps présent & le Temps futur. Mais, enfin, laquelle allez-vous représenter?

Mademoiselle DU FRESNE.

Nous les allons représenter toutes trois: nous avons trop d'obligation au Public pour ne pas chercher tous les moyens de lui plaire.

BARBOUILLE.

Cela n'est pas si mal imaginé; & je vous loue de l'invention. Qu'en dites-vous, Messieurs?

BROUILLON.

Moi, je suis très-content de cet assemblage.

GRIFFONET.

Et moi de même. Je crains seulement que vos Pieces ne fassent tort à la mienne. Car, enfin, entre trois sujets comiques, il s'en trouvera sans doute un moins comique que les autres; & j'appréhende.....

BARBOUILLE.

Ah! point de complimens. Si cela réussit, nous

en partagerons ensemble la gloire & le profit ; si cela ne réussit pas.... Mais cela doit réussir.

BROUILLON.

Pour moi, je ne crains que les Acteurs : ils n'ont pas encore atteint cet art....

Mademoiselle DU FRESNE.

Hé ! Messieurs, ne craignez que pour vos Pieces. Le Public nous connoît tous pour ce que nous sommes ; & peut-être que vous aurez besoin de l'indulgence qu'il a pour nous, pour lui fermer les yeux sur bien des défauts, qu'il ne vous passeroit peut-être pas dans d'autres temps.

BARBOUILLE.

Ma foi ! je crois que Mademoiselle a raison. Quoi qu'il en soit, allons attendre notre destinée ; heureux, si nous pouvions, dans notre entreprise, triompher des critiques du temps !

Fin du Prologue.

LE

TRIOMPHE

DU TEMPS PASSÉ.

PREMIERE PARTIE.



ACTEURS.

CLÉON, *Pere de Léandre, ancien amant de Madame Roquentin.*

Madame ROQUENTIN, *Ancienne amante de Cléon.*

LÉANDRE, *Fils de Cléon, destiné à Isabelle.*

ISABELLE, *Fille de Madame Roquentin, destinée à Léandre.*

DRILLOT, *Valet de Cléon.*

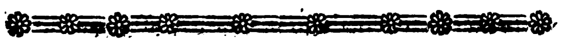
DORINETTE, *Suivante de Madame Roquentin.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Madame Roquentin.



LE

TRIOMPHE DU TEMPS PASSÉ.



PREMIERE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.

QUoi ! ma chere Dorinette, c'eſt donc aujourd'hui que l'époux que ma mere me deſtine, doit arriver ?

DORINETTE.

Et, en même temps, celui qu'elle a retenu pour elle ; elle épouſe le pere & vous fait épouſer le fils.

ISABELLE.

Mais à quoi ſonge ma mere, de vouloir ſe remarier à ſoixante & cinq ans, &, ſur-tout, après le mauvais ménage qu'elle a fait avec mon pere, & tous les chagrins qu'ils ſe ſont donnés l'un à l'autre? Pour moi, je t'avouerai que c'eſt ce qui m'a fait naître tant d'averſion pour le mariage.

DORINETTE.

Il faut vous expliquer tout ceci, qu'elle m'avoit caché juſqu'à préſent, & qu'elle vient enfin de me découvrir : écoutez-moi. Il y a quarante ans que votre mere en avoit vingt-cinq, & elle veut n'en avoir aujourd'hui que trente : on n'a, dit-elle, que l'âge qu'on paroît. . . . .

ISABELLE.

Je connois tout ſon ridicule là-deſſus; & elle a même toutes les peines du monde à s'avouer mon aînée auprès de ceux qui ont la fade complaiſance de feindre de la prendre pour ma ſœur.

DORINETTE.

Il eſt vrai que tous les gens du temps paſſé trouvent que vous avez les mêmes traits qu'elle avoit à votre âge; mais il y a aujourd'hui bien de la différence. A vingt-cinq ans donc, un certain Petit-Maître, ſurnommé le beau Cléon, jeune homme, à-peu-près de ſon âge, en devint éperduement amoureux, & elle de lui.

ISABELLE.

Je savois encore cela ; & que leurs parens, par des intérêts de famille, ne voulurent point les marier ensemble, & obligerent ma mere à épouser le Baron de Roquentin, mon pere, & le beau Cléon à aller épouser une riche héritiere à deux cents lieues d'ici.

DORINETTE.

Fort bien. Voilà donc nos deux Amans séparés, & mariés, chacun de leur côté, à des personnes qu'ils n'aimoient point : mais, malgré cette séparation, ils ne se sont point oubliés, & n'ont point cessé de s'écrire pendant quarante ans.

ISABELLE.

Voilà ce que je ne savois pas.

DORINETTE.

Oh ! je vous l'apprends donc. Votre pere est mort ici il y a deux ans, regretté de tout le monde, excepté de sa femme ; & l'épouse du beau Cléon vient de mourir à Bordeaux, au grand contentement de son mari, qui a aussi-tôt pris la poste pour venir épouser votre mere ; qu'il appelle toujours dans ses lettres, sa belle Javotte. Il arrive donc ajourd'hui, s'il n'est déja arrivé, avec son fils unique, nommé Léandre, qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, & qui est le mari qu'on vous destine, pour ne pas faire sortir les biens des deux familles.

ISABELLE.

C'eſt ce que ma mere me dit hier au ſoir; mais je te déclare que je n'épouſerai point abſolument un homme que je ne connois point, & que je hais avant que de l'avoir vu.

DORINETTE.

J'entre dans vos raiſons : mais ſi c'étoit quelque joli Cavalier de bonne mine ?

ISABELLE.

Fût-il l'Amour même, je n'en voudrois point.

DORINETTE.

Mais, cependant, ſi votre mere veut vous contraindre abſolument à l'épouſer ?

ISABELLE.

Je ne ſais pas ce que je ne ferois pas capable de faire pour éviter ce malheur. Ma chere Dorinette, je compte beaucoup ſur toi : emploie tous tes efforts, je t'en conjure, pour détourner ce mariage, & ſois ſûre de ma reconnoiſſance.

DORINETTE.

Vous avez déja déclaré à votre mere que vous ne vouliez pas vous marier?

ISABELLE.

Oui.

DORINETTE.

Ç'en eſt aſſez; je me charge du reſte.



SCENE II.

DRILLOT, ISABELLE, DORINETTE.

DRILLOT, *derriere le Théâtre.*

HOÉ, hoé, hoé.

DORINETTE.

Mais j'entends un courier: voilà apparemment nos gens; je vais commencer par les prévenir sur votre compte, avant qu'ils voyent Madame votre mere.

ISABELLE.

Je m'abandonne à toi, & te laisse ici seule pour les recevoir.

(*Elle sort.*)



SCENE III.

DRILLOT, DORINETTE.

DRILLOT, *derriere le Théâtre.*

HOÉ, hoé, hoé.

DORINETTE.

Voilà des gens bien pressés : on voit bien que c'est l'Amour qui les amene.

DRILLOT, *entrant.*

Holà, ma belle enfant, ne sauriez-vous m'enseigner ce que je cherche depuis une heure ?

DORINETTE.

Et que cherchez-vous ?

DRILLOT.

La belle Javotte. Mon Maître m'avoit assûré qu'à ce nom seul tout Paris me l'enseigneroit : me voici dans la maison où il m'a dit qu'elle demeuroit, & aucun des voisins ne peut m'en donner la moindre nouvelle.

DORINETTE.

C'est que le nom de la belle Javotte ne s'est conservé que dans le cœur de votre Maître ; & l'on ne connoit ici la personne que vous cherchez, que sous le nom de la Baronne de Roquentin.

DRILLOT.

Roquentin ! voilà un nom qui ne répond guere l'idée que mon Maître m'a donnée de sa beauté ; je vois bien que nous nous trompons tous deux.

DORINETTE.

Oh ! que nenni. N'arrivez-vous pas de Bordeaux ?

DRILLOT.

Oui.

DORINETTE.

Votre Maître n'a-t-il pas nom le beau Cléon ?

DRILLOT.

Il y a quarante ans, à ce qu'on m'a dit, qu'on l'appelloit ainsi.

DORINETTE.

N'amene-t-il pas son fils Léandre avec lui, pour le marier à la fille de celle qu'il épouse ?

DRILLOT.

Vous y êtes. Mais je vous dirai, par avance, que le fils ne veût point de la fille.

DORINETTE.

Cela s'accorde à merveille ; & je vous avouerai, de mon côté, que la fille ne veut point du fils.

DRILLOT.

Léandre est un jeune homme d'unc indifférence extrême.

DORINETTE.

Isabelle est une aimable personne d'une insensibilité sans pareille.

DRILLOT.

Il m'a promis cinquante pistoles, si je pouvois détourner son pere du dessein qu'il a de le marier.

DORINETTE.

Isabelle m'en donne bien autant si je peux rompre son mariage.

DRILLOT.

A ce que je vois, voilà de l'argent assez facile à gagner.

DORINETTE.

De mon côté, j'en suis sûre.

DRILLOT.

Et moi je les tiens déja dans ma poche.

DORINETTE.

Où sont vos gens?

DRILLOT.

Ils sont descendus chez le Baigneur, où le pere se fait adoniser. Pour le fils, comme il ne veut que déplaire à celle qu'on lui destine, il ne cherche pas tant de façons; il ne vouloit seulement que se débotter pour venir......



SCENE IV.

LÉANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

MAis le voici.

LÉANDRE, *à part.*

Assurément mon Pere extravague avec sa belle Javotte. Cette Maison n'est pas si grande qu'on ne puisse... Ah! te voilà, Drillot? Eh bien? est-ce ici enfin?

DRILLOT.

Oui, Monsieur.

LÉANDRE.

As-tu déja parlé à quelqu'un?

DRILLOT.

Je n'ai encore vu que cette aimble soubrette, avec qui j'ai pris langue, & que j'ai déja mise dans vos intérêts.

LÉANDRE.

Lui as-tu bien témoigné l'aversion que j'avois pour ce mariage, & combien je serois obligé à qui pourroit l'empêcher?

DRILLOT.

L'affaire eſt faite ; & vous pouvez me donner, d'avance, les cinquante Piſtoles promiſes.

LÉANDRE.

Seroit-il poſſible ?

DORINETTE.

N'en doutez point, Monſieur ; & ma jeune Maitreſſe eſt autant prévenue contre vous, que vous pouvez l'être contre elle.

LÉANDRE.

Ah ! quel bonheur !

DORINETTE.

Elle m'a promis la valeur, environ, de cinquante Piſtoles pour rompre ſon mariage avec vous.

LÉANDRE.

Ah ! je vous en promets davantage, ſi je ne l'épouſe point.



SCENE V.

ISABELLE, DORINETTE, LÉANDRE, DRILLOT.

DORINETTE.

HEUREUSEMENT, la voici : déclarez-lui vos ſentimens auſſi librement qu'elle va vous déclarer les ſiens. Approchez, Mademoiſelle, approchez ; vos affaires vont bien. Voilà le Fils du beau Cléon, à qui vous pouvez dire, ſans façon, que vous ne l'aimez point ; vous ne ſauriez lui faire un plus grand plaiſir.

ISABELLE.

Ah Ciel !

DRILLOT.

Allons, Monſieur, ſautez le foſſé ; ne craignez point de fâcher Madame, en lui découvrant toute l'averſion que vous avez pour elle ?

LÉANDRE.

Héſas !

DRILLOT.

Hé bien ! hélas ? quoi ! vous n'oſeriez dire une impertinence en face à une femme ? vous êtes bien poltron : ah ! que la plupart des Petits-Maîtres de ce temps ne ſont pas ſi ſcrupuleux !

LÉANDRE.

Quoi ! c'eſt-là la perſonne que mon Pere me deſtine ?

DRILLOT.

Oui, que vous avez tant de raiſons de haïr.

DORINETTE.

Hé bien ! Mademoiſelle, êtes-vous muette ? allons, parlez donc franchement à Monſieur.

ISABELLE.

Et il ne m'a encore rien dit.

DORINETTE.

C'eſt à vous à le prévenir, puiſque vous ne l'aimez pas.

ISABELLE.

Hé ! mais.... (*bas.*) Dorinette.... s'il m'aimoit lui ?

DORINETTE.

Oh ! non, c'eſt de quoi je vous ſuis caution : il vient de m'aſſurer qu'il vous haïſſoit à la mort ; (*bas.*) &, quand même il pourroit vous aimer, voilà un beau colifichet pour une grande fille comme vous.

ISABELLE, *bas.*

Il eſt jeune, Dorinette ; il pourroit grandir.

DORINETTE, *bas.*

Oui-dà, quand ce ne ſeroit que de deux doigts ; le mariage pourroit bien faire cela, ſans miracle.

DRILLOT.

Enfin Monſieur, vous avez donc perdu la parole ; &, malgré toutes vos belles réſolutions. ...

LÉANDRE, *bas.*

Ah ! mon cher Drillot, je t'avoue que je crains bien que cette vue ne m'en fasse changer.

DRILLOT.

Oh ! parbleu puisque le vin est tiré, il le faut boire, & je vais parler pour vous moi. Madame, vous êtes belle, aimable, & bien faite ; mais vous n'êtes pas de notre goût.

LÉANDRE, *bas à Drillot.*

Ah ! que dis-tu là, malheureux ?

DORINETTE.

Allons, Mademoiselle, répondez.

ISABELLE, *bas à Dorinette.*

Que veux-tu que je réponde à un si triste compliment ?

DORINETTE.

Je vais bien y répondre, moi. Monsieur, vous avez tout le mérite possible, de la jeunesse, de l'esprit, enfin, tout ce qu'il vous plaira ; mais nous ne voulons point de vous.

ISABELLE.

Ah ! doucement, Dorinette.

DRILLOT.

Quand vous en voudriez, ma petite Mignonne, il faudroit que vous prissiez la peine de vous en passer ; &, si nous voulions nous marier, nous consulterions notre cœur, & non pas le choix de nos parens.

DORINETTE.

Je vous assure, mon petit Ami, que nous resterions plutôt fille toute notre vie, que d'épouser une figure comme la vôtre.

DRILLOT.

Vous êtes encore une drôle de mijaurée !

DORINETTE.

Je vous trouve un plaisant godenot !

DRILLOT.

On vous donnera, ma foi, des maris comme nous, à des filles comme vous.

LÉANDRE, *à Drillot.*

Es-tu fou, avec tous tes insolens propos ?

ISABELLE.

Dorinette, vous plaît-il de vous taire ?

DORINETTE.

Nous vous disons, à-peu-près, ce que vous aviez résolu de vous dire.

DRILLOT.

Ce n'est pas notre faute, si la conversation s'est un peu échauffée.

LÉANDRE.

Et qu'avons-nous affaire de tes contes ridicules ?

DRILLOT.

C'est pour orner le discours.

ISABELLE, *à Léandre.*

Pensez-vous, Monsieur, tout ce qu'on vient de vous faire dire ?

LÉANDRE.

Ah ! Madame, au contraire ; & je vous avouerai que je souhaite ardemment tout ce que je craignois avant de vous avoir vue.

ISABELLE.

Et moi je sens que je n'aurai pas la force de résister aux volontés de ma Mere.

LÉANDRE, *lui baisant la main.*

Ah Madame !

DRILLOT.

Adieu nos cinquantes pistoles.

LÉANDRE.

Vous n'y perdrez rien l'un & l'autre, je vous assure ; & , puisque le tems a changé enfin mes résolutions....

DORINETTE.

Ah ! j'entends Madame ; elle quitte sa toilette pour venir apparemment ici.

ISABELLE.

Je ne veux point paroître devant elle dans trouble où je suis. Après avoir combattu hier ses desseins, que diroit-elle de me voir si-tôt changer de résolution ?

LÉANDRE.

Je ne veux point m'offrir non plus devant mon Pere, après les disputes que nous avons eues pendant le voyage, & les sermens que je lui ai faits de ne lui point obéir.

DORINETTE.

Menez Monsieur dans votre appartement pour vous rassurer un peu l'un & l'autre, & revenir du désordre où les premiers traits de l'Amour vous ont tous deux jettés.

SCENE VI.

DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

C'Est bien dit. Et moi je reste ici pour préparer la belle Javotte à l'arrivée du beau Cléon.

SCENE VII.

Madame ROQUENTIN, DRILLOT, DORINETTE.

DORINETTE.

LA voici.

DRILLOT, *bas.*

Ah! morbleu, quelle figure! oh, pour le coup, je ne m'y attendois pas; & nous rirons bien tantôt. Mais, que tient-elle à sa main?

DORINETTE, *bas.*

C'eſt un miroir fait exprès pour rajeunir le viſage; elle en a caſſé plus de vingt qu'elle prétendoit qui l'enlaidiſſoient.

Madame ROQUENTIN, *un petit miroir à la main.*

Glace fidelle qui me repréſentes à toute heure mes attraits dans leur naturel, que tu m'es précieuſe! j'ai toutes les peines du monde à te quitter. Mais, Dorinette, quel eſt ce Garçon?

DORINETTE.

C'eſt un Domeſtique du beau Cléon, Madame.

Madame ROQUENTIN.

De Cléon! & où eſt ton Maître, mon ami?

DRILLOT.

Il eſt chez le Baigneur, Madame.

Madame ROQUENTIN.

Et que ne deſcendoit-il chez moi tout botté & tout crotté, pour me marquer ſon empreſſement? Un Amant dans cet équipage a ſouvent plus de charmes pour ſon Amante que dans l'ajuſtement le plus régulier.

(*à Drillot.*)

A-t-il toujours ſes beaux cheveux?

DRILLOT.

Oui, Madame; ils n'ont changé que de couleur & de quantité.

Madame ROQUENTIN.

C'étoit le plus beau brun que l'on pût voir.

DRILLOT.

Hé bien ! Madame, c'eſt à préſent le plus beau gris-pommelé...

Madame ROQUENTIN.

Celà ne me ſurprend point ; à quinze ans j'avois des cheveux blancs.

DORINETTE.

Et à préſent vous n'en avez plus.

Madame ROQUENTIN.

Et dis-moi, mon enfant, a-t-il toujours cet air charmant, enjoué ?

DRILLOT.

Plus enjoué que jamais, Madame : on ne ſauroit le regarder ſans rire.

Madame ROQUENTIN.

Pour moi, j'ai conſervé tous mes appas.

DRILLOT.

Hé bien ! Madame, vous ne le trouverez pas plus changé que vous.

Madame ROQUENTIN.

Je brûle d'envie de le voir. Va, mon ami, va promptement au-devant de lui ; qu'il vienne répondre à mon impatience.



SCENE

SCENE VIII.

Madame ROQUENTIN, DORINETTE.

Madame ROQUENTIN.

ET vous, Dorinette, allez voir ce que fait ma Fille, & lui dites qu'elle vienne être témoin d'une ſi charmante entrevue.

SCENE IX.

Madame ROQUENTIN, *ſeule.*

REDONNONS un peu quelques doſes à mes attraits. Puiſque Cléon veut paroître devant moi dans tout ſon éclat, il n'eſt pas juſte que je néglige les ſoins de lui paroître plus belle que jamais. Plaçons mes mouches avec ſymmétrie. Etudions un ſouris gracieux. Rappellons nos minauderies enfantines, & ce je ne ſais quoi qui ſut autrefois le charmer.

SCÈNE X.

Madame ROQUENTIN, CLÉON.

Madame ROQUENTIN.

MAIS que cherche ici ce bon-homme? On laisse comme cela monter mille gens. Holà, quelqu'un!

CLÉON.

Enfin me voici donc chez ma chere Javote. (*bas*) Mais quelle est cette figure hétéroclite? c'est apparemment sa vieille Tante. (*haut.*) Madame, me tromperois-je; ou n'êtes-vous point Madame Adam, que j'ai eu l'honneur de connoître autrefois, & qui étois la Tante de la Maitresse du logis.

Madame ROQUENTIN.

Allez, bon-homme, vous radotez de prendre une personne comme moi, pour une femme qui est morte il y a vingt ans, âgée de soixante & dix.

CLÉON.

Madame, je vous demande pardon. Comme il y a long-tems que je suis hors de Paris, & que j'ai presque toujours demeuré à Bordeaux....

Madame ROQUENTIN.

Vous avez demeuré à Bordeaux, Monsieur? Et dites-moi un peu, avez-vous connu le beau Cléon?

CLÉON.

Sans doute, Madame; & perſonne ne le connoît mieux que moi.

Madame ROQUENTIN.

Et, dites-moi un peu, eſt-il toujours charmant comme autrefois?

CLÉON.

Il vaut mieux qu'il ne valoit il y a quarante ans.

Madame ROQUENTIN.

Apparemment que vous le voyiez ſouvent à Bordeaux?

CLÉON.

Nous ne nous ſommes jamais quittés.

Madame ROQUENTIN.

Ne vous a-t-il point quelquefois parlé de ſa charmante Javote?

CLÉON.

Je vous aſſure qu'il n'étoit occupé que d'elle.

Madame ROQUENTIN.

Ah! Monſieur, que vous me faites plaiſir! Mais puis-je ſavoir ce que vous demandez dans cette Maiſon?

CLÉON.

Vous le ſaurez dans un moment. Mais oſerois-je auparavant vous demander des nouvelles de la belle Javote, dont vous me parlez? Vous êtes apparemment de ſes amies?

Madame ROQUENTIN.

Oh! pour cela, on ne peut davantage.

CLÉON.

Puis-je, à mon tour, vous demander comment vous la trouvez?

Madame ROQUENTIN.

Oh! adorable, Monsieur; c'est une beauté parfaite.

CLÉON.

Est-il possible que ses traits?...

Madame ROQUENTIN.

Je vous assure qu'elle n'a fait que croître & embellir; & que, si Cléon...

SCENE XI & *derniere.*

ISABELLE, LÉANDRE, Madame ROQUENTIN, CLÉON, DORINETTE, DRILLOT.

Madame ROQUENTIN, *appercevant Léandre.*

MAIS le voici, sans doute.

CLÉON, *appercevant Isabelle.*

Ah! la voilà elle-même.

Madame ROQUENTIN, *embrassant Léandre,*

Mon cher Cléon!...

CLÉON, *embrassant Isabelle.*

Mon aimable Javote!...

DORINETTE.

En voilà bien d'un autre!

Madame ROQUENTIN.

Que j'ai de joie de vous revoir!

CLÉON.

Que j'ai de plaisir de vous embrasser!

Madame ROQUENTIN.

Vous n'êtes point changé.

CLÉON.

Je vous trouve toujours la même.

Madame ROQUENTIN.

Vous ne me dites rien?

CLÉON.

D'où vient ce silence?

LÉANDRE.

Madame....

ISABELLE.

Monsieur....

Madame ROQUENTIN.

D'où vient cette froideur?

CLÉON.

Quel est cet accueil?

LÉANDRE.

Vous vous abusez, Madame.

ISABELLE.

Vous vous trompez, Monsieur.

CLÉON.

Comment?

DRILLOT.

Oui, c'eſt une porte plus bas.

ISABELLE.

Je ne ſuis point la belle Javote, Monſieur; c'eſt ma mere.

LÉANDRE.

Ni moi le beau Cléon, Madame; c'eſt mon pere.

Madame ROQUENTIN.

Je ne comprends rien à tout ceci.

DORINETTE.

C'eſt que vous n'y voulez donc rien comprendre. Mais je conçois bien, moi, que Monſieur eſt le beau Cléon, & Monſieur ſon fils Léandre.

Madame ROQUENTIN.

Lui, le beau Cléon?

DRILLOT.

Oui, Madame, comme vous êtes la belle Javote.

CLÉON.

Elle, Javote?

DORINETTE.

Oui, Monſieur; & voilà ſa fille Iſabelle.

CLÉON, *à Drillot.*

Ah! je n'en puis plus.

Madame ROQUENTIN.

Je ſuis morte.

DRILLOT.

Appuyez-vous aussi sur moi, Monsieur, pour mieux faire le tableau.

Madame ROQUENTIN.

Est-il possible que quarante ans aient changé ses traits de cette maniere!

CLÉON.

Se peut-il que le temps ait ainsi détruit ce chef-d'œuvre de la Nature!

Madame ROQUENTIN.

Ah! ne vous chagrinez que pour vous. Plût au Ciel que le temps eût respecté vos traits, comme il a respecté les miens! Vous ne vous voyez pas, Monsieur, vous ne vous voyez pas.

CLÉON.

Non; mais je vous vois, Madame, je vous vois.

Madame ROQUENTIN.

Je vous rends votre parole, Monsieur.

CLÉON.

Je vous rends la vôtre, Madame.

Madame ROQUENTIN.

Mais, pour que vous n'ayez point à vous plaindre, j'épouserai votre fils, s'il le veut.

CLÉON.

Et moi votre fille, s'il le faut.

ISABELLE.

Non, s'il vous plaît, ma mere, cela ne ſera pas.

LÉANDRE.

Je crois que vous vous moquez de moi, mon pere; je m'en tiens à mon premier deſſein, & je n'en épouſerai point d'autre que la charmante Iſabelle.

ISABELLE.

Et moi, je vous proteſte, ma mere, que je n'aurai point d'autre mari que Léandre.

Madame ROQUENTIN.

Comment donc! vous n'en vouliez point, à ce que vous diſiez.

CLÉON.

Vous témoigniez en chemin tant d'averſion pour Iſabelle.

DORINETTE.

Vous avez bien changé de réſolution, pourquoi ne voulez-vous pas que vos enfans en changent de même? Les révolutions des temps ſont pour eux comme pour vous. Vous vous aimiez, vous vous voyez, & vous ne vous aimez plus. Ils ſe haïſſoient, ils ſe voient, & ils s'aiment: qu'avez-vous à dire à cela?

DRILLOT.

Moi, je dis que tous quatre ont raiſon, les uns de s'aimer, & les autres de ne s'aimer plus.

CLÉON.

Allons, Madame, il se faut rendre justice. L'amour-propre nous empêche souvent de nous connoître nous-mêmes ; mais je conçois que, si le temps m'a changé au point où je vois que vous l'êtes, nos beaux jours sont passés, & que nous ne devons pas rendre nos enfans malheureux.

Madame ROQUENTIN.

Oh! je vous assûre qu'il n'y a que vous de changé, & que chacun me trouve plus belle que jamais. Mais finissons. Je ne veux point de votre fils, malgré lui ; & c'est assez qu'il n'ait pas d'abord ouvert les yeux sur mes charmes, pour que je n'y songe plus.

CLÉON.

C'est fort bien fait à vous, Madame. Songeons donc à unir au plutôt ces jeunes gens ensemble : & si le temps a pu détruire notre amour, qu'il ne puisse rien sur l'estime & l'amitié que cette alliance doit confirmer entre nous. Hélas! mon cher Drillot, où est le temps?.....

DRILLOT.

Il n'y faut plus songer, Monsieur ; il est passé.

DORINETTE.

Monsieur, voilà les anciens amis de Madame & les vôtres qu'elle avoit invités à vos noces ; ils ont

amené avec eux des violons, & ſont tous gais comme des pinſons : les renverrons-nous ?

CLÉON.

Non, non, qu'ils entrent ; je ſerai bien-aiſe de les revoir ; cela me rappellera les plaiſirs de mon jeune âge.



LE TEMPS PASSÉ.

PREMIER INTERMEDE.

ENTRÉE DE BONNES-GENS DU TEMPS PASSÉ.

UN VIEILLARD. N°. I.

SAison d'aimer, aimable jeunesse,
Que ne pouvez-vous durer sans cesse?
Mais plus on s'abandonne aux charmes de l'Amour,
Plûtôt le temps en passe, & passe sans retour.

ENTRÉE

D'UN PETIT VIELLARD ET D'UNE PETITE VIELLE.

UN VIEILLARD. N°. II.

AUx doux plaisirs de la tendresse
Il faut livrer ses jeunes ans:
Ten, ten, tens.
Lorsque l'on sent approcher la vieillesse,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'est plus temps.

UNE VIEILLE.

Hélas ! quand j'étois jeune & belle,
Je rebutois mes ſoupirans :
Ten, ten, tens.
Sur mes vieux ans je ne ſuis plus cruelle ;
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus temps.

UN VIEILLARD.

Quand l'horloge du Berger ſonne,
Réveillez-vous tendres Amans :
Ten, ten, tens.
L'heure paſſée, une Belle raiſonne ;
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus temps.

UNE VIEILLE.

L'Amour vainement ſe rappelle,
Quand il a pris la clef des champs :
Ten, ten, tens.
A ſon retour, il ne bat que d'une aîle ;
Ten, teren, ten, tens,
Il n'eſt plus temps.

COURANTE DE GENS DU TEMPS PASSÉ.

UN VIEILLARD N°. III.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

UN VIEILLARD.

Le Juge déſintéreſſé
Ne refuſoit point d'audience.
Sans le ſecours de la finance,
Le vrai mérite étoit placé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

UN VIEILLARD.

Quand Gombaut careſſoit Macé,
Il le faiſoit ſans répugnance;
Il n'avoit point de défiance
Que quelqu'autre en fût careſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

UNE VIEILLE.

Un vieillard, dans l'âge glacé,
Pouvoit encore entrer en danſe;
Aujourd'hui, dans l'adoleſcence,
Le Blondin eſt déja caſſé.

LE CHŒUR.

Rappellons la souvenance
Du bon temps passé.

AU PARTERRE.

Un Auteur n'étoit point forcé
De demander de l'indulgence ;
On lui battoit des mains d'avance,
Même avant qu'on eût commencé.

LE CHŒUR.

Rappellons la souvenance
Du bon temps passé.

ENTRÉE GÉNÉRALE
DE VIEUX ET DE VIEILLES.

Fin de la premiere Partie.

LE TRIOMPHE DU TEMPS PRÉSENT.

SECONDE PARTIE.

ACTEURS.

HORTENSE, *Jeune Coquette.*

CLARINE, *Suivante d'Hortense.*

LUCILE, *Fille de Lyon, déguisée en Cavalier.*

ROSETTE, *Suivante de Lucile, déguisée en Laquais.*

LICIDAS, *Amant de Lucile & amoureux d'Hortense.*

LA GUILLOTIERE, *Valet de Licidas, Amant de Rosette & amoureux de Clarine.*

L'ESTAFFE.

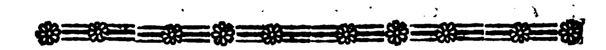
La Scene est à Paris, dans la maison d'Hortense.



LE

TRIOMPHE

DU TEMPS PRÉSENT.



SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

HÉ bien! Monsieur mon Maître, nous voilà donc enfin cassés aux gages; & la coquette d'Hortense, & la fourbe de Clarine, après nous avoir tous deux plumés comme des oisons, nous traitent avec le dernier mépris. Vous avez voulu vous éloi-

gner auſſi ; voyez combien le temps de l'abſence a dérangé nos affaires !

LICIDAS.

Ah ! malheureux Licidas, où te vois-tu réduit !

LA GUILLOTIERE.

On nous avoit bien avertis, avant de partir de Lyon, que rien n'arrivoit dans Paris ſans payer l'entrée.

LICIDAS.

Ah ! mon cher la Guillotiere, je ſuis ruiné. Mais qui n'auroit pas cru qu'Hortenſe m'aimoit de la plus ſincere ardeur.

LA GUILLOTIERE.

Qui ſe ſeroit imaginé que Clarine ... Mais, après tout, Monſieur, nous méritons bien cela : vous avez trahi Lucile, j'ai trompé Roſette ; on nous rend ici notre change à merveille.

LICIDAS.

Que veux-tu ? il y avoit trop long-temps que j'aimois Lucile. Elle eſt à Lyon, j'étois à Paris : la diſtance des lieux, le temps de l'abſence contribuent beaucoup à rendre les Amans inconſtans. J'avouerai cependant que je ne cherchois d'abord qu'à me conſoler du chagrin de ne plus voir Lucile ; & je ne croyois pas que le temps m'attacheroit à Hortenſe au point où je le ſuis.

LA GUILLOTIERE.

Ce qui me fâche le plus dans tout ceci, c'eſt

d'avoir donné à Clarine la bague dont Rosette m'avoit fait présent, avant notre départ de Lyon.

LICIDAS.

Il n'y faut plus penser. Ne songeons qu'à découvrir mon heureux rival. Quoi! tu n'as pu encore savoir quel il est, où il demeure, les heures qu'il prend pour venir en cette maison?

LA GUILLOTIERE.

Non, Monsieur. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'on l'appelle Monsieur le Chevalier; & que mon rival à moi, s'appelle Jasmin : mais on trouve à Paris tant de Chevaliers & de Jasmins confondus ensemble que l'on n'y connoit goutte; cependant j'ai posté un petit drôle qui l'observera toute cette nuit, & qui lui rendra votre cartel, en quelqu'endroit qu'il le trouve.

LICIDAS.

Frappe toujours à cette porte; & voyons s'il ne seroit point avec Hortense.



SCENE II.

LICIDAS, CLARINE, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.

MAis voici Clarine sa suivante.

CLARINE.

Souhaitez-vous parler à ma Maitresse, Monsieur? Elle n'y est pas.

LICIDAS.

C'est à quoi je m'attendois fort. Et quel temps faut-il prendre, à présent, pour la trouver?

CLARINE.

Que voulez-vous? Elle a maintenant son procès qui l'occupe.

LA GUILLOTIERE.

Voilà une belle heure pour aller solliciter! il est presque nuit. Et toi, Clarine, as-tu aussi des procès?

CLARINE.

Oh! pour moi, je n'ai point tant de raisons à te donner, sinon que je t'ai aimé, que je ne t'aime plus, & que j'en aime un autre.

LA GUILLOTIERE.

Voilà ce qui s'appelle pousser une botte en trois temps.

CLARINE.

Voilà une affaire bien jugée, comme tu vois.

LA GUILLOTIERE.

Oui, hors de cour & de procès, & la Partie de la Guillotiere condamnée aux dépens.

CLARINE.

Pour vous, Monsieur, je vous parlerai plus poliment, & je vous dirai que le temps de votre absence.....

LICIDAS.

C'en est assez; je comprends à quoi je dois m'en tenir. Cependant dis à ton infidelle Maitresse qu'elle ne jouira pas long-temps de sa perfidie, & que nous éprouverons bien-tôt si son aimable Chevalier saura triompher de moi aussi facilement qu'il a triomphé d'elle.

LA GUILLOTIERE.

Et moi, ma petite mignonne, si je rencontre votre beau Jasmin, nous verrons s'il pousse aussi bien une estocade qu'un soupir amoureux.

SCENE III.

CLARINE, *seule.*

CECI commence un peu à m'alarmer. D'où, diantre, ont-ils pu savoir le nom de leurs rivaux? Si ces brutaux alloient nous rendre veuves avant que d'être mariées, cela ne vaudroit pas le Diable.

SCENE IV.

LUCILE *en Cavalier*, ROSETTE *en Laquais*, CLARINE.

CLARINE, *à part.*

MAIS voici nos nouveaux Amans: je suis bien aise qu'ils soient montés par le petit escalier; sans cela, il seroit peut-être arrivé du malheur. Mais, tout coup vaille, ces jeunes drôles-ci ne m'ont pas l'air de craindre leur homme.

LUCILE.

Bon-soir, belle Clarine. Comment se porte ton aimable Maitresse? Où est-elle?

CLARINE.

Monſieur, elle eſt à deux pas, chez une de ſes amies; & je vais l'avertir que vous êtes ici, ſelon l'ordre qu'elle m'en a donné. Sans adieu, Jaſmin; ne t'en va pas, au moins.

ROSETTE.

Oh! je n'ai garde.

SCENE V.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

Hé bien! Madame, voulez-vous encore jouer longtemps le même rôle? & ne vous laſſez-vous point de paſſer pour homme, connoiſſant ſi bien la perfidie de ce ſexe trompeur?

LUCILE.

C'eſt un ſexe trompeur, il eſt vrai: mais, après tout, le nôtre l'eſt-il moins?

ROSETTE.

Vous avez raiſon: car nous-mêmes, ſans la nouvelle qui nous eſt venue de l'inconſtance de Licidas & de la Guillotiere, nous allions nous engager dans une autre chaîne; mais la jalouſie nous a furieuſement réveillées.

LUCILE.

Vois comme Hortenſe a trahi Licidas pour moi. Je n'ai encore mis en uſage que des airs extravagans, ſalué des épaules, ricanné ſur un rien, débité deux ou trois fadeurs; il n'en a pas fallu davantage pour charmer la Coquette.

ROSETTE.

Je n'ai guere eu plus de peine à rendre Clarine amoureuſe de moi: je l'ai vue, elle m'a regardé; je lui ai parlé, elle m'a répondu; je l'ai agacée, elle m'a chatouillé; je l'ai pincée, elle m'a mordu.

LUCILE.

Voilà une belle maniere de ſe conter fleurette!

ROSETTE.

Bon! la Guillotiere & moi, nous ne faiſions l'amour à Lyon qu'à coups de poing: entre nous autres Domeſtiques, c'eſt aſſez notre maniere. Mais laiſſons tout cela. Eſt-ce que vous ne voulez pas à la fin éclater?

LUCILE.

Il n'eſt pas encore temps, Roſette.

ROSETTE.

Que voulez-vous donc davantage? Sur le bruit de l'inconſtance de nos amans, nous ſommes parties de Lyon déguiſées en hommes; &, à la faveur de ce déguiſement, nous nous ſommes introduites à Paris chez nos rivales, nous avons ſupplanté nos volages

volages; il me ſemble qu'en voilà aſſez, & que c'eſt tout ce que nous demandions.

LUCILE.

Je te promets de faire finir cette intrigue inceſſamment.

ROSETTE.

Je vous le demande en grace; car enfin je commence à me laſſer de l'amour que Clarine a conçu pour moi : elle eſt diablement vive, au moins.

LUCILE.

Eſt-ce que tout ce badinage ne te réjouit point?

ROSETTE.

Non, ma foi; & je ſens que je ne ſuis point le fait des femmes.

SCENE VI.

LUCILE, ROSETTE, L'ESTAFFE.

ROSETTE.

MAis que cherche ici ce garçon?

L'ESTAFFE.

Monſieur, eſt-ce vous qu'on nomme Monſieur le Chevalier?

LUCILE.

Oui, mon cher. Mais il y a pluſieurs Chevaliers

dans le monde ; ne vous a-t-on pas dit le nom de celui que vous cherchez ?

L'ESTAFFE.

Non, Monſieur ; on m'a ſeulement dit, Monſieur le Chevalier tout court.

ROSETTE.

Ah ! c'eſt Monſieur, ſans contredit.

L'ESTAFFE.

Voilà ce qu'on m'a chargé de vous mettre en main propre.

LUCILE, *bas à Roſette.*

Roſette, c'eſt de l'écriture de Licidas.

(Elle lit.)

Monſieur, je voudrois avoir ce ſoir l'honneur de me couper la gorge avec vous ; ayez la bonté de m'indiquer le lieu que vous croirez le plus commode pour cela ; & n'amenez avec vous que votre valet Jaſmin, comme je n'amenerai que le mien : ils ont auſſi quelque petite affaire à démêler enſemble.

(A l'Eſtaffe.)

Allez, mon ami, dites au Cavalier qui vous envoie, que je ne ſortirai point d'ici de la ſoirée, & qu'il m'y vienne trouver, s'il l'oſe.

L'ESTAFFE.

Cela ſuffit ; il ne tardera pas à s'y rendre.



SCENE VII.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

COMMENT, Madame! vous lui donnez rendez-vous dans la maiſon d'Hortenſe?

LUCILE.

Veux-tu que j'aille m'expoſer à être arrêtée dans la rue par le Guet, dans l'équipage où je ſuis? &, d'ailleurs, je ſuis bien aiſe de faire cet éclat en préſence de celle pour qui il m'a abandonnée.

ROSETTE.

Pour moi, je m'apprête à frotter la Guillotiere comme tous les diables: c'eſt un poltron fieffé, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſais. Mais comment faire? je n'ai point d'épée.

LUCILE.

Tu en auras bien-tôt trouvé une.



SCENE VIII.

LUCILE, HORTENSE, ROSETTE, CLARINE.

LUCILE, *bas.*

MAIS taisons-nous, voilà Hortense.

HORTENSE.

Mille pardons, mon cher Chevalier, de vous avoir fait tant attendre : je ne m'étois éloignée que pour éviter votre rival.

LUCILE.

Vous avez beau faire, vous me donnerez toujours de l'inquiétude ; & tant que Licidas vous aimera, je ne serai pas content.

ROSETTE.

Ni moi non plus, tant que la Guillotiere viendra ici.

CLARINE.

Que vous importe qu'on nous aime, si nous n'aimons pas ?

HORTENSE.

Clarine a raison.

LUCILE.

Ah ! je suis jaloux d'une maniere bien différente des autres hommes ; & je souffrirois moins si vous

aimiez Licidas, que de savoir que vous en êtes aimée.

HORTENSE.

Je ne puis rien comprendre à cette délicatesse. Croyez-moi, Chevalier, aimons-nous sans contrainte : & pour que Licidas ne vous donne plus d'ombrage, je ferai tous mes efforts pour m'en faire haïr. Tenez, voilà déjà la montre dont il m'a fait présent, que je vous prie d'accepter.

LUCILE, *à part.*

Ah Ciel ! que vois-je ?

HORTENSE.

Entrons dans mon cabinet, je vais vous sacrifier toutes ses Lettres, & tous les présens que j'ai reçus de lui. Je veux bien m'exposer à tout son ressentiment pour vous faire plaisir.

LUCILE, *bas à Rosette.*

Tous les présens qu'elle me va faire seront sans doute ceux que j'ai faits autrefois à Licidas : j'en puis juger par ma montre.

ROSETTE, *à part.*

Je voudrois bien de même rattraper toutes mes nippes.



SCENE IX.

ROSETTE, CLARINE.

CLARINE.

QU'AS-TU donc ? Tu me parois bien inquiet.

ROSETTE.

Je ſonge que nous ne devrions pas les laiſſer ainſi tête-à-tête : vois-tu ! mon Maître eſt un drôle bien dangereux.

CLARINE.

Et de quoi t'embarraſſes-tu, puiſque leur tête-à-tête nous procure le plaiſir d'être ſeuls ? Tu n'es pas ſi redoutable, toi ; & il me ſemble que tu te refroidis de beaucoup, depuis que je t'ai déclaré mon ardeur.

ROSETTE.

Que veux-tu que je te diſe ? Je trouve que tu n'es pas mon fait.

CLARINE.

Et que me manque-t-il donc ?

ROSETTE.

Tout, mon enfant.

CLARINE.

On dit que j'ai de l'eſprit, que je parle aſſez bien.

ROSETTE.

Trop pour moi ; car, comme j'aime à parler de

mon côté, si nous vivions ensemble, nous ne pourrions jamais nous accorder, & ce seroit toujours à qui auroit le dernier.

CLARINE.

Pour de la beauté, je ne m'en pique point: mais, on me trouve cependant les traits assez délicats.

ROSETTE.

Et moi j'aime les traits mâles.

CLARINE.

Ah! traître, tu cherches des prétextes pour m'abandonner; mais si je croyois avoir une Rivale....

ROSETTE.

Oh! non, je t'assure; je n'aime pas assez les femmes pour cela.

CLARINE.

D'où vient donc ce retour d'indifférence? Est-ce parce que je t'ai trop-tôt déclaré mon amour?

ROSETTE.

Franchement, tu as été un peu trop vîte en besogne, au moins; &, pour une Coquette, tu ne sais pas ton métier. Quand une femme est véritablement amoureuse, elle doit le taire; & elle ne doit jamais dire qu'elle aime que quand il n'en est rien.

CLARINE.

Tu me donnes-là un plaisant précepte. Ah! petit scélérat, que ta physionomie m'a trompée!

ROSETTE.

Tu le serois bien plus si je t'épousois; car, enfin, nous n'avons pas de bien ni l'un ni l'autre.

CLARINE.

Apprends que j'ai plus de bien que tu n'en mérites. Depuis que je suis dans cette maison, j'ai amassé plus de quinze cents francs, sans compter cette bague qui vaut encore son prix.

ROSETTE, *bas*.

Ah! que vois-je? C'est la bague que j'avois donnée à la Guillotiere.

CLARINE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je dis que cette bague m'accommoderoit assez.

CLARINE.

Hé bien! fais-moi le plaisir de l'accepter. Mais j'entends monter quelqu'un: c'est, je crois, la Guillotiere, il va peut-être t'insulter. Quoique ce soit un poltron, il a une épée & tu n'en as point.

ROSETTE.

Si tu pouvois m'en trouver une, je l'aurois bientôt fait déguerpir.

CLARINE.

Viens, je vais te donner celle de notre Portier: mais ne va pas te faire tuer, au moins.

ROSETTE.

Ne crains rien.



SCENE X.

LA GUILLOTIERE, *seul.*

LICIDAS m'envoie devant pour savoir si son homme lui a fait un fidele rapport, & si son Rival est effectivement ici. Mais, outre qu'il fait déja obscur dans cette Salle, c'est que je n'entends aucun bruit; il se sera sans doute évadé avec son Jasmin. Ah! tête! ah! ventre! ah! mort! Comment diable! d'où me vient ce courage inopiné? Je suis entré ici en tremblant; &, depuis que j'y suis, j'enrage de me battre! C'est apparemment à cause que je ne vois personne: car je me connois, je ne suis brave qu'avec ceux qui ne le sont pas, & je trouve que mon Maître m'a engagé dans une vilaine partie quarrée. Mais quelqu'un sort de chez Hortense: si c'étoit mon Rival! n'importe, faisons bonne contenance, & s'il est aussi poltron que nous, n'en soyons pas la dupe.



SCENE XI.

ROSETTE *une épée au côté*, LA GUILLOTIERE.

ROSETTE.

QUI va là ?

LA GUILLOTIERE, *tremblant.*

Et qui va là, vous même ? Pour moi je ne bouge.

ROSETTE.

C'eſt le brave, l'intrépide, le redoutable Jaſmin.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je ſuis mort.

ROSETTE.

Et vous, qui êtes-vous ?

LA GUILLOTIERE.

Le pacifique, & le prudent la Guillotiere.

ROSETTE.

Ah ! Monſieur de la Guillotiere, vous avez trop de modeſtie. Hé bien ! qu'eſt-ce ? Qu'en dirons-nous ? Quelle nouvelle ?

LA GUILLOTIERE.

On dit que les duels ſont défendus.

ROSETTE.

Cela est fâcheux pour de braves gens comme nous. Mais enfin, nous sommes ici sans témoins, & notre affaire sera vuidée dans un moment.

LA GUILLOTIERE.

Il ne nous appartient pas de nous battre avant nos Maîtres; il faut leur céder l'honneur.

ROSETTE.

Nous ne ferions ici que les embarrasser. Notre combat ne sera pas long, comme je vous dis; & en deux coups, l'un de nous sera par terre.

LA GUILLOTIERE.

Male-peste! Est-ce là comme vous les expédiez?

ROSETTE.

Dépêchons-nous, je vous prie, car j'ai encore deux hommes à tuer au coin de cette rue; je leur ai donné rendez-vous, je crains qu'ils ne s'ennuient.

LA GUILLOTIERE.

Ah! vous pouvez répondre à leur impatience.

ROSETTE.

Non, non, je suis bien-aise de commencer par vous, pour me mettre en haleine.

LA GUILLOTIERE.

C'est-à-dire que vous voulez peloter en attendant partie. Mais, si nous nous battons, qui viendra nous séparer?

ROSETTE.

Comment ! nous séparer ! Du premier coup, je vous compte mort : je ne me bats jamais que je ne tue.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien ! si vous me comptez mort, vous n'avez qu'à vous en aller, comme si l'affaire étoit faite.

ROSETTE.

Mais je veux vous tuer tout de bon, & dans toutes les regles.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je vous dispense des formalités.

ROSETTE.

Allons, allons, l'épée à la main.

LA GUILLOTIERE.

Je n'en ferai rien.

ROSETTE.

Oh ! parbleu, je vous forcerai bien à vous battre.

LA GUILLOTIERE.

Et comment ?

ROSETTE.

Vous vous battrez, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien ! vous n'avez qu'à me les donner au plus vîte, & que cela soit fini.

ROSETTE.

Commencez donc par me rendre votre épée.

Mais ce n'eſt pas aſſez, je veux que vous renonciez à Clarine.

LA GUILLOTIERE.

Je n'y ſonge déja plus.

ROSETTE.

Et que vous preniez une femme de ma main.

LA GUILLOTIERE.

Une femme de votre main ?

ROSETTE.

Oui ; cela vous épargnera même les coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

C'eſt-à-dire que le bois deſtiné pour mes épaules paſſera ſur mon front.

ROSETTE.

Non ; elle eſt ſage, & j'en réponds comme de moi-même.

LA GUILLOTIERE.

Bonne caution ! Mais, tout coup vaille, il vaut mieux ſe marier que de mourir.



SCENE XII.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

LICIDAS.

EST-CE toi, la Guillotiere ?

LA GUILLOTIERE.

Oui, Monſieur.

LICIDAS.

Avec qui es-tu là ?

LA GUILLOTIERE.

Avec mon Rival, Monſieur Jaſmin.

LICIDAS.

Et ce beau Chevalier ne paroît point encore?

ROSETTE.

Il n'eſt pas loin, & il ne paroîtra que trop-tôt pour vous.

LICIDAS.

C'eſt ce que nous allons voir. Mais vous, comment avez-vous terminé votre affaire ?

LA GUILLOTIERE.

A l'amiable ; j'épouſerai une de ſes Maitreſſes.

LICIDAS.

Quoi ! lâche....

ROSETTE.

Ne faites pas tant le brave ; vous ferez peut-être trop heureux de recevoir une femme de la main de mon Maître.

LICIDAS.

Cela feroit fort plaifant.

LA GUILLOTIERE.

Vous avez donc des Magafins de Maitreffes, vous autres ?

ROSETTE.

Ne croyez pas rire : il nous en eft encore venu deux, ces derniers jours, par la diligence de Lyon... Mais voici Monfieur le Chevalier qui vous en affûrera comme moi.



SCENE XIII.

LICIDAS, LUCILE, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

(Pendant cette Scene Rosette tire doucement l'épée du côté de Licidas.)

LICIDAS.

AH ! vous voici donc à la fin, mon brave ?

LUCILE.

Nous allons savoir tout-à-l'heure si vous l'êtes : vous ne savez pas encore à qui vous avez affaire ; & si vous me voyiez seulement en face....

LICIDAS.

Je n'ai pas besoin de vous voir, pour vous combattre.

LUCILE.

On me connoît à Lyon.

LICIDAS.

Et moi aussi, puisque j'en suis.

LUCILE.

Si vous en êtes, demandez à Licidas de quel bois je me chauffe.

LICIDAS.

Comment donc ! Et pour qui connoissez-vous Licidas ?

LUCILE.

Pour un lâche que j'ai fait fuir.

LICIDAS.

Ah ! ma colere ne peut plus se contenir. Mais Ciel ! (*Il veut mettre l'épée à la main.*) Qu'est devenue mon épée ?

LUCILE.

Allons, allons, défendez-vous.

LA GUILLOTIERE.

Au Guet, au Guet, au Guet.

LICIDAS.

Ah ! je suis au désespoir.

SCENE XIV & *derniere.*

HORTENSE, LICIDAS, LUCILE, CLARINE *avec des bougies à la main*, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

HORTENSE.

COMMENT, des épées nues chez moi ! Mais que vois-je ? Licidas désarmé par le Chevalier !

CLARINE.

Jasmin, vainqueur de la Guillotiere !

ROSETTE.

Nous en désarmerions bien d'autres.

LICIDAS.

Ah! je veux me venger de la trahiſon qu'on vient de me faire.

LUCILE, *ſe découvrant.*

Et contre qui te venger, perfide ? Regarde-moi bien.

LICIDAS.

Que vois-je ? c'eſt Lucile !

LUCILE.

Oui, lâche, c'eſt elle-même.

ROSETTE.

Et Jaſmin eſt Roſette.

LA GUILLOTIERE.

Roſette! hé ! oui, morbleu, c'eſt elle. Ah ! ſi je l'avois ſu !....

HORTENSE.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

LUCILE.

Cela ſignifie, Madame, qu'ayant ſu que l'abſence avoit rendu Licidas inconſtant, je ſuis partie de Lyon dans cet équipage, pour venir jouer ici le perſonnage que vous m'avez vu faire.

ROSETTE.

Oui, Madame ; c'eſt ce qui nous a fait devenir les Rivaux de nos Amans.

HORTENSE.

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe. Ah ! Clarine, que je ſuis honteuſe d'avoir pris une femme pour un homme !

CLARINE.

Hélas ! Madame, tous les jours les meilleures connoisseuses y sont trompées.

HORTENSE.

Ah ! je ne veux plus entendre parler de Licidas, puisqu'il a pu trahir une si belle personne pour moi.

CLARINE.

C'est bien dit, Madame ; avec le tems il vous auroit trahie pour une autre. Pour moi, je renonce à jamais à la Guillotiere.

LA GUILLOTIERE.

Oui ! mais vous plairoit-il aussi de renoncer à toutes les nippes que mon Maître & moi vous avons données ?

ROSETTE, *bas à la Guillotiere.*

Ne te mets point en peine ; nous en avons déja retiré une bonne partie.

LUCILE, *à Licidas.*

Que me pourrez-vous dire, Monsieur, pour vous justifier auprès de moi ?

LICIDAS.

Madame....

ROSETTE.

Oh ! Madame, laissons-là les reproches, s'il vous plaît ; il faut leur pardonner. Il y avoit long-tems qu'ils ne nous avoient vûes, ils croyoient ne nous plus revoir ; ils ont trouvé de quoi s'amuser, ils s'y sont arrêtés : il ne faut jamais refuser le plaisir, quand il se présente. Pour moi, je suis

toujours pour le temps présent. J'entends des violons, réjouissons-nous ; je ne m'embarrasse pas qui nous les amene.

CLARINE.

C'étoit un petit Divertissement que nous voulions vous donner ce soir : mais ...

ROSETTE.

Nous allons toujours en profiter à bon compte : il faut prendre le temps comme il vient.



LE TEMPS PRÉSENT.

SECOND INTERMEDE.

ENTRÉE

DE LA JEUNESSE ET DE QUATRE AMOURS.

N°. IV.

UNE COQUETTE.

C'Est souvent le temps de l'absence,
Qui rallume nos feux;
Mais il est dangereux
Que, dans l'impatience,
On ne s'engage en d'autres nœuds.
Le tombeau de la constance,
Pour les cœurs les plus amoureux,
C'est souvent le temps de l'absence.

ENTRÉE DE COQUETTES ET D'AMOURS.

MENUETS.

N°. V.

UN AMOUR.

Jeunes Beautés, ne laissez point vieillir
Les fruits charmans que le Printemps vous donne;

Aux Amours venez les offrir :
Au temps de l'Automne,
Perſonne
N'en voudra cueillir.

ENTRÉE DE GROS RÉJOUIS.

N°. VI.

UN RÉJOUI.

Au temps jadis, dans l'amoureux empire,
Sans être heureux, on ſoupiroit dix ans.
Au temps préſent, à peine l'on deſire,
Que l'on eſt auſſi-tôt content.
O l'heureux temps !
Ton, ten, ton, tenne ;
O l'heureux temps !

II. RÉJOUI.

Du Procureur j'ai vu jadis la femme
N'oſer prétendre aux titres éclatans.
Au temps préſent, on la nomme Madame ;
Elle appelle ſes Clercs.... mes Gens.
O l'heureux temps !
Ton, ten, ton, tenne ;
O l'heureux temps !

III. RÉJOUI.

On mépriſoit autrefois la marotte,
Et l'on voyoit triompher le bon ſens.

Au temps présent, nous voyons la Calotte
Un de nos premiers Régimens.
O l'heureux temps !
Ton, ten, ton, tenne ;
O l'heureux temps !

ENTRÉE DE FOUS.

N°. VII.

UN RÉJOUI.

Le temps est toujours prêt à fuir ;
Goûtons les plaisirs de la vie.
Le passé s'oublie,
L'avenir varie ;
Il n'est rien tel que de jouir.

UNE COQUETTE.

Nos beaux ans vont s'évanouir ;
Le plaisir s'offre, il faut le prendre :
Pourquoi s'en défendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Il n'est rien tel que de jouir.

UN AMOUR.

Amans qu'on ne veut point ouïr,
Entrez dans des chaînes nouvelles :
Laissez-là les Belles,
Qui sont trop cruelles,
Il n'est rien tel que de jouir.

AU PARTERRE.

Nous cherchons à vous réjouir;
Jusqu'à ce que le temps ramene
Muse Melpomene,
Troupe Italienne.
Il n'est rien tel que de jouir.

ENTRÉE GÉNÉRALE

D'AMOURS, DE COQUETTES, DE FOUS ET DE GROS RÉJOUIS.

Fin de la seconde Partie.

LE

TRIOMPHE

DU TEMPS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.



ACTEURS.

CASTELCRIC, *Gascon. nouveau mari de Lucinde.*

LUCINDE, *mariée en secondes noces à Castelcric,*

DAMON, *Frere de Lucinde.*

HARDICRAC, *Gascon, ami de Damon & de Castelcric.*

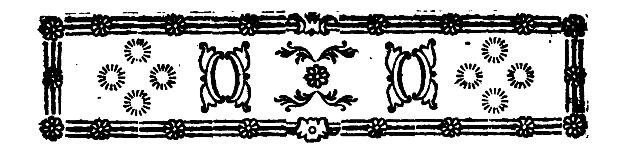
AGATHE, *Fille de Lucinde.*

LOLOTTE, *Petite Fille, Sœur d'Agathe.*

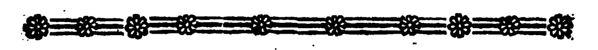
DORANTE, *Amant d'Agathe.*

Le petit CLITANDRE, *Amant de Lolotte.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Lucinde.



LE TRIOMPHE DU TEMPS FUTUR.



TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

ENFIN, mon cher Hardicrac, après un voyage d'un an, me voici de retour à Paris, & dans la Maison de ma Sœur, qui sera bientôt votre femme, si le Ciel seconde mes intentions.

HARDICRAC.

Cadédis ! cher Damon, je me réjouis avec vous du bonheur que vous avez eu de me rencontrer dans

votre route. Je vous félicite d'avoir fait l'acquisition d'un ami tel que moi.

DAMON.

Je ne puis mieux vous témoigner le plaisir que j'en ressens, mon cher Hardicrac, qu'en faisant tous mes efforts pour vous faire devenir mon Beau-frere : & ce ne sera pas peu que d'y parvenir ; car, comme je vous l'ai déja dit, en partant de Paris, je laissai ma Sœur inconsolable de la mort de son mari ; & je ne doute pas que son deuil ne dure encore.

HARDICRAC.

Ah ! sandis, camarade, laissez faire : je suis né de tout temps pour consoler les affligées.

DAMON.

Quand les choses d'abord ne réussiroient pas, comme nous l'espérons, le temps est un grand Maître, il n'est point de douleurs qu'il n'appaise.

HARDICRAC.

En cas que le temps n'ait pas encore fait l'affaire, je possede l'art d'abréger ces délais.

DAMON.

Je sais, mon cher Baron d'Hardicrac, que tu ne manques pas de bonne opinion ; cependant, entre nous, dans notre voyage, je t'ai vu souvent te flatter assez mal-à-propos. Quoi qu'il en soit, si tu avois connu tout le mérite du défunt, tu tomberois d'accord que la douleur de sa perte semble devoir

être éternelle, & qu'une femme aussi vertueuse que ma Sœur.....

HARDICRAC.

Bagatelle ! Fais seulement paroître ta veuve, présente-la moi inondée d'un déluge de larmes ; d'un régard, je lui mets l'œil à sec.

DAMON.

Il est certain que si elle étoit persuadée, comme moi, de tout ce que tu vaux, à la premiere vue elle se sentiroit de l'inclination pour toi.

HARDICRAC.

N'en doute point ; cela est dans ton sang d'adorer le vrai mérite.

DAMON.

Cela se peut : mais nous devons ménager son affliction, & prendre toutes les mesures nécessaires pour ne pas d'abord effaroucher sa douleur. Je viens de la faire avertir de mon arrivée ; elle en sera sans doute surprise, n'ayant pu trouver l'occasion de lui écrire depuis mon départ. Mais j'entends descendre quelqu'un....



SCENE II.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

ET c'eſt elle-même.

LUCINDE.

Quoi! mon cher frere de retour à Paris! quelle conſolation pour moi!

DAMON.

Je ne puis exprimer le plaiſir que j'ai de vous revoir, ma chere Sœur. Je ſuis ravi que vous ayez enfin quitté ces longs crêpes, que vous vouliez porter toute votre vie.

LUCINDE.

Hé! mon frere, ne faut-il pas ſe faire une raiſon? Mais, ne me rappellez point, je vous prie, un temps ſi triſte; & ſouffrez que je m'abandonne à toute la joie que me donne votre arrivée. Mes Filles, ſaluez votre Oncle.

DAMON.

Comme les enfans croiſſent en peu d'années! Hé bien! ſont-elles toujours dans le deſſein d'être Religieuſes? Je les ai vues fort dans ce goût-là; &, à moins que le temps ne les ait changées....

LUCINDE.

C'eſt ce que je ne crois pas : &, d'ailleurs, la douleur que m'a cauſé la mort de leur Pere, leur doit avoir fait faire bien des réflexions ſur les chagrins qu'il y a à eſſuyer dans le mariage.

DAMON.

Il a ſes agrémens comme ſes traverſes. Mais, laiſſons cela ; & permettez que je vous préſente le meilleur de mes Amis : j'en ai fait rencontre au commencement de mon voyage d'Eſpagne, & nous ne nous ſommes pas quittés depuis.

LUCINDE.

Monſieur a la phyſionomie tout-à-fait heureuſe ; & il ne faut que le voir, pour être perſuadé de ſon mérite.

HARDICRAC.

(*A part, à Damon.*)

Ah ! Madame,... hé bien ! ſandis ! que t'avois-je dit ?

DAMON.

Comme nos plaiſirs & nos chagrins ont toujours été communs, il a pris beaucoup de part à la peine que je lui marquois reſſentir de votre affliction : &, ſans vous connoître, il vous plaignoit autant que moi.

LUCINDE.

Mon Frere, encore un coup, ſi vous me voulez faire plaiſir, ne me parlez plus du défunt : j'ai été

juſqu'ici ſi affligée, ſi affligée de ſa perte, que j'ai pris le parti de n'y plus ſonger.

DAMON.

Je n'en parle, ma Sœur, que pour vous faire entendre que, dans ces ſortes de malheurs, après avoir donné quelque choſe à la bienſéance, le plus prompt remede eſt toujours le meilleur. Vous êtes encore à la fleur de votre âge ; & un ſecond mari....

LUCINDE.

Ah ! mon cher Frere, que je ſuis ravie que vous penſiez de la ſorte !

HARDICRAC, *à part.*

Ah ! cadédis ! pour le coup, elle en tient.

LUCINDE.

Pluſieurs partis s'étoient déja préſentés ; un riche Négociant de Lyon, un Tréſorier de Normandie, un Conſeiller de Bretagne, un Gentilhomme Manſeau....

HARDICRAC.

Hé fi ! fi ! fi ! Madame. Vous méritez un Gaſcon.

LUCINDE.

Ah ! Monſieur, que vous me frappez bien par mon endroit ſenſible ! J'ai toujours eu une eſtime toute particuliere pour cette aimable Nation.

HARDICRAC.

J'ai bien connu d'abord que vous étiez de bon goût. Mais ces aimables enfans ne nous diſent rien.

AGATHE.

Monsieur, où notre mere parle, c'est à nous de nous taire.

LOLOTTE.

Monsieur, nous écoutons pour en faire notre profit dans la suite.

LUCINDE.

Oh! pour cela, elles sont élevées dans une grande modestie. Mais, mon Frere, vous devez être fatigué: je vais faire préparer votre appartement, & celui de Monsieur, qui apparemment nous fera l'honneur de loger chez nous.

HARDICRAC.

Je regarde déja la maison comme mienne; les gens de notre Pays ne sont pas façonniers.

LUCINDE.

Vous nous faites plaisir, Monsieur, d'en user ainsi: & je vais promptement....

DAMON.

Rien ne presse, ma Sœur; & je voudrois vous entretenir un moment. Faites retirer mes Nieces.

LUCINDE.

Nous aurons du temps de reste. J'ai aussi à vous parler. Mais, laissez-moi auparavant donner tous les ordres nécessaires. Mes filles, suivez-moi.



SCENE III.

DAMON, HARDICRAC.

HARDICRAC.

L'AIMABLE famille ! & ſur-tout cette fille aînée ! ſi je n'avois eu peur de déſeſpérer la veuve, j'y aurois d'abord porté mes viſées.

DAMON.

Cela eſt trop jeune pour toi ; &, d'ailleurs, elle n'aura pas tant de bien que ſa mere.

HARDICRAC.

Arrêtons-nous donc à ton premier deſſein.



SCENE IV.

CASTELCRIC, HARDICRAC, DAMON.

HARDICRAC.

MAIS que cherche ici ce jeune homme? Je crois le connoître! hé! oui, c'est le Chevalier de Castelcric, mon cousis & mon intime.

DAMON.

Apparemment qu'il t'aura vu entrer ici.

CASTELCRIC, *à part.*

Que font ces deux Messieurs seuls dans cette salle? Mais, que vois-je?

HARDICRAC.

Je ne me trompe point; c'est lui-même, le Chevalier de Castel....

CASTELCRIC.

Le Baron d'Hardi....

HARDICRAC.

Cric.

CASTELCRIC.

Crac. Ah! cher cousis, que je t'embrasse: il y avoit mille ans que je ne t'avois vu. Je te suis obligé de ton bon souvenir.

HARDICRAC.

Il faudroit que je manquasse bien de mémoire, pour t'avoir oublié depuis un an.

CASTELCRIC.

Et quel est ce Gentilhomme que tu m'amenes-là avec toi ?

HARDICRAC.

Je ne te l'amene point ; c'est lui-même qui m'a conduit ici chez sa sœur.

CASTELCRIC.

Comment ?

HARDICRAC.

Oui ; c'est le frere de la Patrone de la Case.

CASTELCRIC.

Quoi ! Monsieur seroit ce Damon tant attendu, tant desiré, tant souhaité ?

HARDICRAC.

C'est lui-même.

CASTELCRIC.

Ah ! Monsieur, que je vous embrasse, & que je vous témoigne la joie que j'ai de votre retour !

DAMON.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites.

HARDICRAC.

Je suis charmé, cousis, que tu te trouves à Paris dans le temps que je suis prêt de me marier. Tu signeras sur mon contrat, au moins ?

CASTELCRIC.

Je m'en ferai un plaiſir indicible. Mais j'ai un chagrin inexprimable de ce que tu ne t'es pas trouvé à temps pour ſigner au mien & faire honneur à ma noce.

HARDICRAC.

Comment! Tu as pris femme?

CASTELCRIC.

D'hier ſeulement. Comment! tu es dans cette maiſon, & tu n'en ſais encore rien? La Dame du logis étoit pourtant de la noce, & perſonne n'y a plus danſé qu'elle.

DAMON.

Comment! Ma ſœur, au ſortir de ſon deuil, ſe trouver à une noce! cela n'eſt pas fort régulier.

CASTELCRIC.

Que voulez-vous dire?

DAMON.

Je veux dire qu'il y a toujours certaines bienſéances à obſerver, & que vous lui deviez épargner ce ridicule.

CASTELCRIC.

Et comment vouliez-vous que je fiſſe?

DAMON.

Vous pouviez faire vos noces ſans elle.

CASTELCRIC.

Comment! cadédis! faire mes noces ſans la Mariée!

DAMON.

Comment! la Mariée?

CASTELCRIC.

Hé! oui, ſandis: c'eſt votre ſœur que j'ai priſe pour femme.

DAMON.

Quoi! Monſieur, vous êtes mon beau-frere?

CASTELCRIC.

Si je le ſuis? ah! je vous en réponds. Songez ſeulement à amaſſer beaucoup de bien, je vous fournirai des héritiers de reſte, ou Diou mé damne.

DAMON.

Ah! mon cher ami, je tombe des nues.

HARDICRAC.

Ah! cadédis, ſi tu tombes des nues, je tombe moi du firmament.

CASTELCRIC.

Comment?

HARDICRAC.

Je m'apprêtois à l'épouſer.

CASTELCRIC.

Oh! pour le coup, couſis, vous attendrez, s'il vous plaît, qu'elle ſoit veuve une ſeconde fois.

DAMON.

Je n'en puis revenir; & je ſuis dans une colere....

HARDICRAC.

Oh! point d'emportement; conſole-toi; je te réponds qu'elle eſt en bonne main; & que, ne

m'ayant pas, elle ne pouvoit rencontrer mieux. Mais il faut s ajuster: je devois être ton beau-frere, je ferai ton neveu, j'épouse la fille aînée.

DAMON.

Que voulez-vous faire d'une innocente? Est-elle en âge de conduire un ménage? &, d'ailleurs, si le temps ne l'a changée, je l'ai toujours vue dans les sentimens d'être Religieuse: l'ignorance où on l'a toujours élevée.....

HARDICRAC.

Laisse faire; si j'ai du talent pour consoler les affligées, je n'en ai pas moins pour enseigner les ignorantes.

SCENE V.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, CASTELCRIC, HARDICRAC.

HARDICRAC.

VENEZ, Madame; ne craignez point le ressentiment de votre frere: quoiqu'il m'eût destiné votre main, il approuve votre mariage avec Monsieur, & moi j'épouse cette aimable enfant. (*A Agathe.*) Ne le voulez-vous pas bien, ma charmante?

AGATHE.

Moi ? je ne ſais pas ſeulement ce que vous demandez.

LOLOTTE.

Monſieur demande à être votre mari : voyez que cela eſt difficile à entendre ? Vous me faites pitié d'être ſi ſotte à votre âge.

DAMON.

Et vous, Mademoiſelle Lolotte, vous me paroiſſez un peu trop éveillée pour le vôtre.

LOLOTTE, *à Agathe.*

N'avez-vous pas vu marier ma chere Maman ? Hé bien ! cela ſera-à-peu-près de même.

AGATHE.

Oui ; mais, ma Sœur, ma chere Mere avoit déja eu un Mari ; & il me ſemble que je voudrois bien auſſi en avoir un autre auparavant Monſieur.

LUCINDE.

Taiſez-vous, ſotte ; vous ne ſavez ce que vous dites.

AGATHE.

Si je ne ſais ce que je dis, je ſais bien ce que je voudrois.

LUCINDE.

Ne vous arrêtez point à tous ſes diſcours, Monſieur ; je ſuis Maitreſſe de ma Fille : il ſuffit que vous ſoyez du goût de mon Frere, & que mon Mari y conſente, pour qu'elle ſoit votre femme dès demain, pourvu que vous ne faſſiez point de difficulté d'épouſer une fille auſſi ingénue.

HARDICRAC.

Hé! fandis: c'eft ce que je cherche depuis fi long-tems qu'une fille neuve.

AGATHE.

Monfieur, je ne fuis pas fi fotte que vous penfez; &...

LUCINDE.

Oh! Mademoifelle, encore une fois, taifez-vous, & fongez à m'obéir. Et nous, paffons dans mon Cabinet, nous parlerons de cette affaire avec plus de liberté.

SCÈNE VI.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

MA Sœur, je vous félicite; & je fuis ravie que vous établiffiez dans notre Famille la régle de marier les filles de bonne heure.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, j'aime mieux retourner dans le Couvent.

LOLOTTE.

N'en faites rien, ma Sœur, je vous prie: on m'en a fait fortir avec vous, on pourroit bien m'y faire rentrer de même; & je vous avoue que je n'en ai point du tout d'envie.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, si vous n'étiez pas un enfant, je vous confierois bien des choses.

LOLOTTE.

Comment donc un enfant? Savez-vous bien que j'ai plus d'esprit dans mon petit doigt, que vous n'en avez dans toute votre personne. Confiez-moi seulement votre secret, je vous écoute.

AGATHE.

Hélas! j'aime, ma Sœur. Quoi! cela ne vous surprend pas?

LOLOTTE.

Non vraiment; & je ne vois rien là de si extraordinaire. Et qui aimez-vous?

AGATHE.

Ce jeune homme, dont la Sœur étoit avec nous dans le Couvent.

LOLOTTE.

Qui? Dorante?

AGATHE.

C'est lui-même, il veut absolument m'épouser: jugez, ma Sœur, combien il sera fâché, si l'on m'en fait épouser un autre.

LOLOTTE.

Il faut lui donner avis de cela, & qu'il vienne au plutôt s'y opposer.

AGATHE.

Mais, ma Sœur....

LOLOTTE.

Quoi mais? Dans ces ſortes d'affaires il faut ſe remuer. Vous voudriez que Dorante fût votre mari, n'eſt-ce pas?

AGATHE.

Aſſurément; car nous nous ſommes déja donné une promeſſe de mariage l'un à l'autre.

LOLOTTE.

Comment donc! Mais, vraiment, vous n'êtes pas ſi ſotte que je penſois. Et comment avez-vous pu lui parler?

AGATHE.

Bon! il paſſe toutes les nuits ſous nos fenêtres & cette bonne Dévote, qui conſoloit ci-devant ma Mere dans ſon veuvage, a la charité de lui rendre mes lettres & de me rendre les ſiennes.

LOLOTTE.

Quoi! Madame Brigide? Je la croyois ſi ſcrupuleuſe & ſi ridicule! Oh! je ſuis ravie qu'elle ſoit auſſi charitable que vous dites.

AGATHE.

Comme elle ne s'eſt point trouvée aux noces de ma Mere, ayant renoncé à toutes les vanités du monde, je crains bien qu'elle ne vienne pas encore ici aujourd'hui, & je ne ſais par qui faire avertir Dorante du malheur qui nous menace.

LOLOTTE.

Allez, j'ai pitié de vous, & je me charge de ce ſoin.

AGATHE.

Quoi ! ma chere Sœur, vous pourriez me rendre ce ſervice ?

LOLOTTE.

Pourquoi non ? N'en feriez-vous pas autant pour moi dans l'occaſion ?

AGATHE.

Ah ! très-aſſurément. Mais comment vous y prendrez-vous ?

LOLOTTE.

Que cela ne vous embarraſſe point : j'ai ici des perſonnes à mon commandement, & vous aurez Dorante dans un moment ; il ne loge qu'à deux pas de nous.

AGATHE.

Mais, ma Sœur, à qui allez-vous vous adreſſer pour lui porter cette nouvelle ? Prenez garde.

LOLOTTE.

De quoi vous embarraſſez-vous ? Je crois que vous me prenez pour une bête ! Dans un moment, vous dis-je, votre affaire ſera faite.



SCENE VII.

AGATHE, *seule.*

HÉLAS ! j'étois bien plus heureuse lorsque je ne connoissois point l'Amour. J'ai vu Dorante, il m'a parlé ; j'ai pris plaisir à l'entendre, & le temps a fait le reste.

SCENE VIII.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

AH ! ma Sœur, réjouissez-vous. Dans le moment que j'allois envoyer chez Dorante, lui-même s'est présenté à ma vue. Je lui ai fait signe d'approcher : il est venu, & le voici.



SCENE IX.

AGATHE, LOLOTTE, DORANTE.

DORANTE.

CHARMANTE Agathe, quel heureux haſard me procure le plaiſir de me trouver auprès de vous? J'attendois avec impatience le moment de vous voir à votre fenêtre; & mon bonheur....

AGATHE.

Ah! Dorante, je ſuis au déſeſpoir.

DORANTE.

Qu'avez-vous, belle Agathe?

AGATHE.

Mon Oncle Damon vient d'arriver; & ma Mere & lui veulent me marier, dans l'inſtant, à un autre que vous.

DORANTE.

Ah Ciel! Quel contre-tems! Et demain mon Pere devoit vous demander pour moi à Madame votre Mere. Que vais-je devenir, chere Agathe?

LOLOTTE.

Allons, ma Sœur, il faut montrer ici du courage. Déclarez, dans ce moment, à ma Mere que vous aimez Monsieur, & que vous ne voulez point d'autre époux que lui.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, je n'aurai jamais la hardiesse...

LOLOTTE.

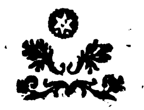
Ne craignez rien; je vous seconderai comme il faut.

AGATHE.

Je ne pourrai jamais.....

DORANTE, *se jettant à ses genoux.*

Ah! belle Agathe, au nom de notre amour, je vous conjure.....



SCENE X.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, DORANTE, AGATHE, LOLOTTE.

LUCINDE.

OUE vois-je? Un homme aux genoux de ma Fille?

HARDICRAC.

Cadédis! quelle innocente!

DAMON.

Que veut dire ceci, Lolotte?

LOLOTTE.

Cela veut dire, mon Oncle, que Monsieur aime ma Sœur, & que ma Sœur aime Monsieur; voilà tout ce que j'en sais.

HARDICRAC.

Ah! sandis, où m'allois-je fourrer? Et à quel âge faut-il donc les prendre?

DORANTE.

Oui, Madame, il est vrai que j'aime Mademoiselle votre Fille, & que mon Pere devoit demain vous la demander en mariage.

LUCINDE.

LUCINDE.

Monſieur, je connois votre Famille ; & c'eſt beaucoup d'honneur que vous nous vouliez faire : mais mon Frere a donné ſa parole à Monſieur ; ſans cela...

HARDICRAC.

Ah ! Cadédis, je la lui rends : je veux une femme à moi ſeul.

DAMON.

Mais, mon ami, voilà toutes mes meſures rompues ; & le deſir que j'avois de te voir entrer dans notre Famille...

HARDICRAC.

Il n'y a encore rien de gâté, j'épouſerai la petite.

LOLOTTE.

Moi, Monſieur ? Fi donc ! Que feriez-vous d'une morveuſe comme moi ? N'auriez-vous pas de conſcience ?

HARDICRAC.

Et, ſandis ! vous croîtrez peut-être avec le temps ?

LOLOTTE.

Je l'eſpere bien ainſi : mais vous, de votre côté, vous vieillirez, Monſieur.

HARDICRAC.

La petite perſonne ne laiſſe pas d'avoir des raiſons piquantes.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce à dire, Madamoiſelle ? Vous êtes bien

en âge de raisonner comme vous faites! on prendra bien vos avis là-dessus!

LOLOTTE.

Je sais pourtant que sans moi l'on ne peut rien faire; & je vous déclare, par avance, que je ne veux point de Monsieur.

LUCINDE.

La petite insolente! Monsieur, ne vous arrêtez point à ses discours, je vous prie; & ne vous fâchez point....

HARDICRAC.

Moi? au contraire; j'aime à voir, dans les Filles de cet âge, de ces petites pudeurs mutines, de ces aimables fiertés méprisantes; cela m'annonce, pour l'avenir, une vertu à toute épreuve; & je me flatte....

LOLOTTE.

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne serez pas mon mari, à bon compte; & j'y vais donner bon ordre.

SCENE XI.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, AGATHE, DORANTE.

DAMON.

Où va-t-elle donc, ma Sœur? & que veut-elle dire?

LUCINDE.

C'est une petite évaporée, à qui il prend comme cela de petites fantaisies depuis un certain temps.

DAMON.

Cela me surprend; car, avant mon départ, elle étoit d'une docilité & d'une retenue si grande, qu'elle en paroissoit toute sotte; & maintenant je la trouve d'une vivacité extraordinaire: si cela va toujours en augmentant, avec le temps ce sera un petit diable.

HARDICRAC.

Laissez-moi faire, je la pétrirai à ma maniere si-tôt qu'elle sera mienne.

DAMON.

Commençons donc toujours par faire ce mariage en même temps que celui de Monsieur, puisqu'il me paroît que ma Sœur ne s'y oppose pas.

LUCINDE.

Mon mari eſt allé lui-même chez le Notaire pour le faire arriver plus vîte ; & nous ferons dreſſer les deux contrats à l'heure même.

HARDICRAC.

C'eſt bien dit : &, la cérémonie faite, je mets la petite Perſonne dans un Couvent, juſqu'à ce qu'elle ſoit en état d'être mienne.

SCENE XII.

CASTELCRIC, LUCINDE, DAMON, AGATHE, DORANTE, HARDICRAC.

CASTELCRIC.

JE viens de poſer le Notaire dans votre Cabinet, où il vous attend la plume à la main. J'amene avec moi les Violons, qui doivent célébrer mon lendemain. Mais que veut dire que j'ai trouvé là-bas votre Fille Lolotte, avec le petit Clitandre, qui tous deux ſe déſeſperent ?

LUCINDE.

Le petit Clitandre !

CASTELCRIC.

Oui, le Fils du Préſident qui occupe la moitié de cette Maiſon....

SCENE XIII & *derniere.*

LE PETIT CLITANDRE, LOLOTTE, *& les Acteurs précédens.*

CASTELCRIC.

MAis, cadédis ! le voici lui-même.

LE PETIT CLITANDRE, *à Lolotte.*

Non, Mademoiselle, vous avez beau faire, je veux absolument lui dire deux mots ; & l'on ne m'enlevera pas ainsi ma Maitresse à ma barbe..

LOLOTTE.

Mais, mon cher, n'allez point vous exposer....

LE PETIT CLITANDRE.

Je ne crains rien, & je suis bon pour lui ; j'ai trois mois de Salle, afin que vous le sachiez.

DAMON.

Que veut dire tout ceci ?

LUCINDE.

A qui en veut donc ce petit drôle-là ?

LE PETIT CLITANDRE.

Petit drôle tant qu'il vous plaira, Madame ; mais j'aime Mademoiselle votre Fille, & j'en suis aimé, & je ne souffrirai point qu'elle soit la femme d'un autre.

HARDICRAC.

Oh! pour le coup, je ne m'attendois pas à celui-là.

LE PETIT CLITANDRE, *à Hardicrac.*

Est-ce vous, Monsieur, qui êtes assez téméraire pour vouloir m'enlever ma conquête ?

HARDICRAC.

Cadédis ! ce petit bon-homme me réjouit.

LE PETIT CLITANDRE.

Morbleu ! Monsieur, si je vous réjouis, votre figure m'afflige, entendez-vous ?

LUCINDE.

Qu'est-ce donc que tout cela signifie ? Je vous trouve bien impertinent, morveux que vous êtes, d'oser aimer ma fille !

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, vous pouvez tout dire ; je sais le respect que je vous dois : mais si Monsieur a du cœur, je lui ferai voir que je ne suis pas un morveux.

HARDICRAC.

Comment ! vous voulez dégaîner avec moi ?

LE PETIT CLITANDRE.

Oui, Monsieur. Si vous vous obstinez à vouloir épouser Mademoiselle Lolotte, il faut que vous ayiez ma vie, ou que j'aie la vôtre.

LOLOTTE.

Oh! pour celui-là, Monsieur, je vous défends de vous battre.

LE PETIT CLITANDRE.

Comment! Mademoiselle; vous aimez donc mieux épouser Monsieur?

LOLOTTE.

Je ne vous dis pas cela; mais je ne veux pas que l'on vous tue.

LE PETIT CLITANDRE.

Et si je vous perds, croyez-vous que je puisse vivre?

DAMON.

Ces pauvres enfans me font pitié.

HARDICRAC.

Assurément ce jeune homme est de race Gasconne.

LOLOTTE, *aux genoux de Damon.*

Ah! mon cher Oncle, priez ma chere Maman de me marier avec mon petit ami.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, je vous conjure par tout ce qui vous est de plus cher au monde, de ne point donner Mademoiselle Lolotte à d'autre qu'à moi.

HARDICRAC.

Ah! sandis! je n'y puis plus tenir. Allez, mes enfans, je vous marie, moi. Allons, cousis, il faut finir cette affaire.

CASTELCRIC.

Je le veux de tout mon cœur. Mais cependant voilà trois fois qu'on te passe la plume par le bec.

HARDICRAC.

Que veux-tu que j'y fasse ? je m'en console, dans l'espérance où je suis de faire un jour une fortune des plus considérables. Je ne puis que plaindre ces Belles de n'avoir point le bonheur de me posséder.

CASTELCRIC.

Pour les en consoler d'avance, songeons à leur mariage avec ces Messieurs.

LUCINDE.

Mais, mon cher mari, Lolotte est bien petite!

LOLOTTE.

Laissez faire, ma chere Maman, je deviendrai bientôt grande; tout vient avec le temps : il vous a consolée de la mort de votre mari, il a donné de l'amour & de l'esprit à ma Sœur, & j'espere qu'il me donnera bientôt tout ce qui me manque.

HARDICRAC.

C'est penser à merveille. Espérons toujours, c'est le moyen de goûter par avance les douceurs d'un heureux avenir.

CASTELCRIC.

Et c'est sur quoi roule le petit Divertissement que vous allez voir.



LE TEMPS FUTUR.

DERNIER INTERMEDE.

ENTRÉE

DE BOHÉMIENS ET DE MATELOTS.

UNE MATELOTE.

RONDEAU.

N°. VIII.

L'Espérance
Du temps passé soulage les regrets;
Et fait aux Mortels, par avance,
Goûter dans l'avenir les biens les plus parfaits.
Ne perdons jamais
L'espérance.



ENTRÉE

DE BOHÉMIENNES ET DE MATELOTS.

UNE BOHÉMIENNE.

N°. IX.

DE l'eſpérance
Les plaiſirs ſont doux,
Ne fuſſent-ils qu'en apparence.
Sans ceſſe eſpérons, flattons-nous;
Car bien ſouvent la jouiſſance
Se trouve au-deſſous
De l'eſpérance.



VAUDEVILLE.

UNE BOHÉMIENNE.

N°. X.

JE vois une veuve pleurer,
Et prête à se désespérer
De la mort d'un époux fidele:
Mais, pour voir ses vives douleurs
Changer en nouvelles ardeurs,
Ah! c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Iris vend cher à ses Galants
Les faveurs de ses jeunes ans;
Ils sont tous ruinés par elle!
Mais, pour la voir, dans son déclin,
La dupe de quelque Blondin,
Ah! c'est au temps que j'en appelle.

UN BOHÉMIEN.

Dans le poste où la Cour l'a mis,
Blaise compte nombre d'amis,
Chacun suit sa faveur nouvelle:
Mais, pour le voir abandonné,
Dès que la roue aura tourné,
Ah! c'est au temps que j'en appelle.

UN MATELOT.

En tous lieux, ce nouvel époux
De ſa femme fait le jaloux;
Il obſerve par tout la belle:
Pour le voir garder le manteau,
Et tirer ſa part du gâteau,
Ah! c'eſt au temps que j'en appelle.

LOLOTTE.

Les grandes Filles d'à-préſent
Me traitent de petit enfant;
Pour moi quelle douleur mortelle!
Mais leur beauté dépérira,
Tandis que ſa mienne croîtra,
Ah! c'eſt au temps que j'en appelle.

UNE COMÉDIENNE, *au Parterre.*

A nos trois Sujets différens,
S'il manque certains agrémens,
Du moins l'idée en eſt nouvelle:
Contre le critique envieux,
Parterre ſi judicieux!
Ah! c'eſt au temps que j'en appelle.

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin de la troiſieme & derniere Partie.

LE MAUVAIS
MÉNAGE,
PARODIE,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi en 1725.

ACTEURS.

BARBARIN, *Prévôt*

MARIAMNE, *Femme de Barbarin.*

SIMONNE, *Sœur de Barbarin.*

CLÉON, *Marquis, Colonel de Dragons.*

JOLI-CŒUR, *Dragon.*

MARAUDIN, *Ami de Simonne & de Barbarin.*

GRIFFON, *Secretaire de Barbarin.*

ARLEQUIN, *Vieux Domestique de Mariamne.*

SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe D'ARCHERS.

La Scene est dans une Ville de Normandie, sur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS MÉNAGE, PARODIE.

SCENE PREMIERE.

SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

OUI, cette autorité, qu'un frere vous confie,
Est reconnue en Haute & Basse-Normandie.
J'ai volé vers Gisors; &, traversant Rouen,
Repassé par Avranche, & de Falaise à Caen.
Madame, il étoit temps; car, prompts à se dédire,
Nos Normands commençoient par-tout à vous détruire;

I.

Barbarin votre Frere, à Rouen revenu,
Déja dans ces Cantons n'étoit plus reconnu ;
Et ce Prévôt altier, accusé d'injustice,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vu par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé ;
Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé :
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire
Sorti blanc comme neige ; & que, plein de colere,
Il revenoit ici plus fier, plus orgueilleux,
Se venger hautement de tous ses envieux.

SIMONNE.

Il revient en effet, c'est une chose sûre.

MARAUDIN.

Que sa Femme nous va donner de tablature !
Il la verra, Madame ; & va, plus que jamais,
Se laisser enchanter par ses puissans attraits :
Elle va nous confondre & jouer de son reste.

SIMONNE.

Ne craignez rien ; j'ai su parer ce coup funeste ;
Et par un artifice obtenir un Arrêt,
Qu'à faire exécuter un Exempt est tout prêt.

MARAUDIN.

Expliquez-vous...

SIMONNE.

J'ai su, par mes intelligences,
Donner à Barbarin d'étranges défiances ;

J'ai même fait partir deux faux témoins exprès,
Dont ici, grace au Ciel, on ne manqua jamais;
Ils ont jusqu'à Rouen été trouver mon Frere;
Et, sous le faux semblant d'un avis salutaire,
Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri,
Qu'il l'a fait condamner pour le Mississipi.

MARAUDIN.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire.
Mais avez-vous prévu si l'Officier austere,
Qui commande en ces lieux le parti de Dragons
Que l'on a depuis peu logés dans nos maisons,
Si Cléon, ce Marquis si fier de sa noblesse,
Souffrira que l'on ose enlever son Hôtesse?
Il est logé chez elle; il peut, dans son courroux....
Mais le voici lui-même.

SIMONNE.

Allons, retirons-nous.



SCENE II.

CLÉON, JOLI-CŒUR, MARAUDIN.

CLÉON.

SIMONNE & Maraudin s'éloignent de ma vue ;
Par-là leur trahison ne m'est que trop connue.
Maraudin, demeurez : vous êtes un frippon ;
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monsieur...

CLÉON.

De Barbarin vous empoisonnez l'ame ;
Vous étiez du complot tramé contre sa femme :
Je voudrois bien savoir ce qu'elle vous a fait.
Il faut avoir du moins des raisons quand on hait ;
Mais vous n'en avez point ; vous les feriez connoître ;
Et vous n'êtes méchant seulement que pour l'être.
Quel caractere affreux ! se peut-il tolérer ?
Jamais fit-on du mal sans en rien espérer ?
Quoi qu'il en soit, sachez que je prends la défense
De celle contre qui s'armoit votre insolence.
Vous savez de quel bois se chauffent les Dragons.

MARAUDIN.

Monsieur...

CLÉON.

C'en est assez, tournez-moi les talons.

SCENE III.

CLÉON, JOLI-CŒUR.

CLÉON.

JOLI-CŒUR, que dis-tu ? Quoi ! sans ton arrivée,
La belle Mariamne alloit être enlevée ?

JOLI-CŒUR.

Oui, Monsieur; un Exempt, dont j'ignore le nom,
Chargé d'Ordres secrets, étoit dans sa maison :
Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite,
Fiers comme des Césars, enfin tous gens d'élite,
Et qui déja par tout avoient jetté l'effroi ;
Quand j'ai crié soudain : à moi, Dragons, à moi.
Ils ont paru : l'Exempt & sa brave cohorte
Ont pris tout aussi-tôt le chemin de la porte ;
Et leurs jambes alors les servant à propos
De cent coups de bâton ont garanti leurs dos.

CLÉON.

Ah ! mon cher Joli-cœur, tu m'as rendu la vie.

Quoi! ſans toi, Mariamne, hélas! m'étoit ravie!
Et mon amour....

JOLI-CŒUR.

Ah! ah! voici du fruit nouveau:
Vous avez donc enfin donné dans le panneau?
Vous, qui pour le beau ſexe auſſi froid qu'une ſouche,
Ne l'arbordiez jamais qu'avec un œil farouche;
Vous, qui voulez paſſer par-tout pour vertueux,
De la femme d'un autre on vous voit amoureux?

CLÉON.

Les beautés de Paris, par leurs minauderies,
Par leurs airs affectés, par leurs coquetteries,
M'avoient contre l'amour déchaîné tellement,
Que de n'aimer jamais j'avois fait le ſerment:
De leurs chignons friſés la bizarre ſtructure,
De leurs nouveaux Paniers la ridicule amplure, (*)
Et ſur-tout de leur cœur tous les plis & replis,
Pour elles ne m'avoient inſpiré que mépris.
Mais j'ai vu Mariamne; une beauté ſi pure
Tire tout ſon éclat de la ſimple nature:
Jamais dans ſon maintien aucun air affecté;
Jamais dans ſes diſcours la moindre fauſſeté:
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité, qui dans la Normandie
N'avoit pu juſqu'ici trouver d'appartement,
Sur ſes levres habite & loge inceſſamment:
Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle;

(*) *On dit* ampleur. *Licence poëtique.*

Mais c'est d'une maniere, à vrai dire, nouvelle;
C'est sans en rien attendre & sans rien desirer.

JOLI-CŒUR.

Bon ! quel conte ! Aima-t-on jamais sans espérer ?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage.

CLÉON.

Excuse-moi, je suis à mon apprentissage.
Je te dirai bien plus, j'ignore encor comment
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment.
Mais, j'entends Mariamne; évitons sa présence,
Je crains de proférer quelque mot qui l'offense.

JOLI-CŒUR.

Dites lui franchement ce que sent votre cœur.

CLÉON.

Non, je suis trop timide, & j'ai trop de pudeur.



SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN, DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

JE ſuis toute effrayée; à peine je reſpire.
(*Aux Suivantes.*)
Arlequin, demeurez; & vous, qu'on ſe retire.
Un fauteuil; ſans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cléon.

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE, *aux Suivantes.*

Hé bien! dans un moment dites-lui qu'il revienne;
(*A Arlequin.*)
En l'attendant, il faut que je vous entretienne.



SCENE V.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

ENfin, sage Vieillard, vous voyez mes chagrins,
Et si de mon Epoux sans raison je me plains.
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage;
De mon cruel Epoux vous connoissez la rage,
Ivrogne, libertin, joueur, traître, jaloux,
Toujours m'injuriant, ou me rouant de coups.
Vous fûtes le témoin de mon triste hyménée;
Ah! que j'en ai maudit mille fois la journée!
Depuis ce tems, hélas! que de cruels ennuis!
Que de malheureux jours!

ARLEQUIN.

Et de mauvaises nuits!
A qui le dites-vous? Feu Monsieur votre Pere,
Cet honnête Normand, qui fut si débonnaire
Qu'à personne en sa vie il ne dit oui ni non,
N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton?
C'étoit dans cet endroit, je reconnois la place;
Là, votre frere encore eut la même disgrace:
Hélas! depuis ce temps, ils n'ont pas été loin;
Tous deux de Médecins n'eurent pas grand besoin
Pour aller voyager bientôt dans l'autre monde.

MARIAMNE.

C'eſt ſur ces traitemens que ma raiſon ſe fonde
Pour quitter un Epoux que je ne puis ſouffrir,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déja ſur mon deſſein j'ai conſulté ma Mere :
Ma fille, a-t-elle dit, vous ne ſauriez mieux faire;
Prenez ſans différer le chemin de Paris ;
Mais ſur-tout avec vous emmenez vos deux Fils.

ARLEQUIN.

C'eſt parler ſagement ; car certaine Sorciere,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere,
Vous dit en même temps que vos deux Fils, & vous,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups.
Mettez donc à couvert ces trois têtes ſi cheres ;
Et, pour que vos Enfans entendent les affaires,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur,
Déſintéreſſé, franc, habile, plein d'honneur,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je ſerai du voyage ;
Quand je ne ſerois pas prudent, diſcret & ſage,
Mon âge ſuffiroit pour ôter tout ſoupçon ;
Je m'offre à vous ſervir par-tout de chaperon.
Mais, Madame, avez-vous une voiture prête,

MARIAMNE.

Pour me la refuſer, Cléon eſt trop honnête ;
Je vais lui demander. Et vous, de votre part,
Allez tout diſpoſer pour notre prompt départ.

SCENE

SCENE VI.

MARIAMNE, CLÉON.

MARIAMNE.

Monsieur, vous voulez bien que je vous
remercie.
Vos Dragons ce matin m'ont à propos servie;
Ils ont tous fait merveille: hélas! sans leur secours,
Dans le Missisipi j'allois finir mes jours.

CLÉON.

Madame, en vérité, c'eût été grand dommage
Qu'un objet si charmant eût reçu cet outrage.
Votre Mari devroit être assommé de coups,
De former des projets si cruels contre vous.

MARIAMNE.

Ah! vous ne savez pas la centieme partie
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'essuie.
Mais laissons le passé, songeons à l'avenir.
Connoissant ses desseins, je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie,
Pour aller à Paris finir ma triste vie.
Mon Mari, m'a-t-on dit, arrive incessamment,
Et je voudrois partir dans ce même moment:

Ainsi pour ce départ, Monsieur, je m'imagine
Que vous me voudrez bien prêter votre Berline;
Et me faire escorter par six de vos Dragons,
Pour me mettre à couvert de toutes trahisons.
Vous ne répondez rien à mes humbles instances?
Cependant je vous fais, me semble, assez d'avances.
Ce silence, Monsieur, seroit-il un refus?

CLÉON.

Non; vos prieres sont des ordres absolus.
Mais, Madame, excusez un généreux scrupule,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule.
Vous êtes mariée, & je plains votre Epoux:
Il sera trop puni, s'il se voit loin de vous:
Il ne vous verra plus, grace à son injustice,
Et je sens qu'il n'est point de plus cruel supplice.
Vos yeux doux & charmans.... Mais qu'est-ce que j'ai fait!
Je vous ai découvert, je pense, mon secret.

MARIAMNE.

La déclaration, quoiqu'à vrai dire, obscure,
Paroît à mon honneur une cruelle injure.
Une autre à vos discours voudroit n'entendre rien;
Mais, malgré ma vertu, moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez; & , comme je suis bonne,
Je plains votre foiblesse, & je vous la pardonne,
Quoiqu'un juste courroux en dût être le prix;
Pour si peu, doit-on rompre avec ses bons amis?

Je sais bien qu'on ne peut jamais m'aimer sans
crime,
Et pourtant j'ai toujours pour vous la même estime.
Pour la premiere fois c'est vous donner beau jeu.
Si vous m'entendez mal, c'est votre faute. Adieu.

SCENE VII.

CLÉON, JOLI-CŒUR.

JOLI-CŒUR.

Que veut dire cela ? vous changez de visage !
Morbleu ! la Dame en tient ; allons, Monsieur,
courage.

CLÉON.

Non ; c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur,
Que de vouloir séduire une femme d'honneur.

JOLI-CŒUR.

Morbleu ! d'un Officier est-ce-là langage ?
Vous, qu'on a vu cent fois au milieu du carnage....

CLÉON.

Hélas ! lorsqu'à Paris j'étois Petit-Collet,
Je n'aurois pas été si sage & si discret :
A l'ombre d'un manteau, plus hardi, plus alerte,
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte.
Mais je suis Colonel ; & cette qualité
Me donne auprès du Sexe une timidité,

Qui, malgré mon amour, me retient & m'arrête.
Mariamne m'a fait un compliment honnête,
Je prétends la servir, la venger, & c'est tout.
Bien plus, à se guérir mon ame se résout.
Comme sur ma vertu toujours je me retranche....

SCENE VIII.

CLÉON, JOLI-CŒUR, ARLEQUIN.

CLÉON.

MAIS que veut ce jeune homme avec sa barbe blanche?

ARLEQUIN.

Mariamne, Monsieur, m'a dit de vous chercher,
Pour savoir si bien-tôt les chevaux, le cocher,
Auront mangé l'avoine. Elle veut, tout-à-l'heure,
Monter dans sa berline, & changer sa demeure.

CLÉON.

Pour les faire hâter, Joli-cœur, allez-y.



SCENE IX.

CLÉON, ARLEQUIN.

CLÉON.

ENFIN cette beauté va donc partir d'ici !
Grêle, vent furieux, tonnerre, pluie, orage,
Gardez-vous de troubler le cours de ſon voyage :
Soleil, luis ſur la route afin de la ſécher :
Chevaux, qui la traînez, gardez-vous de broncher.
Et vous, qui conduiſez à Paris cette belle,
Que vous ſerez héureux ! vous vivrez auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! vous aimez donc Mariamne ! Indiſcret,
Quel beſoin de m'apprendre ainſi votre ſecret ?
Vous êtes bien badaud, il faut que je le diſe.
Mais, baſte, ce n'eſt pas la derniere ſottiſe
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.



SCENE X.

CLÉON, *seul.*

IL a, parbleu, raison : avec mon sot amour,
Qui ne sait ce qu'il veut, qui n'est d'aucun usage,
Je l'avouerai, je joue un fort sot personnage.
La Cour m'envoie ici, j'y suis depuis un mois,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois;
Et, pour premier exploit, sans craindre qu'on me blâme,
Du Prévôt, par mes soins, on enleve la femme,
Comme si j'ignorois que jamais on ne doit
Entre l'arbre & l'écorce aller mettre le doigt.



SCENE XI.

CLÉON, GRIFFON.

GRIFFON.

MONSIEUR, préparez-vous, notre Prévôt arrive;
Au-devant de ses pas, chacun court sur la rive.
Comme il sait son devoir, il vient publiquement
Vous faire sa harangue ou bien son compliment,
Suivi pompeusement des tambours de la Ville.

CLÉON.

Dites-lui que ce soin est assez inutile:
De tous ces vains honneurs je m'embarrasse peu:
On y fait bonne mine & souvent mauvais jeu.

GRIFFON.

Quoi! de notre Prevôt vous fuyez la présence!

CLÉON.

Contre sa femme il peut user de violence.
Simonne & Maraudin sont des gens que je crains,
Et qui peuvent avoir de dangereux desseins:
Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.



SCENE XII.

GRIFFON, *seul.*

DISONS ici deux vers, afin que Barbarin
Ne puisse rencontrer Cléon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN, ARCHERS.

BARBARIN.

QUE veut dire ceci ? Cléon aussi me quitte !
A qui donc venoit-il ici rendre visite ?
Suis-je dans mon logis, ou s'il est dans le sien ?
C'est, à dire le vrai, ce qu'on ne sait pas bien.
Mais, ce qui me surprend & ce qui m'embarrasse,
Il a l'ordre absolu de me remettre en place ;
Je ne saurois sans lui rentrer dans mon emploi ;
Et, quand j'arrive, il joue aux barres avec moi !
Sans l'avoir vu je n'ose ici parler en Maître,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.
Je ne comprends pas bien cette conduite-là,
Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.

Quoi qu'il en soit, sortez, vous autres, qu'on me laisse.

(*Les Archers sortent.*)

Maraudin, demeurez. Accablé de tristesse,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter.
O Ciel!

MARAUDIN.

Quoi! vous pleurez! Voilà bien débuter!
Comment! ce Barbarin triomphant, plein de gloire,
Qui sur ses envieux remporte la victoire,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs,
Commence en arrivant à répandre des pleurs!
Est-ce là ce Prévôt si fier & si sévere?

BARBARIN.

Ah! mon ami, j'ai bien changé de caractere.
Je suis défiguré d'une telle façon,
Qu'on me méconnoîtroit aujourd'hui, sans mon nom.

MARAUDIN.

Vous avez l'air galant, & des plus à la mode;
Et l'on ne dira pas qu'il est plus vieux qu'Hérode.

BARBARIN.

Sais-tu bien d'où je viens dans ce même moment?

MARAUDIN.

Non.

BARBARIN.

De voir Mariamne en son appartement.

Je me suis dérobé, sans rien dire à personne;
J'ai trompé tous mes Gens, jusqu'à ma Sœur
Simonne.

MARAUDIN.

Mariamne a sauté d'abord à votre cou?

BARBARIN.

Non, j'ai voulu sauter au sien.

MARAUDIN.

Etes-vous fou?
Quoi! malgré les sujets de colere & de haîne,
Que vous a jusqu'ici donné cette inhumaine!
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

BARBARIN.

Elle me hait; hélas! je l'ai bien mérité.
Après le traitement que j'ai fait à son Pere,
Je devois bien m'attendre à toute sa colere.
C'en est fait, à m'aimer je prétends l'engager;
Et de tous mes défauts je veux me corriger.
Je veux des bons maris devenir le modele,
Et par mon repentir me rendre digne d'elle;
En un mot, je prétends vivre en homme de bien;
Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien.
Il le faut avouer, j'ai, dans la Normandie,
Hanté jusques-ici mauvaise compagnie.
Quoiqu'on me fasse accueil en cent lieux différens,
Je n'ai pas un ami qui me prêtât vingt francs.
Ma sœur vindicative, arrogante, sévere,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé son frere;

Elle eſt bigotte, enfin, c'eſt tout dire; & jamais
Elle ne m'inſpira que des conſeils mauvais:
Toutes ces prudes-là ne valent pas la maille:
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille,
Et que ma femme ſoit maîtreſſe en ma maiſon.

MARAUDIN

Quoi! Monſieur, vous voulez....

BARBARIN.

Je le veux, j'ai raiſon.
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme;
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame,
Et le vrai repentir que je ſens dans mon cœur;
Peignez lui mon amour... Mais on vient; c'eſt ma Sœur.

SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

Hé bien! vous venez donc de voir votre Pimbêche;
Eſt-elle toujours fiere, & toujours pigriéche?
Avez-vous bien encore eſſuyé des mépris?

BARBARIN.

Ma ſœur, n'aigriſſez plus, s'il vous plaît, mes eſprits,

Et ne me rompez-pas la tête davantage.
Depuis assez long-tems vous brouillez mon ménage,
Je m'en lasse à la fin, je vous le tranche net ;
Pour sortir de chez moi faites votre paquet,
Délogez sans trompette.

SIMONNE.

Ah ! quelle ignominie !

BARBARIN.

Un Prévôt vous l'ordonne, un frere vous en prie.
Faites le diable à quatre, emportez-vous, pestez,
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SIMONNE.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure
A votre passion immoler la nature :
Je n'attends pas de vous ces tendres sentimens,
De l'amour fraternel trop justes mouvemens.
Je sais qu'en vos pareils le sang ne touche guere,
Et qu'un Prévôt Normand feroit pendre son pere.
Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait,
Mariamne oubliera jamais ce dernier trait ?
Après ce que contre elle on vous vit entreprendre....

BARBARIN.

Non, ma Sœur, taisez-vous, je ne veux rien entendre.
Je crois que par vos soins je fus toujours trahi ;
Et que, sans vous enfin, j'eusse été moins haï.

SIMONNE.

Ah! c'est trop endurer un discours qui m'offense.
Dussiez vous m'en punir, je romprai le silence.
Frere dénaturé, benêt, crédule Epoux,
Pauvre dupe, apprenez ce qui se fait chez-vous.
C'est peu que Mariamne, orgueilleuse & sévere,
Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout persévere,
Et que de ses mépris vous soyez convaincu,
C'est peu de vous haïr, elle vous fait cocu.

BARBARIN.

Elle me fait cocu! Pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle?
Nommez-moi, nommez-moi l'indigne suborneur.

SIMONNE.

Vous le voulez?

BARBARIN.

Parlez, je l'ordonne.



SCENE XV.

BARBARIN, SIMONNE, MARAUDIN.

MARAUDIN.

AH! Monsieur,
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'acheve:
Votre Epouse vous fuit, & Cléon vous l'enleve.

BARBARIN.

Mariamne! Cléon! qu'entends-je? justes Cieux!

MARAUDIN.

Cléon & ses Dragons sont sortis de ces lieux;
Il les a tous conduits au-de-là de la porte;
Il place auprès des murs une secrete escorte.
Mariamne dans peu le doit aller chercher,
Monter dans sa Berline; & puis, touche Cocher.

BARBARIN.

Ah tête! Ah ventre! Ah mort! Courons à la vengeance.
On verra ce que c'est qu'un Prévôt qu'on offense.
Surprenons l'infidelle; & quant à son Mignon,
Je prétends lui jouer un tour de ma façon.
Déja, pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma femme.

SIMONNE.

La plaisante vengeance! Et, pendant ce tems-là,
Mariamne avec lui de ces lieux partira.
Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence,
Et confiez le soin du reste à ma prudence.
Cependant dans ma chambre allez-vous reposer.

BARBARIN.

Non, ma Sœur; je voudrois l'entendre un peu jaser.
Elle ignore à quel point la rage me surmonte;
Je prétends la confondre & la couvrir de honte,
Jouir de sa douleur....

SIMONNE.

Mon Frere, je crains bien...

BARBARIN.

Je vous réponds de tout, ma Sœur; ne craignez rien.
Je n'ai pas, grace au Ciel, comme on fait, le cœur tendre;
C'est pour la mieux punir que je prétends l'entendre:
Je veux que son aspect augmente mon courroux.
Qu'on la fasse venir. Et vous, retirez-vous.



SCENE XVI.

BARBARIN, *seul*.

A Quoi te résous-tu ? Que veux-tu davantage ?
Quoi ! n'es-tu pas assez instruit de ton dommage ?
Epoux infortuné, faut-il, pour t'animer,
Que ta femme, elle-même, ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander, pour mieux savoir la chose,
Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems ? le lieu ? la cause ?
Comment ? .. Ah ! sans vouloir chercher plus de clarté,
Ne te suffit-il pas de l'avoir mérité ?
Si les meilleurs maris & les plus raisonnables
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables,
Cruel, brutal, jaloux, osois-tu te flatter
Que de la Confrairie on voulût t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi justice; & sans tant de scrupule,
Comme ceux que tu vois, avale la pilule.
Mais voici Mariamne ; & je sens la fureur
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.

SCENE XVII.

BARBARIN, MARIAMNE, *soutenue par deux Suivantes.*

MARIAMNE.

Que vois-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? Ah ! ma force succombe ;
Filles, soutenez-moi, de peur que je ne tombe :
Ah ! j'ai cru voir le diable, en voyant mon Epoux.
Hé bien ! pour quel dessein ici m'appellez-vous ?
Est-ce pour m'assommer ? Dépêchez au plus vîte ;
Du tourment qui m'attend je voudrois être quitte.

BARBARIN.

Non, non ; auparavant je veux vous écouter.
Dites quelle raison vous faisoit me quitter ?
A quoi tendoit enfin ce beau pélerinage ?
Quand on a de l'honneur, quitte-t-on son ménage ?

MARIAMNE.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le sujet,
Barbare Epoux ! après ce que vous m'avez fait ?
Et jamais un Breton, dans sa plus grande ivresse,
Traita-t-il une femme avec plus de rudesse ?
Et vous osez vous plaindre, & demander pourquoi
J'ose, sans votre aveu, m'éloigner de chez-moi ?
Quoi qu'ici votre esprit malin vous persuade,
Vous savez bien que c'est ma premiere escapade.

Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers,
Chaque jour exposée à cent chagrins divers,
Voulant me retirer d'un cruel esclavage,
Je m'étois résolue enfin à ce voyage.

BARBARIN.

Et, pour dans le chemin ne vous point ennuyer,
Vous allez voyager avec un Officier,
Et de Dragons encor: la partie est jolie!
Et mon front...

MARIAMNE.

Ah! tout doux; arrêtez, je vous prie;
Et ne m'insultez pas par vos soupçons jaloux;
Respectez Mariamne, & même son Epoux.

BARBARIN.

Perfide! il vous sied bien de proférer encore
Un nom que votre amour aujourd'hui déshonore.

MARIAMNE.

Ah! ne le croyez pas. Non, d'un honteux affront
Votre femme jamais ne tacha votre front:
Vous le méritiez bien, après vos injustices,
Vos cruels traitemens, vos bizarres caprices:
Mais vous aviez pour femme un phénix en vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

BARBARIN.

Hé bien! faisons la paix. Quand tu serois traîtresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse:
Considere par-là l'amour que j'ai pour toi;
Et me voyant si bon, en revanche aime-moi.
Va, touche dans la main.

MARIAMNE.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Songez que votre main a maltraité mon pere.

BARBARIN.

Hé bien ! oui, tu te plains avec juste raison.
Oui, ton pere expira sous mes coups de bâton ;
Mais tu dois oublier un si sensible outrage ;
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage :
L'effort de ces vertus que renferme ton sein,
Consiste à pardonner, sur-tout à ton prochain.

MARIAMNE.

Ah ! si ce repentir étoit bien véritable !

BARBARIN.

Oui, rien n'est plus sincere, ou je me donne au diable.
Si du passé je puis obtenir le pardon,
Tu me verras plus souple & plus doux qu'un mouton ;
Ensemble nous vivrons dans nos ardeurs fidelles
Comme deux vrais agneaux, comme deux tourterelles ;
Sans cesse, jour & nuit, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai.
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt....

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE, GRIFFON, ARCHERS.

GRIFFON.

MONSIEUR, Cléon est dans la place:
Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,
Il vient, il va paroître; & veut, dans son dépit...

BARBARIN.

Holà, je me dédis de tout ce que j'ai dit.
Ah! perfide. Ah! guenon. Ah! traîtresse. Ah! frip-
ponne.
Quoi! dans le même tems que mon cœur vous
pardonne...

MARIAMNE.

Allez, vous radotez: un si prompt changement
Révolte tout le monde, & n'a nul fondement;
Et je dois être mise au nombre des plus folles
De m'être ainsi rendue à vos tendres paroles.
Après tous mes malheurs, c'étoit bien à mes yeux
De vous lancer encor des regards amoureux!
Mais, supposé tantôt que je fusse coupable,
Depuis votre pardon qu'ai-je fait de blâmable?
Puis-je mais si Cléon, touché de mes malheurs,
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs?
Puisqu'ainsi, sans sujet, s'enflamme votre bile,
Cette Scene si tendre étoit bien inutile.

BARBARIN.

J'agis sans regles, moi ; je me mets au-dessus.
Mais c'est trop écouter des discours superflus.
Qu'on me la garde ici liée & garrottée.
Et vous, braves Records, dont la troupe augmentée
Par la Maréchaussée, & la Pousse, & le Guet,
Est plus que suffisante à remplir mon projet,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte ;
Et sur-tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne sorte.
Les Dragons de Cléon, autre part dispersés,
Ne seront pas si-tôt en un corps ramassés ;
Nous serons six contre un avant qu'il les rassemble ;
Hâtons-nous : & sur-tout qu'aucun de vous ne tremble ;
C'est tout ce que je crains....

SCENE XIX.

BARBARIN, MARIAMNE, SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

MON Frere, où courez-vous ?
Ah ! voici les Dragons qui viennent, sauvons-nous ;
Ils veulent de vos mains arracher Mariamne.
Maraudin a déja reçu cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons... Je veux... J'ordonne ... Il faut ... Ah! malheureux...
Je m'égare, & ne sais, ma foi, ce que je veux.

SCENE XX.

MARIAMNE, *seule.*

TANDIS que l'on se bat, & qu'un moment me reste,
Composons quelques vers sur mon destin funeste.
Les Stances n'étant plus à présent de saison,
En vers Alexandrins faisons notre Oraison.
O Ciel! fut-il jamais plus triste destinée!
De Parens opulens en ces lieux je suis née,
Tous Prévôts ou Baillifs; &, pour tout dire enfin,
Mon Pere étoit issu du sang Chicanéen.
A quinze ans, mille attraits brilloient sur mon visage;
J'étois belle & bien faite, & sur-tout j'étois sage:
On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit.
Que de coups de chapeau mon Pere recevoit!
Mais il refusoit tout. Hélas! on peut bien dire,
Qu'en voulant trop choisir souvent on prend le pire.
Pour Barbarin enfin mon Pere décida;
Et quelque tems aprés cet amant m'épousa.
Pendant les premiers jours il étoit doux, traitable;

Mais au bout de deux mois, hélas! ce fut un diable.
A mon Pere en un an il fit trente procès;
Et, les ayant perdus, s'en vengea tôt après :
Il l'assomma de coups. O souvenir terrible!
Mais parlons du présent, il est bien plus sensible.
Il me faut donc partir pour le Mississipi,
Sans que de ses soupçons mon mari soit guéri!
Et, pour dire encor plus, dans mon état funeste
On m'ôte pour si peu de vertu qui me reste!
Il faut donc sans honneur m'éloigner de ces lieux!
Mais qu'est-ce que j'entends? & quel tapage affreux!
A grands coups redoublés on enfonce la porte.
Et qui peut donc ainsi s'en venir à main forte?
Je ne sais que penser. Que vois-je? C'est Cléon;
Il vient me secourir; hélas! qu'en dira-t-on?

SCENE XXI.

MARIAMNE, CLÉON, DRAGONS, ARCHERS.

CLÉON *entre avec ses Dragons, poursuivant les Archers qui gardoient la porte.*

ARCHERS, disparoissez; fuyez, troupes pagnottes.
Et vous braves Dragons mettez-leur les menottes*.

(*) *Les Dragons emmenent les Archers.*

Allons, Madame, allons, ſuivez-moi promptement.
Tandis que mes Dragons combattent vaillamment,
Je me ſuis doucement eſquivé, ſans rien dire.
Souffrez que de ces lieux en hâte on vous retire.
Le temps preſſe, venez..

MARIAMNE.

Alte-là, s'il vous plaît.
Reſpectez mon honneur, laiſſez-le tel qu'il eſt;
Les ſoupçons d'un Epoux n'y font que trop d'outrage,
Sans que l'on aille encor l'altérer davantage.
Quand Barbarin combat & ſe trouve en danger,
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger:
De mon Epoux encor la perſonne m'eſt chere;
Je tremble pour ſes jours....

CLÉON.

La plaiſante chimere!
Quoi! cet Epoux cruel, furieux, & jaloux...

MARIAMNE.

Tout ce qu'il vous plaira, c'eſt toujours mon Epoux.

CLÉON.

Il ne s'en ſouvient plus.

MARIAMNE.

Je m'en ſouviens encore;
Ce nom m'eſt précieux.

CLÉON.

Mais il le déshonore.

MARIAMNE.

Hé bien! c'eſt ſon affaire.

CLÉON.

Il conſent aujourd'hui
A ne vous plus revoir.

MARIAMNE.

Eh bien! tant-pis pour lui.

CLÉON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux; cela me flatte.

CLÉON.

Il peut vous maltraiter.

MARIAMNE.

Et je veux qu'il me batte.

CLÉON.

Pour le Miſſiſſipi...

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLÉON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLÉON.

Ah! je perds patience, & de bon cœur j'enrage.
Mais c'eſt trop m'amuſer à tout ce badinage:
Retournons au combat, qu'il falloit achever
Avant que de venir ici vous retrouver.

SCENE XXII.

MARIAMNE, *seule.*

ARRESTEZ. Où va-t-il, cet étourdi? Je tremble.
Mais c'eût été bien pis qu'on nous eût vus ensemble
Peloter les bons mots, & nous les renvoyer,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier,
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tue,
Que mon mari peut-être expire dans la rue,
Et que d'ailleurs Cléon, qui fait tout ce fracas,
Laisse battre ses gens, & ne s'y trouve pas.

SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN,

MARIAMNE.

MAIS je vois Arlequin. Hé bien? quelles nouvelles?

ARLEQUIN.

Ah! Madame, vraiment, j'en apporte de belles!

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre? Est-ce que mon Epoux...

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui, ne craignez que pour
vous;
Allez, Cléon & lui ſont d'une égale force;
Et, ſi leurs piſtolets avoient eu de l'amorce,
On auroit vu beau jeu.

MARIAMNE.

Mais pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi? Que ſais-tu? Qu'as-tu vu?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vu de près; mais on m'a dit, Madame,
Que votre Epoux, ſuivant la fureur qui l'enflamme,
Avant que de combattre, avoit chargé Zarès
D'exécuter ici quelques ordres ſecrets:
Cet Huiſſier eſt poltron autant que je puis l'être;
Et je viens vous défendre; il n'a plus qu'à paroître.

MARIAMNE.

Non, non; le Ciel m'inſpire un plus noble deſſein;
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main.
Aux pieds de mon Epoux je vais porter ma tête.

ARLEQUIN.

Et s'il va la couper? Ne ſoyez pas ſi bête.

MARIAMNE.

N'importe. Sans trembler, je prétends aujourd'hui
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer ſur lui.

(*Elle ſort.*)



SCENE XXIV.

ARLEQUIN, *seul.*

TANDIS que d'un côté Mariamne s'esquive,
De l'autre son Epoux au même instant arrive:
Ma foi, c'est un hazard qu'ils ne se soient point vus.

SCENE XXV.

BARBARIN, GRIFFON *armé ridiculement*, ARCHERS.

BARBARIN.

HÉ bien! braves Records, nous avons le dessus.
Cléon, hors de combat, blessé d'un coup de pierre,
Plusieurs de ses Dragons par nous couchés par terre,
Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réussi.
Du nombre, il est bien vrai, nous avions l'avantage;
Mais le nombre n'est rien, si l'on n'a du courage;
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cléon ne revienne sur nous:
Ses Dragons sont mutins; s'il faut qu'il les rallie....

BARBARIN.

Et que me feront-ils? Mariamne est partie,
Ou doit l'être du moins. Zarès secrétement
A dû tout préparer pour son embarquement.
Cependant dans mon cœur des alarmes secretes....
Mais effaçons son nom de dessus mes tablettes:
Elle fut infidelle; & me fit enrager;
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus songer:
Prenons que je sois veuf. Mais, hélas! je frissonne.

SCENE XXVI.

BARBARIN, GRIFFON, ARLEQUIN, ARCHERS.

BARBARIN.

Que vois-je? à la douleur mon ame s'abandonne:
Qu'est-il de plus touchant que de voir Arlequin,
Les yeux baignés de pleurs, un mouchoir à la main,
Venir faire un récit & pathétique & tendre?
Ah! mon cher Arlequin, que venez-vous m'apprendre?
Mariamne est partie apparemment?

ARLEQUIN.

Hélas!
Haie... ouf....

BARBARIN.

Expliquez-vous, & ne ſanglottez pas.

ARLEQUIN.

Je ne ſaurois parler, tant ma douleur eſt forte ;
Ma voix ne peut ſortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens ſont ici ſuperflus.
Où Mariamne eſt-elle ?

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'eſt plus.

BARBARIN.

Qu'entends-je ! Elle eſt partie ?

ARLEQUIN.

Apprenez davantage.
A mes yeux, le Vaiſſeau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme eſt noyée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger,
A moins que par bonheur elle ne ſût nager :
Je vous dirai bien plus, elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Mon déſeſpoir augmente.
Elle étoit innocente : ah ! je veux me tuer...

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puiſſe achever.

BARBARIN.

Achevez, achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle eſt partie,
Elle alloit au combat pour vous ſauver la vie ;
Et c'eſt dans ce moment que le traître Zarès
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O ſenſibles regrets !
Pourſuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je ? En paſſant dans la rue
On voyoit ſur ſon front la vertu toute nue :
La modeſte innocence & la chaſte pudeur
Régnoient ſur ſon viſage ainſi que dans ſon cœur :
Son teint ſage & diſcret, ſa bouche ſcrupuleuſe,
La candeur de ſes yeux, ſa gorge vertueuſe....

BARBARIN.

Quel galimatias ! Finiſſez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le Vaiſſeau ; le monte ſagement.
Il fait voile, & chacun lui crioit : bon voyage ;
Quand ſoudain il s'éleve un furieux orage,
Dont le Vaiſſeau ſurpris, tout prêt à ſe noyer :
Deſcendoit à la cave & montoit au grenier,

Tant enfin, qu'il ſurvint un affreux vent de biſe,
Qui contre un fier rocher en cent morceaux le briſe.
Après cet accident, vous voyez bien, hélas!
Que votre femme eſt morte, & n'en reviendra pas.

BARBARIN, *ſe relevant.*

Quoi! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide!
Ah coquine de Sœur! Ah traitreſſe! Ah perfide!
Mais, hélas! je ſuccombe; & je trouve à propos,
De prendre en ce fauteuil un moment de repos.

ARLEQUIN.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'aſſomme,
Laiſſons-le, s'il ſe peut, dormir un petit ſomme.

BARBARIN, *revenant de ſa pâmoiſon.*

Je ne ſais d'où je viens. Je me ſens tout rêveur.
Je ne vois point ici ma femme, ni ma ſœur.
Appellez Mariamne.

ARLEQUIN, *à part.*

En voici bien d'un autre.

BARBARIN.

Vous pleurez, Arlequin? quel chagrin eſt le vôtre?

ARLEQUIN.

Mariamne n'eſt plus: vous moquez-vous de nous?
Les morts revivent-ils?

BARBARIN.

Ah ! que me dites-vous?
Qui vous fait me tenir un discours de la sorte ?

ARLEQUIN.

Avez-vous oublié que votre femme est morte ?

BARBARIN.

Quoi ! Mariamne est morte ?

ARLEQUIN, *à part.*

Il a perdu l'esprit ;
Le pauvre homme extravague & ne sait ce qu'il dit.

(*haut.*)

Je vous viens dans l'instant d'apprendre son naufrage.

BARBARIN.

Ah! je sens redoubler ma douleur & ma rage.
Venez, accablez-moi, Normands qui la perdez :
Noyez-moi dans vos flots, Mer qui la possédez.



SCENE XXVII *& derniere.*

BARBARIN, ARLEQUIN, GRIFFON, SCARAMOUCHE, ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

Ah! Monsieur, apprenez une étrange nouvelle.
Votre Epouse est vivante; & dans une Nacelle
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

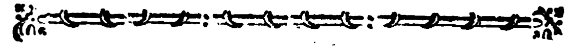
BARBARIN.

Ah! que je suis heureux! Que je bénis mon sort!
A présent que je sais qu'elle fut toujours sage,
Je prétends désormais faire un meilleur ménage.
Messieurs, vous le voyez, ce raccommodement
D'une Piece Comique est le vrai dénouement.
Il faut finir ainsi, pour que la Parodie
Ne soit point confondue avec la Tragédie.

FIN.

AGNÈS
DE
CHAILLOT,
PARODIE,

Repréſéntée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 24 Décembre 1723.



ACTEURS.

TRIVELIN, *Ancien Bailli de Chaillot, surnommé* le Justicier.

LA BAILLIVE, *Sa femme.*

PIERROT, *Fils de Trivelin.*

AGNÈS, *Servante du Bailli, mariée secrettement à Pierrot.*

CROUTON, *Ambassadeur de Gonesse.*

DEUX MITRONS.

ARLEQUIN, *Bedeau & parent du Bailli.*

LE MAGISTER.

LE MARGUILLIER D'HONNEUR, } *Personnages muets.*
LE CARILLONNEUR, }

UN PAYSAN.

QUATRE PAYSANS.

QUATRE ENFANS.

LA NOURRICE DES ENFANS.

UN ARCHER.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est à Chaillot, dans la maison de Trivelin.



AGNÈS DE CHAILLOT;

PARODIE.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, QUATRE PAYSANS.

LE BAILLI.

Mon fils ne me ſuit point? Sans peine je l'excuſe.
Il vient de remporter le prix de l'arquebuſe:
Il eſt encor tout plein de cet excès d'honneur.
Mais de Goneſſe enfin voici l'Ambaſſadeur.

LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots, faut-il tant de myſtere?
Moi qui fus de Goneſſe autrefois Boulangere,
Je dois bien le connoître, il ſe nomme Crouton:
Mon fils, depuis un an, en a fait ſon Mitron.
Mais, Monſieur le Bailli, toujours avec emphaſe,
Vous nous faites valoir juſqu'à la moindre phraſe.

LE BAILLI.

Apprenez qu'un Bailli doit parler gravement.
Mais de l'Ambaſſadeur oyons le compliment.

SCENE II.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS; *Suite du Bailli*, CROUTON, *Ambassadeur de Gonesse & sa suite.*

CROUTON.

Je sommes députés des Bourgeois de Gonesse,
Qui vous marquont par nous, Bailli, leur alégresse;
Ils sont tretous joyeux que Monsieur votre fils
De l'Arquebuse enfin ait remporté le prix.
Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux fois, mais, quatre,
La gloire que ce fils sur vous a su rabattre.
Ah! quel plaisir pour vous de faire tant de bruit,
Et d'être par un fils rengendré, reproduit!
Que vous êtes heureux! Chez vous rien ne décline;
Vous vendez votre son, mieux que votre farine:
Vous mettez tout en branle, & vos vœux sont contens.
J'en partageons la joie avec vos Habitans;
Notre Maître, sur-tout, de si bon cœur s'y livre,
Que depuis avant-hier il n'a cessé d'être ivre.

LE BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'est uni doublement:
Sa mere est mon épouse, on ne sait pas comment;

Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire ;
Et le même Contrat qui m'unit à sa mere,
Veut que mon fils Pierrot soit l'époux de sa sœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le disiez, on sait cela par cœur.

LE BAILLI.

Ainsi dans nos Enfans nous nous verrons renaître.
Adieu... De mes desseins instruisez votre Maître ;
Dites-lui que Pierrot épousera sa sœur.

(L'Ambassadeur se retire avec toute sa suite, ainsi que celle du Bailli.)

SCENE III.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Vous renvoyez bientôt ce pauvre Ambassadeur :
Vous deviez bien du moins le prier de la Noce,
Ou, pour s'en retourner, lui prêter votre rosse.
Mais sur un autre fait discourons entre nous.
Votre fils, que déja ma fille aime en époux,
Ne la regarde pas ; elle est inconsolable.

LE BAILLI.

Que m'apprenez-vous-là ? Ce seroit bien le diable !
Pour Constance Pierrot seroit indifférent ?
Il le faut excuser ; les honneurs qu'on lui rend

Lui montent à la tête; il en est dans l'ivresse:
Car souvent les honneurs enivrent la jeunesse.

LA BAILLIVE.

Il faut à son devoir ranger cet étourdi:
Il a du cœur; il est entreprenant, hardi;
Ne manque pas d'esprit; sa figure est gentille;
Il excelle au Billard, & sait bien le Quadrille;
Dans tout notre Village il n'a point son égal;
Mais convenez aussi qu'il est un peu brutal.

LE BAILLI.

Allez, ne craignez rien, je saurai le réduire:
Reposez-vous sur moi, ce mot doit vous suffire.
Je vais trouver Constance; &, dans le même tems,
A mon coquin de fils parler des grosses dents.

SCENE IV.

LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE, *à Agnès qui travaille à la tapisserie.*

AGnès, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.
Hé bien? que dites-vous de tout ce tripotage?

AGNÈS, *d'un air simple.*

Moi, Madame?

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter;
Souvent dans votre chambre il va vous visiter:

Etes-vous ſa maitreſſe, ou bien ſa confidente ?

AGNÈS.

Hélas ! je ſuis, Madame, une pauvre innocente,
Qui ne ſais pas encore à quoi ſert un Amant.

LA BAILLIVE.

Vous parlez en niaiſe, & penſez autrement.

AGNÈS, *ſoupirant.*

Qui ? moi ! je ne ſais pas ce que vous voulez dire.

LA BAILLIVE.

Vous ſoupirez, je crois ?

AGNÈS.

Non, c'eſt que je reſpire.

LA BAILLIVE.

Vous appellez cela reſpirer ? Jour de Dieu !
Si quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu,
C'eſt comme s'il oſoit me l'ôter à moi-même.
Ma fille eſt un bijou ; Je la chéris, je l'aime :
Eſt-il rien de ſi beau que cette fille-là ?
Si-tôt qu'elle paroît, chacun dit ... la voilà.
Qu'elle vienne à ſourire, ou tourner la prunelle,
On entend ſoupirer tout le monde autour d'elle ;
Et cependant je vois qu'on la mépriſe ici.
Mort de ma vie ! il faut éclaircir tout ceci.
Chargez-vous de ce ſoin ; entendez-vous, ma mie ?
Sachez par qui ma fille eſt aujourd'hui trahie ;
Apprenez-moi ſur qui doivent tomber mes coups,
Découvrez ſa rivale, ou je m'en prends à vous.

(*Elle s'en va.*)

SCENE V.

AGNÈS, *seule*.

AH! Ciel! Qu'ai-je entendu? Quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête!
Heureuse, en ce péril qui me glace d'effroi,
Si je n'avois encor à craindre que pour moi!

SCENE VI.

PIERROT, AGNÈS.

AGNÈS.

VENEZ, mon cher Pierrot.

PIERROT.

Je vous vois toute émue;
Qu'avez-vous, belle Agnès?

AGNÈS.

Votre Agnès est perdue:
On vous fait épouser Constance dès ce jour.

PIERROT.

Et que deviendra donc, chere Agnès, notre amour?

AGNÈS.

O trop funeste amour! Avant que de m'y rendre,
Vous savez quels efforts je fis pour m'en défendre.

Un jour, dans ma Cuisine entré secrétement,
Vous vîntes me conter votre amoureux tourment;
Je vous priai cent fois de me laisser tranquile;
Vous n'écoutâtes point ma priere inutile;
Et me serrant les mains, embrassant mes genoux,
Vous fîtes éclater les transports les plus doux.
Mais, piqué des rigueurs de ma vertu mutine,
Vous prîtes aussi-tôt le couteau de Cuisine.
Je craignis pour vos jours, j'arrêtai votre main,
Et je vous empêchai de vous percer le sein.
Vous jettâtes le trouble, & l'effroi dans mon ame:
Dès ce même moment je devins votre femme.
Mais, hélas! tout conspire aujourd'hui contre nous.
On veut, mon cher Pierrot, briser des nœuds si doux.
Votre marâtre, enfin, que la rage transporte,
Me soupçonne déja....

PIERROT.

Que le diable l'emporte!
Mais n'appréhendez rien; je saurai vous venger,
Si quelqu'un dans ces lieux ose vous outrager.
Calmez-vous, belle Agnès; bannissez les alarmes;
Vos yeux ne sont point faits pour répandre des larmes,
Ils doivent s'occuper à des emplois plus doux.
Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.

AGNÈS.

Point de révolte au moins! Mon fils, qu'il vous souvienne,
Que, lorsque je reçus votre main, vous la mienne,
Avant que nous coucher, vous me promîtes bien
Que jamais contre un pere....

PIERROT.

Ah! Je ne promis rien.
Que, diable, dans la tête allez-vous donc vous mettre?
Ne pouvant rien prévoir, que pouvois-je promettre?
Savois-je que mon pere, à soixante & quinze ans,
Reprendroit une femme avec de grands enfans?
Et que de cette femme on m'offriroit la fille,
Pour ne faire par-là qu'une seule famille?
Mais, pour ne rien risquer dans des périls si grands,
Fuyez, fuyez, Agnès, avec nos chers enfans,
Ces gages précieux de notre amour parfaite.

AGNÈS.

Non, non, je ne dois point songer à la retraite:
Nous découvririons tout. Laissez-moi dans ces lieux.
Mais ne nous voyons plus.

PIERROT.

Chere Agnès, je le veux;
Il faut vous obéir. Mon pere va m'entendre;
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.
Pour quelque tems encor, dissimulons nos feux;
Et faisons sur nos cœurs ces efforts généreux.
Mais, du moins, baisez-moi, la chose m'est permise:
C'est une liberté que l'hymen autorise.

AGNÈS.

Que me demandez-vous?

PIERROT.

Rien qu'un petit baiser.
Cette faveur, Agnès, ne peut se refuser;
C'est tout ce qu'à présent mon amour se propose;
Je me garderai bien d'exiger autre chose.

AGNÈS.

Hé bien ! soit... mais j'ai peine à sortir de ce lieu :
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.
(Elle s'en va)

SCENE VII.

PIERROT, *seul.*

J'ATTENDS ici mon pere : il croira me confondre ;
Mais à bon chat, bon rat ; je saurai lui répondre.
Il vient. Constance ici devroit suivre ses pas :
Mais elle fera mieux de n'y paroître pas :
La belle vainement chercheroit à me plaire ;
Sa présence en ces lieux n'est pas fort nécessaire.

SCENE VIII.

LE BAILLI, PIERROT.

LE BAILLI.

JE vous cherchois, mon fils, & je vous trouve ici.

PIERROT, *d'un air fier.*

A la bonne heure.

LE BAILLI.

Enfin, mon cher fils, Dieu merci,

Vous avez, comme il faut, imité mon adresse
Aux jeux où l'on m'a vu briller dans ma jeunesse.
Il s'agit de savoir si dans d'autres exploits,
Où l'on sait que j'étois un compere autrefois,
Vous pourrez dignement égaler votre pere.
Je veux vous marier à Constance ; & j'espere....
Vous secouez la tête ! Expliquez-vous.

PIERROT.

Hélas !
Sans que je dise rien, ne m'entendez-vous pas ?

LE BAILLI.

Ah ! j'entends ; votre cœur ne ressent rien pour elle ?
Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle ?
Est-ce au fils d'un Bailli à regarder aux traits ?
Il ne doit consulter que ses seuls intérêts.
Constance, en l'épousant, va vous mettre à votre aise :
Enfin, que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise,
Vous serez son époux, j'ai résolu cela,
J'ai donné ma parole.

PIERROT.

Hé bien ! retirez-la.
Quoi ! le Fils d'un Bailli n'aura pas l'avantage
Qu'on ne refuse pas au dernier du Village ?
On veut jusqu'à ce point contraindre mon ardeur :
Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur ?

LE BAILLI.

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme ;
Et si, de le payer, il faut que l'on me somme....

PIERROT.

Faut-il à vos genoux me jetter? M'y voilà.

LE BAILLI.

Tarare!....Il s'agit bien maintenant de cela!
Il s'agit de payer, ou tenir ma promesse.
Sur moi je ne veux point attirer tout Gonesse.

PIERROT.

Nos Manans, s'il le faut, vous prêteront la main:
Le Bailli d'un Village en est le Souverain.
Des Mitrons peuvent-ils vous causer tant d'alarmes?
Dites un mot, je suis prêt à prendre les armes.
Le plus affreux danger ne peut m'intimider.
Dans un péril pressant, il faut tout hazarder.
Rien ne me fait trembler: j'ai du cœur, de l'adresse;
J'ose, dès à présent, défier tout Gonesse.
En vain ses Habitans s'armeroient contre vous,
C'est assez de moi seul pour les abattre tous.

LE BAILLI.

A cet emportement je ferai la réponse,
Que fit, en pareil cas, à son fils, Dom Alphonse.
» Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi:
» *Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.*

PIERROT

A quoi bon me citer ce beau Vers de Corneille,
Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille?

LE BAILLI.

Je crois que ce coquin se moque encor de moi!
Oh! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

» Non, je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.

LE BAILLI.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chasse ;
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot : je ne le puis.

SCENE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, PIERROT, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Mon mari, pour le coup, j'ai découvert l'affaire.
Ne vous étonnez plus qu'à vos desirs contraire,
Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris ;
Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.
(*En montrant Agnès.*)

LE BAILLI.

Ma Servante !

AGNÈS.

Ah ! bon Dieu ! moi, l'innocence même !

PIERROT.

Ne désavouez point, Agnès, que je vous aime :
A quoi bon ces détours ? il n'en faut plus chercher :
Mon amour est trop grand pour le pouvoir cacher.

LE BAILLI, *à Agnès.*

Cela seroit-il vrai, petite mijaurée,
Qui faites devant nous la sotte & la sucrée ?

PIERROT.

PIERROT.

Ah ! faites ſur moi ſeul tomber votre couroux ;
Agnès n'eſt point coupable ; & jamais....

LE BAILLI, *à Pierrot.*

Taiſez-vous.
Ma femme, entre vos mains je remets la coquine :
Allez la renfermer, à clef, dans la Cuiſine.

PIERROT.

Ah ! quel ordre barbare ! Agnès, ma chere Agnès,
Quoi ! je ne verrois plus de ſi charmans attraits !
Je ne permettrai point qu'elle me ſoit ravie ;
Et je ſouffrirois moins ſi l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLI.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah! mon pere, arrêtez.
En quelles mains, hélas ! la laiſſez-vous ?

LE BAILLI.

Sortez.

PIERROT.

Quelqu'un va le payer, ou je me donne au diable...
Je ſors ; mais je crains bien de revenir coupable.

SCENE X.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÉS.

LE BAILLI, *à ſa femme.*

AVERTISSEZ nos gens de l'obſerver de près,
Tandis que je m'en vais entretenir Agnès.

SCENE XI.

LE BAILLI, AGNÈS.

LE BAILLI.

OH! çà, ma chere Agnès, parlons sans nous
contraindre.
Quelque sujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre,
Je vous aime, & je veux vous prendre par douceur.
Mon Fils nourrit pour vous une coupable ardeur,
Tâchez de l'en guérir. Vous savez que Constance
Doit faire avec Pierrot une étroite alliance;
Avec un bon garçon je veux vous marier.
Feu votre ayeul étoit mon pere nourricier;
Le bon-homme, pour moi signalant sa tendresse,
Avec un soin extrême éleva ma jeunesse.
Il étoit l'Écrivain du Procureur Fiscal,
Et dans tous les procès son faux témoin bannal
Aussi bien que son Maître, il savoit la Pratique;
De la chicane, enfin, il m'apprit la rubrique;
Et comment, sans aller voler sur le chemin,
On pouvoit s'emparer du bien de son voisin.
Mais il m'apprit encor, ce vieillard respectable,
Qu'un pere pour son fils doit être inexorable;
Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien,
Sur-tout quand il épouse un fille sans bien;
Et que l'on ne peut trop punir une servante,
Quand elle est assez vaine, assez impertinente,

Pour oser s'amuser au fils de la maison.
De votre sage aïeul, telle fut la leçon,
Chere Agnès ; &, pour prix de ma reconnoissance,
Vos services auront bien-tôt leur récompense.
Arlequin le Bedeau peut vous donner un rang ;
Vous savez qu'il vous aime, & qu'il est de mon sang :
A l'épouser demain, chere Agnès, soyez prête.
Je m'oblige à vous faire un trousseau fort honnête.

AGNÈS.

Pourrois-je me résoudre à lui donner ma foi,
Quand je ne l'aime point ?

LE BAILLI.

Agnès, écoutez-moi.
Avec ce mien parent, si l'hymen vous engage,
Moi-même je ferai les frais du mariage.
Choisissez d'un quartier de vignes ou de pré ;
Foi de Bailli d'honneur, je vous le donnerai.
Votre ayeul m'est si cher, j'honore tant sa cendre,
Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre,
Pour faire voir à tous, que le dernier vassal
Qui forme les Baillis, est presque que leur égal.

AGNÈS.

Le Bedeau, je l'avoue, est homme de mérite ;
Mais de cette faveur, de bon cœur je vous quitte.
C'est répondre fort mal à mes intentions,
Que de payer ainsi vos obligations.
En faveur d'un ayeul votre reconnoissance
Eclate vainement, & je vous en dispense ;
Car, si c'est à ce prix que vous vous acquittez,
Je me passerai bien de toutes vos bontés.

LE BAILLI.

Qu'entends-je ! A ce discours, je ne puis rien comprendre.
A la main de mon fils oseriez-vous prétendre ?
Ah ! si je le savois, je vous ferois bien voir
Que ce n'est point en vain qu'on brave mon pouvoir.
Mais quoi ! vous rougissez, & vous baissez la vue...
Agnès, c'est pour le coup que vous seriez perdue ;
Et je me servirois de mon autorité,
Pour vous mettre bien-tôt en lieu de sûreté.

SCENE XII.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

AH ! vraiment, mon mari, voici bien du tapage.
Votre fils, animé de fureur & de rage,
Malgré votre défense, a forcé la maison :
Nos gens, qu'il a chargés de cent coups de bâton,
N'ont pû lui résister, il a su les abattre ;
Et, pour ravoir Agnès, il fait le diable à quatre.

LE BAILLI.

Malheur que je n'ai pu prévoir, ni prévenir !
Mais, tout coup vaille, allons... me perdre... ou le punir.

SCENE XIII.

LA BAILLIVE, AGNÉS.

LA BAILLIVE.

Vous vous faites aimer d'une étrange maniere !
Et voilà bien du train pour une Cuisiniere.
Le beau charivari que vous causez chez nous !
Vous avez tant d'attraits, que, pour l'amour de vous,
Votre galant ici fait naître le désordre,
Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

AGNÈS.

N'insultez pas du moins, Madame, à ma douleur;
Et, lorsque de Pierrot je prévois le malheur,
Bien loin d'être insensible au chagrin qui m'accable,
Laissez-moi le plaisir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin,
Agnès; votre malheur n'en est que plus certain.
Puisque vous révoltez le fils contre le pere,
Redoutez les effets de ma juste colere.

AGNÈS.

Madame, puis-je craindre un impuissant couroux,
Quand je suis aujourd'hui plus à plaindre que vous?
Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange.

LA BAILLIVE.

Je creve de dépit, & la main me démange ?...
Mais son galant paroît ; qui le conduit ici ?
Quoi qu'il en soit, sachons ce que fait le Bailli.

SCENE XIV.

PIERROT *l'épée à la main*, AGNÉS.

PIERROT.

GRace au ciel, eſcorté d'une troupe mutine,
Je puis vous dérober au ſort qu'on vous deſtine.
De ces funeſtes lieux, ma chere, éloignons-nous ;
Venez, Agnès, venez, & ſuivez votre époux.

AGNÈS.

Qu'avez-vous fait, cruel ? Quel horrible tapage !
Ah ! que je me repens de notre mariage !
Voilà donc tout le fruit d'un funeſte lien ?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire ſur le mien.
Contre nous vous avez animé votre pere,
Nous ſerons les objets de ſa juſte colere ;
Qu'allons-nous devenir ? hélas ! ce ſont vos rats
Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Moquons-nous de cela, prenons tous deux la fuite ;
Nous pouvons de mon pere éviter la pourſuite.
Hâtez-vous, ſuivez-moi.

AGNÈS.

Non, ne l'eſpérez pas.
Pierrot, je crains le crime, & non point le trépas.
Cette indigne action irrite ma colere.
Allez, dès ce moment, appaiſer votre pere ;

Et, sans pousser plus loin vos transports furieux,
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable,
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

PIERROT.

Les plaisans sentimens! vous avez l'air naïf!
Ainsi je vous plairois beaucoup plus, mort que vif?
Je vous suis obligé de votre courtoisie.
Mais, mon pere paroît; vous le voyez, ma mie,
Si nous étions sortis, il arrivoit trop tard.

SCENE XV.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÉS, PIERROT.

LE BAILLI, *sans voir Pierrot.*

OU pourrai-je trouver mon fripon, mon pendard?
Si je l'attrape, il va payer pour tous les autres.
(*A Pierrot.*)
Ah! ah! le beau garçon, vous faites donc des vôtres?
Coquin, rends ton épée, ou m'en perce le sein.
Viens, avance....

PIERROT, *jetant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main.
Il me feroit beau voir vous pousser une botte!
Je voulois enlever mon Agnès; mais la sotte

N'a pas voulu me suivre ; ainsi vous voyez bien
Que dans ce que j'ai fait elle ne trempe en rien ;
C'est sur moi seul que doit tomber votre colere :
Agnès n'est point coupable ; &, je le réitère...

LE BAILLI.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins ;
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Je sais ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la punisse,
Ne perdez point de tems, hâtez donc mon supplice ;
Sinon, vous me verrez, encor plus furieux,
Dès demain assommer, briser tout en ces lieux.
Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
J'irai venger Agnès, n'ayant pu la défendre ;
Et je n'excepterai, dans un tel désespoir,
Que vous seul & Constance. Adieu. Jusqu'au revoir.

SCÈNE XVI.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, *Suite.*

LE BAILLI.

VOYEZ-VOUS ce coquin, comme encore il me brave !
(*A sa Suite.*)
Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave :
Prévenons la fureur d'un tel emportement.
(*Une partie de la Suite sort & court après Pierrot.*)
(*A la Baillive.*)
Et vous, gardez toujours Agnès soigneusement.

SCENE XVII.

LE BAILLI, *le reste de sa Suite.*

LE BAILLI.

QUELQUES réflexions sont ici nécessaires,
Pour balancer les droits des Baillis & des peres.
Eh bien! Bailli, tu dois punir un criminel.
Quoi! pere, pourras-tu te montrer si cruel?
Bailli, point de quartier, exerce la justice.
Pere, ne permets pas que ton cher fils périsse.
Non, je le punirai, c'est l'Arrêt du Bailli.
Oh! non pas, s'il vous plaît, vous en aurez menti.
Punissons.... Pardonnons.... Soyons dur.... Soyons tendre.
Hélas! dans cet état, quel conseil dois-je prendre?
(*A sa Suite.*)
Faites entrer les Grands; le Marguillier d'honneur,
Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur,
Avec le Magister: dans une telle affaire,
L'avis de ces Messieurs me sera nécessaire.



SCENE XVIII.

LE MAGISTER, ARLEQUIN *Bedeau* LE MARGUILLIER, LE BAILLI, LE CARILLONNEUR.

LE BAILLI, *après qu'ils sont assis.*

JE vois à ce soupir, à ces pleurs, ce sanglot,
Que vous êtes instruits des frasques de Pierrot.
Que des enfans gâtés causent de maux aux peres !
Vous êtes mes parens, mes amis, mes comperes;
De grace, honorez-moi de vos sages avis.
Il s'agit de punir, ou d'absoudre mon fils.
Chaque jour à mes yeux son insolence augmente;
Et, non content d'avoir débauché ma servante,
Il a presque assommé mon Clerc, mon Jardinier.
A qui donc désormais pourrai-je me fier ?
Un fils, pour qui j'ai fait éclater ma tendresse,
Ose pousser si loin sa fureur vengeresse!
J'en dois faire un exemple; il m'a désobéi,
Je le ferai partir pour le Missisipi;
Et, me laissant guider par ma juste colere,
Je mettrai ma servante à la Salpêtriere.
Vous, Arlequin, parlez.

ARLEQUIN.

On ne sauroit nier
Que toujours le Bedeau doit marcher le premier;

Mais j'attendois, Bailli, pour rompre le ſilence,
Que votre autorité m'en donnât la licence.
Je vais donc vous parler ſans feinte & ſans détour.
Vous ſavez, pour Agnès, juſqu'où va mon amour;
Et, puiſqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche,
Je comptois ſûrement la tenir dans ma manche;
Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec!
Votre fils m'a paſſé la plume par le bec:
Et, quoiqu'il ſoit l'auteur de mon ſort déplorable,
Je ne puis le haïr, car je ſuis un bon diable.
Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maiſon;
S'il vous avoit donné quelques coups de bâton,
Il auroit plus de tort; excuſez la jeuneſſe:
Il ne venoit ici, qu'enlever ſa Maitreſſe:
Et, quoique l'action vous ſemble un attentat,
Je n'y vois pas de quoi faire feſſer un chat.
Rendez-lui ſon Agnès; s'il le faut, qu'il l'épouſe;
Ce mot ſort à regret d'une bouche jalouſe:
Mais, puiſque vous voulez enfin le châtier,
Le meilleur châtiment eſt de le marier.
Il en enragera dans quatre jours, peut-être;
Sa femme rabattra ſes airs de petit-Maître.
Pour ranger la jeuneſſe, il n'eſt que ce moyen.
Mon avis eſt fort bon, le vôtre ne vaut rien.
Nous avons de l'eſprit, & rien ne s'y dérobe.
Nous ne ſommes pas ſots; nous autres gens de robe.

LE BAILLI.

Magiſter, c'eſt à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER.

Il le faut avouer, j'eſtime votre fils;

Son amitié pour moi ne s'eſt point ralentie ;
Et je ne puis nier que je lui dois la vie.
Un jour que j'étois ivre, il m'en ſouvient toujours ;
Ce généreux garçon me prêta ſon ſecours.
Accablé de ſommeil, étendu dans la place,
Moi-même j'euſſe été l'auteur de ma diſgrace :
Une charrette alloit me paſſer ſur le corps,
Quand, pour me relever, il fait pluſieurs efforts ;
Me charge ſur ſon dos, fier de ſon entrepriſe,
Comme Enée autrefois porta ſon pere Anchiſe.
Pourtant, quoique ſenſible aux bontés de ce fils,
Si j'oſois m'expliquer....

LE BAILLI.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne puniſſez une telle inſolence,
Jamais vous ne ſerez chez vous en aſſurance :
Puiſque vous êtes Juge, il faut le condamner ;
Et vous ferez fort bien de le morigener.
Son ſort me fait pitié, j'en pleure, j'en ſoupire ;
Mais aux ordres d'un pere, un enfant doit ſouſcrire.
C'eſt un petit mutin : quoiqu'il m'ait bien ſervi,
Je conclus avec vous pour le Miſſiſſipi.

LE BAILLI, *aux autres Conſeillers.*

Vous ne me dites rien ... Vous gardez le ſilence...
Meſſieurs, ah ! je ſais trop ce qu'il faut que j'en penſe !
Qui ne dit mot, conſent. Je condamne mon fils.
Je ne demande point là-deſſus vos avis ;
La choſe eſt inutile, & n'en vaut pas la peine ;
Car vous n'êtes ici que pour orner la Scene.

(*Les Conſeillers ſortent.*)

SCENE XIX.

LE BAILLI, *seul*.

MON fils va donc partir pour le Mississipi!
Mais que deviendras-tu, quand il sera parti?
Bailli trop malheureux, te voilà sans lignée;
Tu n'en peux espérer d'un second hymenée;
Ta race va finir: quel malheur pour l'Etat!
Dois-je immoler un fils aux clauses d'un contrat?
Chacun, avec raison, dira que je radote;
Et l'on m'enrôlera bientôt dans la calotte.

SCENE XX.

UN PAYSAN, LE BAILLI.

LE BAILLI, *au Paysan*.

QUE me veut-on?

LE PAYSAN.

Agnès demande à vous parler:
Elle a quelques secrets, dit-elle, à révéler.

LE BAILLI.

Qu'elle entre.



SCENE XXI.

AGNÉS, LE BAILLI, UN ARCHER.

LE BAILLI.

APPROCHEZ-VOUS; venez, la belle fille,
Qui mettez le désordre en toute ma famille.

AGNÈS.

Votre courroux est juste; &, loin de vous blâmer,
Je sais que contre moi tout doit vous animer;
Je ne résiste point au coup qui me menace;
Mais daignez m'accorder une derniere grace:
A mes vœux empressés ne la refusez pas.
Ordonnez à l'Archer qui suit ici mes pas,
Qu'il fasse exactement ce que j'ai su lui dire.
C'est la seule faveur à laquelle j'aspire;
Dans l'état où je suis j'ose la demander.

LE BAILLI, *à l'Archer.*

Faites ce qu'elle veut.

AGNÈS, *à l'Archer.*

Revenez sans tarder.

(*L'Archer sort.*)



SCENE XXII.

AGNÉS, LE BAILLI.

AGNÈS.

ENFIN je vais parler, rien ne doit me contraindre.
De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre,
Bailli; que la pitié ne vous retienne plus;
Tous mes crimes encor ne vous sont pas connus.
Armez contre mes jours votre pouvoir suprême;
Pour votre aimable fils ma tendresse est extrême;
Et, loin de redouter votre juste courroux,
Je vous dirai bien plus, Pierrot est mon époux.

LE BAILLI.

Votre époux! Ciel! Qu'entends-je? Ah friponne!
Ah coquine!
Avez-vous oublié votre basse origine?
Mais pourquoi m'avouer si tard un tel forfait?
Dès le commencement vous deviez l'avoir fait,
Vous dire de mon fils épouse, & non maitresse;
Mais vous avez voulu faire durer la Piece,
Pour étaler ici tous ces beaux sentimens
Que j'ai lus & relus cent fois dans les Romans.
Mon fils en pâtira...

SCENE XXIII.

Quatre ENFANS amenés par une Nourrice, AGNÈS, LE BAILLI, UN ARCHER.

AGNÈS.

SUIVEZ donc vos maximes;
On vous amene encor de nouvelles victimes.
Voici du fruit nouveau qui vous est présenté;
Voyons si d'un Bailli toute la dureté
Pourra....

LE BAILLI.

Dans ce moment, ma fureur redoublée....
Mais que vois-je?

AGNÈS, *à ses enfans.*

Venez, famille désolée;
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins.
Approchez-vous, mes fils; voilà votre grand-pere,
Embrassez ses genoux, appaisez sa colere.

LES ENFANS, *à genoux devant le Bailli.*

Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.

LE BAILLI.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces marmots-là?
Ai-je dans ma maison des chambres inconnues?
Oh! pour le coup, il faut qu'ils soient tombés des nues.

Ont-ils pu parvenir à l'âge où les voilà,
Sans qu'aucun du logis ait rien su de cela ?

AGNÈS.

N'y voyez point mes traits, n'y voyez que les vôtres.
Ils ignorent leur pere, ainsi que beaucoup d'autres.
Ces gages précieux, que j'ose vous offrir,
Loin de vous irriter, devroient vous attendrir.

LE BAILLI.

Pour prouver un hymen, petite impertinente,
Vous montrez des enfans! La preuve en est plaisante!

AGNÈS, *lui montrant son Contrat de Mariage.*

Vous me faites rougir, & c'est trop m'insulter :
En voyant ce Contrat, en pourrez-vous douter ?

LE BAILLI, *après l'avoir examiné.*

Ah! je ne dis plus rien ; & cet Acte authentique
Imposera du moins silence à la critique.

(*En regardant les Enfans.*)

Qu'ils sont jolis, gentils! j'en suis tout réjoui ;
Ils ressemblent au pere, on diroit que c'est lui.

(*Il les embrasse.*)

A toute ma tendresse, enfin, je m'abandonne.

(*A l'Archer.*)

Faites venir mon fils ; allez, je lui pardonne.



SCENE XXIV.

LE BAILLI, AGNÉS, les quatre ENFANS, LA NOURRICE.

LE BAILLI, *à Agnès.*

C'EN est fait, je me rends, & Pierrot est à vous;
Aimez plus que jamais, Agnès, ce cher époux.
Ma femme grondera, fera bien la mauvaise;
Mais je m'en moque.

AGNÈS.

Hélas! que vous me comblez d'aise!
Mais d'où vient tout-à-coup la douleur que je sens?
Le cœur me bat, je tremble.... Eloignez mes Enfans.

LE BAILLI.

Quels transports imprévûs! Quelle mouche vous pique?
Chere Agnès, qu'avez-vous?

AGNÈS, *en criant.*

Seigneur, j'ai la colique.

LE BAILLI.

Ah! je me doute bien d'où peut venir cela.
Ma carogne de femme a joué ce trait-là.
Quel temps a-t-elle pris pour un coup de la sorte?
Ma foi, si j'en fais rien, que le diable m'emporte!
Et de m'en informer, je prends peu de souci,
Non plus que de chercher remede à tout ceci.

SCENE XXV & derniere.

PIERROT, LE BAILLI, AGNÉS *évanouie*, ARLEQUIN, LA NOURRICE, LES QUATRE ENFANS.

PIERROT, *sans voir Agnès.*

SOUFFREZ qu'à vos genoux, mon pere, je déploie
Tout ce qu'en ce moment mon cœur ressent de joie.
Vous me rendez Agnès.

LE BAILLI.

Ah! mon pauvre garçon!
Je vous la rends ici d'une étrange façon;
Et nous avons compté tous les deux sans notre hôte,
Votre Agnès va mourir... mais ce n'est pas ma faute.

PIERROT.

Ah! voilà de ces coups où l'on ne s'attend pas.
Quoi! falloit-il sa mort, pour sortir d'embarras?
Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie!
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

(*Il veut se frapper.*)

LE BAILLI, *lui retenant la main.*

Ah! mon fils, arrêtez....

PIERROT.

Pourquoi me secourir?
Laissez-vous voir mon pere, en me laissant mourir.

LE BAILLI.

Quel galimatias! Morbleu, quelle chimere!
Laissant mourir un fils, se montre-t-on son pere?
Je veux que vous viviez.

PIERROT.

Et si je ne meurs pas,
Que deviendra Constance, avec tous ses appas?
Faudra-t-il l'épouser? s'en retournera-t-elle?
Vous m'irez, là-dessus, chercher encor querelle.

AGNÈS.

Adieu, mon cher époux; c'en est fait, je me meurs.
Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

PIERROT.

Chere Agnès, vous mourez: ô rigueur inhumaine!

ARLEQUIN.

Tirons, tous, nos mouchoirs; voici la belle Scene.

PIERROT, *aux genoux d'Agnès.*

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,
Puisque ma chere Agnès va descendre au tombeau.
Hélas! si l'art eût pu rendre Agnès à la vie,
Que de gens en auroient ici l'ame ravie!
Le Spectateur n'eût pas été si consterné;
Et, sur la bonne bouche, il s'en fût retourné:
Il le faut avouer; c'étoit un coup de maître;
Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut-être.

Telle que l'on croit morte, ou près du monument,
Revient ſouvent de loin à la voix d'un Amant.
Revivez, chere Agnès, c'eſt moi qui vous en prie...
Tenez, voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie.

AGNÈS.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au trépas?

PIERROT.

Hé bien! qu'avois-je dit? Ne la voilà-t-il pas?
Ah! que je ſuis content! Puiſqu'Agnès n'eſt pas morte,
Chantons, cabriolons, & de la bonne ſorte.

Les Payſans & Payſannes viennent témoigner leur joie, & forment un Divertiſſement.



DIVERTISSEMENT.

UN PAYSAN. N°. I.

CHANTONS les amours de Pierrot;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

CHŒUR.

Chantons les amours de Pierrot;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

LE PAYSAN.

Pierrot aime sa Ménagere,
Pour lui rien n'est si beau qu'Agnès.
Notre Bailli se désespere,
Il jure & fait bien le mauvais;
Mais dans ces beaux enfans il reconnoît ses traits,
Et dit, cessant d'être en colere:
Puisque ceux-ci sont déjà faits,
Est-ce la peine d'en refaire?
Chantons les amours de Pierrot;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.
(*Le Chœur répete les deux derniers vers.*)

UNE PAYSANNE. N°. II.

Dans les yeux de la belle Agnès,
L'Amour emprunte tous ses traits:
On fait son bonheur de lui plaire.
Pierrot lui trouve tant d'attraits,
Qu'il l'épouse à peu de frais,
Sans Témoins & sans Notaire.
(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

No. III.

QUE jeune étourdi se marie,
Pour contenter sa fantaisie ;
Je n'en dis mot:
Mais qu'après cinq ans de ménage,
Il aime sa femme à la rage ;
J'en dis du mirlirot.

Qu'un Amant, perdant sa Maitresse,
Au sort d'un rival s'intéresse,
Je n'en dis mot:
Mais, lorsque sa bouche jalouse
Prononce ce mot: qu'il l'épouse ;
J'en dis du mirlirot.
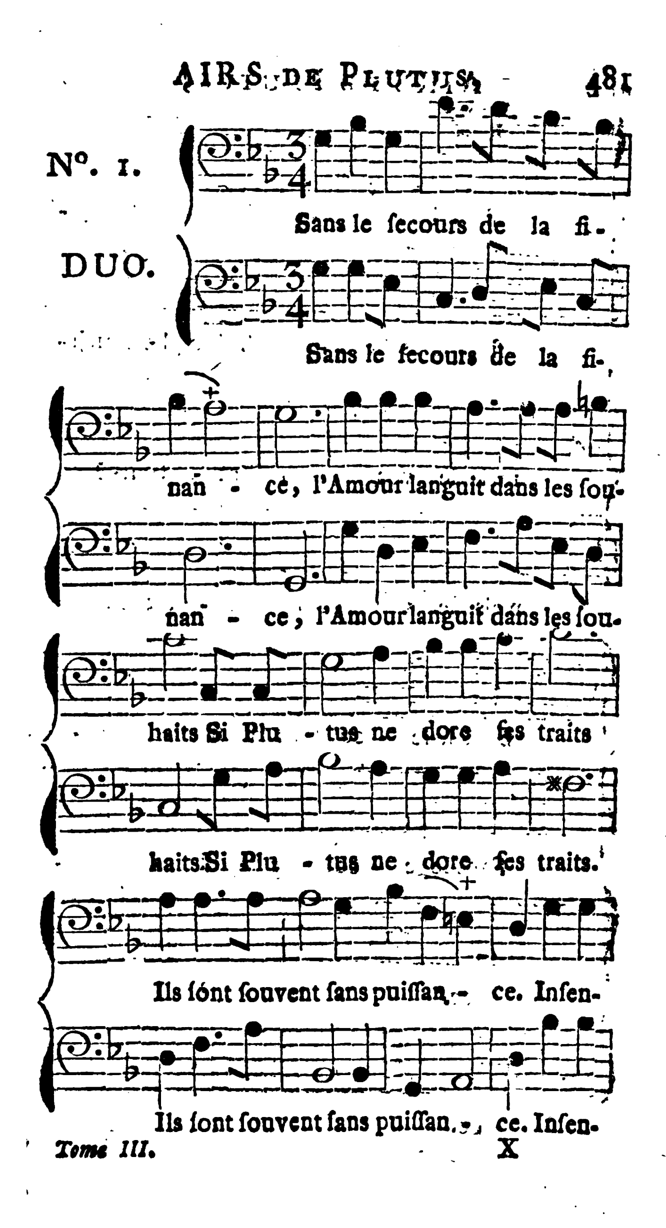
Qu'en proie à sa juste colere,
Un fils soit condamné d'un pere ;
Je n'en dis mot:
Mais qu'un vieux Conseiller barbare
Contre son ami se déclare ;
J'en dis du mirlirot.
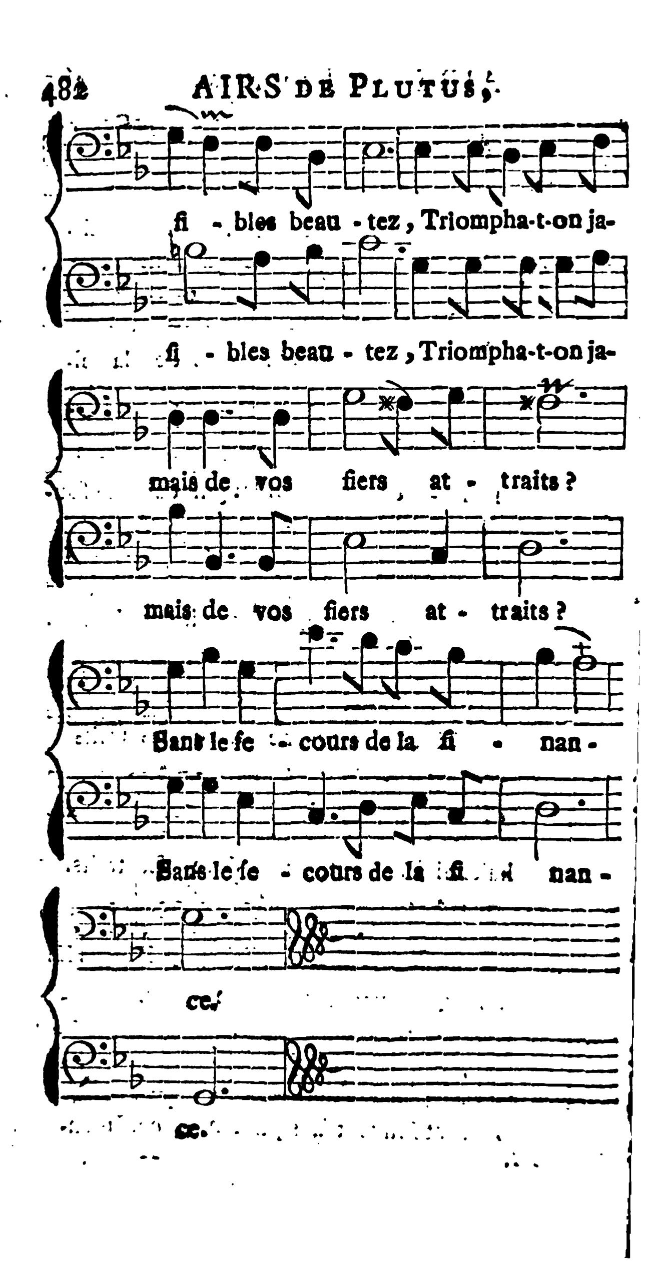
Que, pour gagner une Maitresse,
Un jeune Amant use d'adresse ;
Je n'en dis mot:
Mais que la belle qu'il pourchasse,
Cesse d'en défendre la place ;
J'en dis du mirlirot.
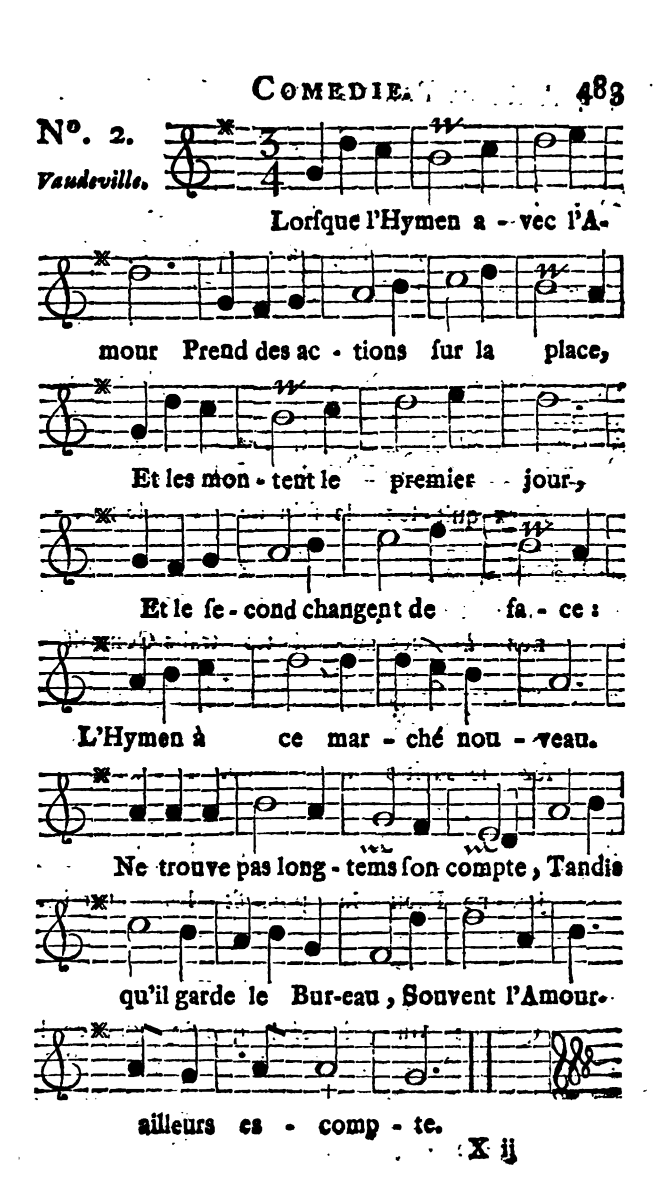
De la nouvelle Parodie,
Que nous a dicté la Folie,
Je n'en dis mot:
Je ne sais pas comme on la trouve;
Si le Parterre ne l'approuve,
J'en dis du mirlirot.
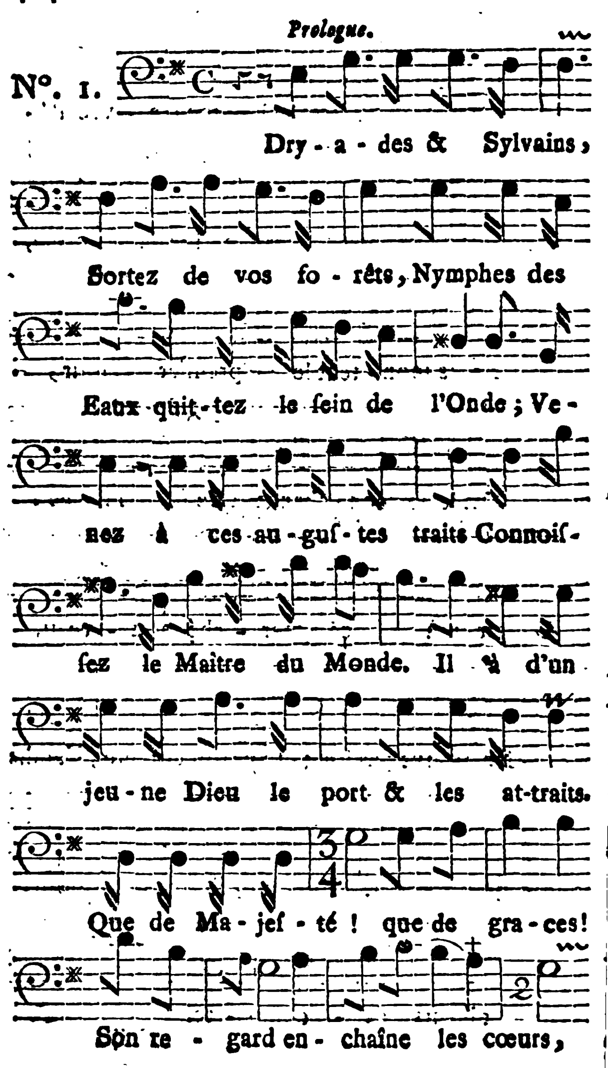
Fin du troisieme Volume.

AIRS.


N°. 1.
DUO.
Sans le fecours de la fi-
Sans le fecours de la fi-
nan - ce, l'Amour languit dans les fou-
nan - ce, l'Amour languit dans les fou-
haits Si Plu - tus ne dore fes traits
haits Si Plu - tus ne dore fes traits.
Ils font fouvent fans puiffan - ce. Infen-
Ils font fouvent fans puiffan - ce. Infen-


fi - bles beau - tez, Triompha-t-on ja-
fi - bles beau - tez, Triompha-t-on ja-
mais de vos fiers at - traits ?
mais de vos fiers at - traits ?
Sans le se - cours de la fi - nan-
Sans le se - cours de la fi - nan-
ce.
ce.


N°. 2.
Vaudeville.
Lorſque l'Hymen a - vec l'A-
mour Prend des ac - tions ſur la place,
Et les mon - tent le premier jour,
Et le ſe - cond changent de fa - ce :
L'Hymen à ce mar - ché nou - veau.
Ne trouve pas long - tems ſon compte, Tandis
qu'il garde le Bur-eau, Souvent l'Amour
ailleurs es - comp - te.


Prologue.
N°. 1.
Dry - a - des & Sylvains,
Sortez de vos fo - rêts, Nymphes des
Eaux quit - tez le sein de l'Onde ; Ve -
nez à ces au - gus - tes traits Connois -
sez le Maitre du Monde. Il a d'un
jeu - ne Dieu le port & les at-traits.
Que de Ma - jes - té ! que de gra - ces!
Son re - gard en - chaîne les cœurs,

Doux plaisirs, vo-lez sur ses traces,

De son nou-vel Em-pire annon-cez

les dou-ceurs.

N°. 2.
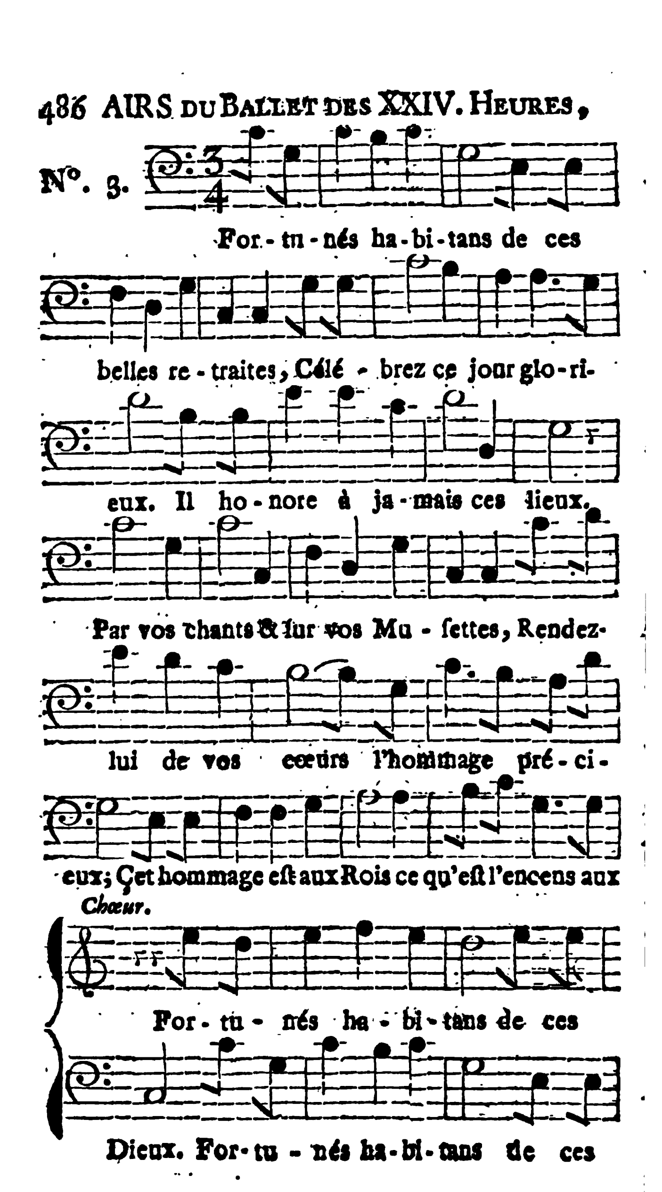
On en goute dé-jà les heu-
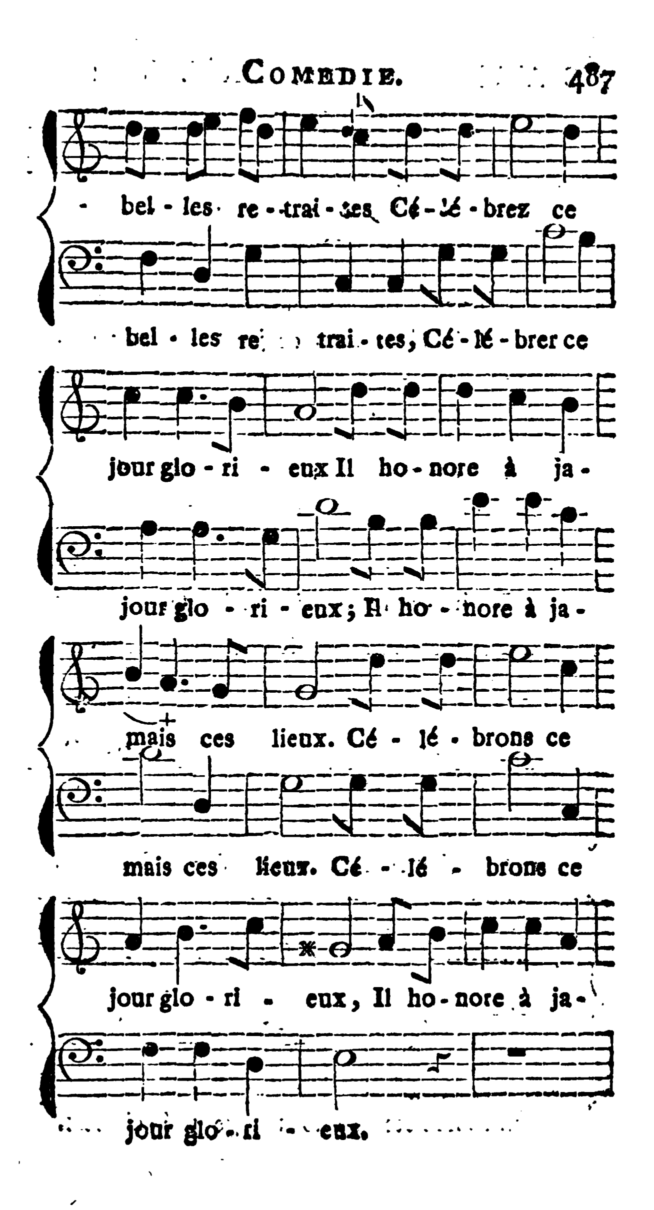
reuses pré-mices; La Paix, la douce Paix y
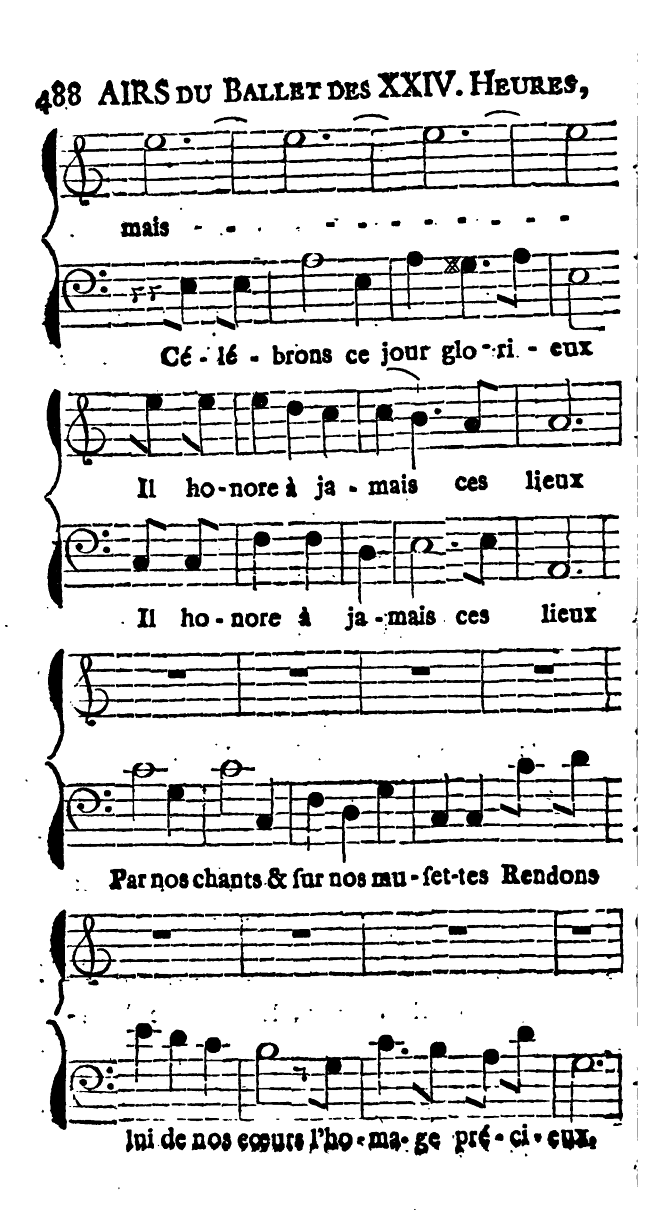
fait ré-gner les jeux. De son Peuple il
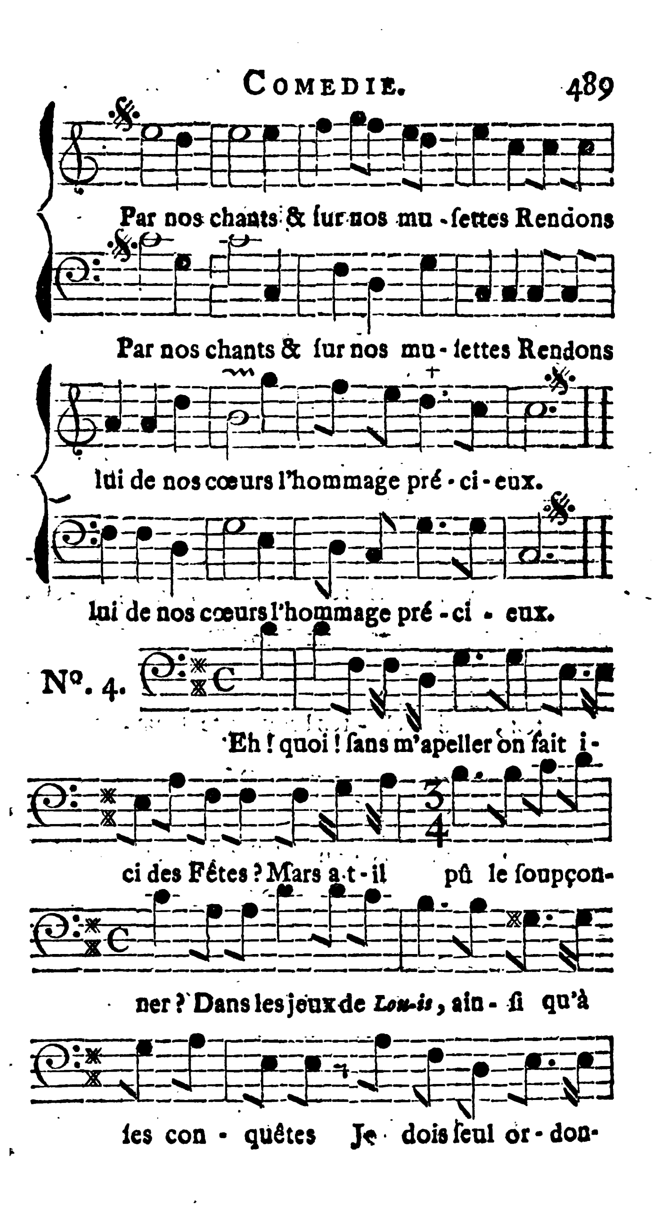
est les dé-lices; Est-il un ré-
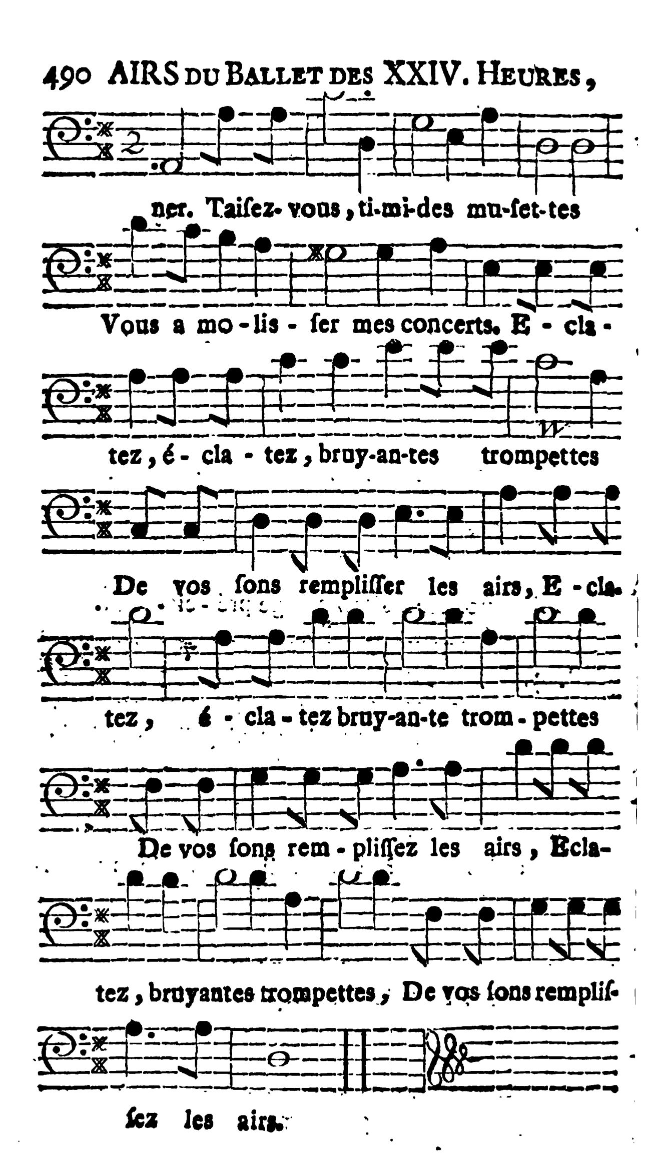
-gne plus heureux?


N°. 3.
For - tu - nés ha - bi - tans de ces
belles re - traites, Célé - brez ce jour glo - ri-
eux. Il ho - nore à ja - mais ces lieux.
Par vos chants & ſur vos Mu - ſettes, Rendez-
lui de vos cœurs l'hommage pré - ci -
eux; Cet hommage eſt aux Rois ce qu'eſt l'encens aux
Chœur.
For - tu - nés ha - bi - tans de ces
Dieux. For - tu - nés ha - bi - tans de ces
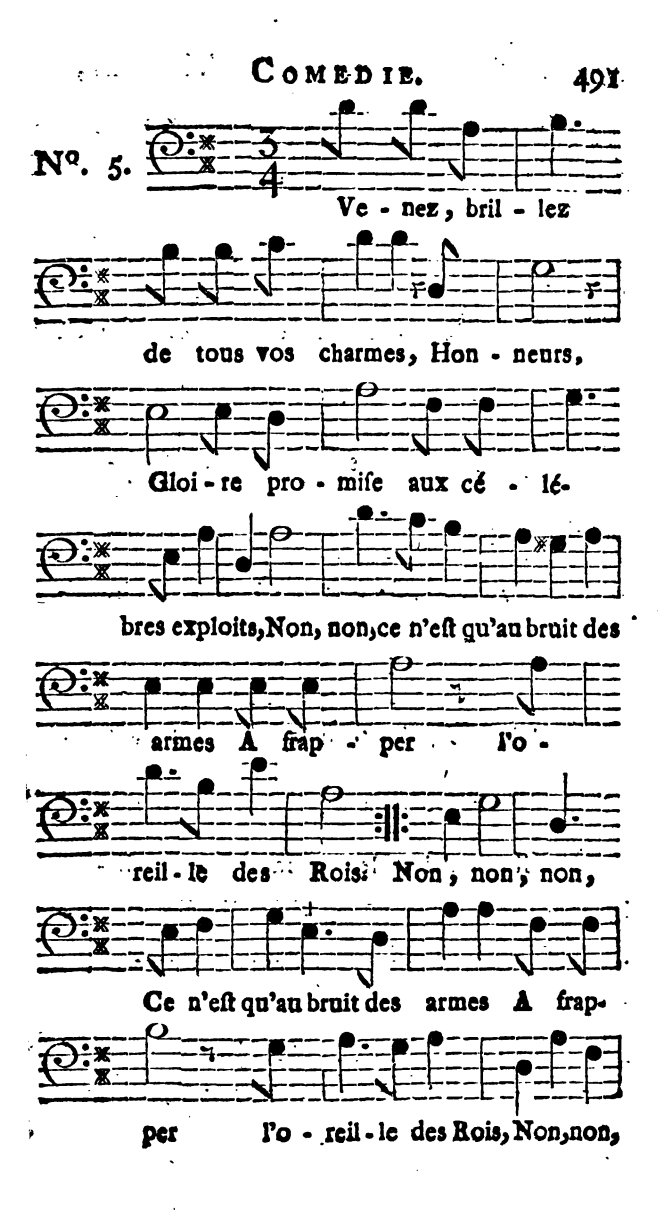

bel - les re - trai - tes Cé - lé - brez ce
bel - les re - trai - tes, Cé - lé - brer ce
jour glo - ri - eux Il ho - nore à ja -
jour glo - ri - eux; Il ho - nore à ja -
mais ces lieux. Cé - lé - brons ce
mais ces lieux. Cé - lé - brons ce
jour glo - ri - eux, Il ho - nore à ja -
jour glo - ri - eux.
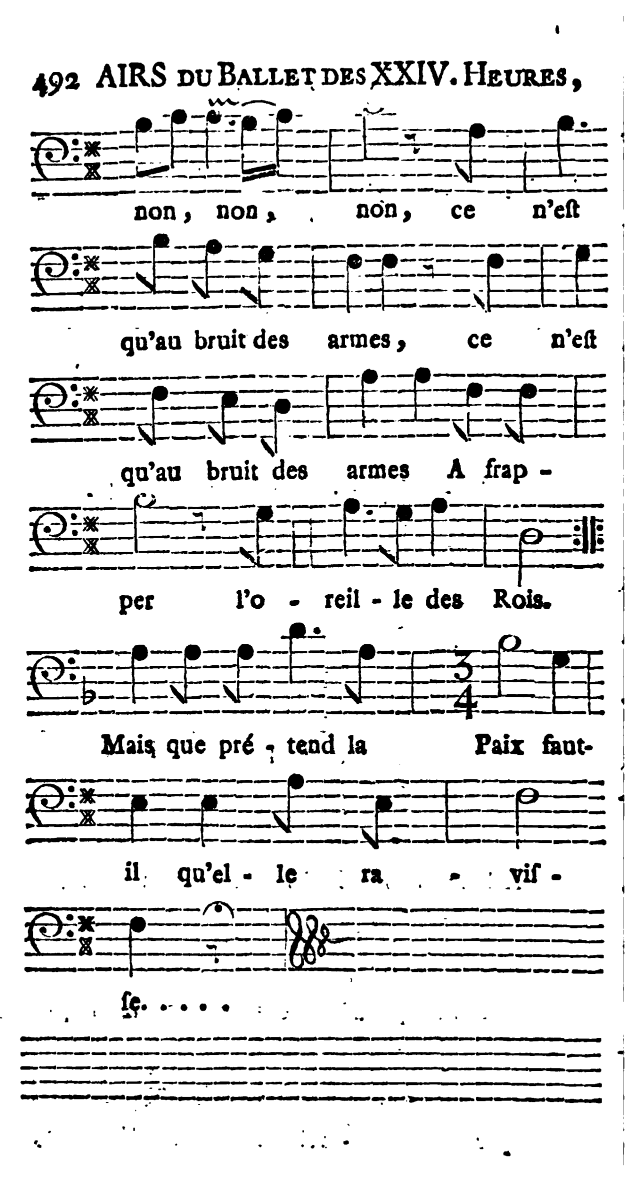

mais
Cé - lé - brons ce jour glo - ri - eux
Il ho-nore à ja - mais ces lieux
Il ho - nore à ja - mais ces lieux
Par nos chants & sur nos mu - set-tes Rendons
lui de nos cœurs l'ho - ma - ge pré - ci - eux.
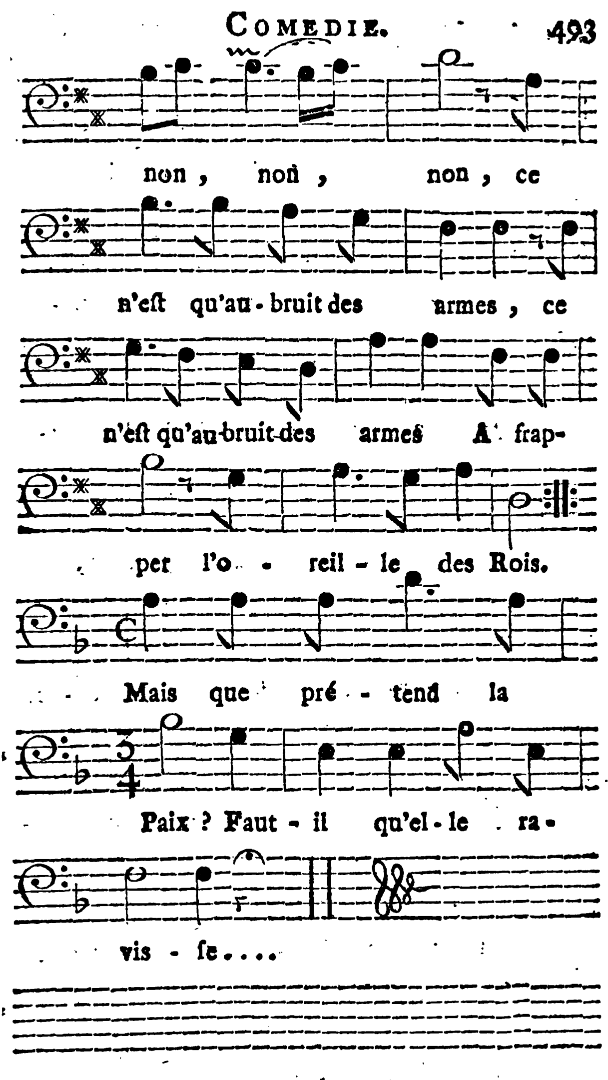

Par nos chants & fur nos mu - fettes Rendons
Par nos chants & fur nos mu - fettes Rendons
lui de nos cœurs l'hommage pré - ci - eux.
lui de nos cœurs l'hommage pré - ci - eux.
No. 4.
Eh ! quoi ! fans m'apeller on fait i -
ci des Fêtes ? Mars a-t-il pû le foupçon-
ner ? Dans les jeux de Lou-is, ain - fi qu'à
fes con - quêtes Je dois feul or - don-


ner. Taisez-vous, ti-mi-des mu-set-tes
Vous a mo-lis-ser mes concerts. E-cla-
tez, é-cla-tez, bruy-an-tes trompettes
De vos sons remplisser les airs, E-cla-
tez, é-cla-tez bruy-an-te trom-pettes
De vos sons rem-plissez les airs, Ecla-
tez, bruyantes trompettes, De vos sons rempliſ-
ſez les airs.
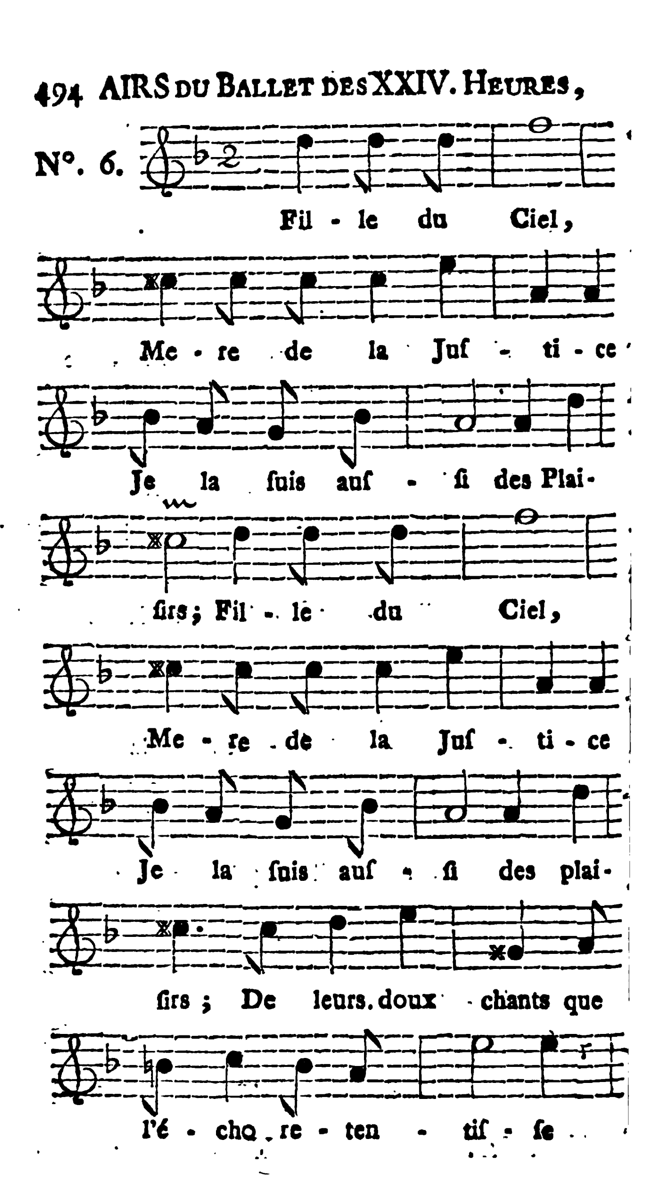
N°. 5.
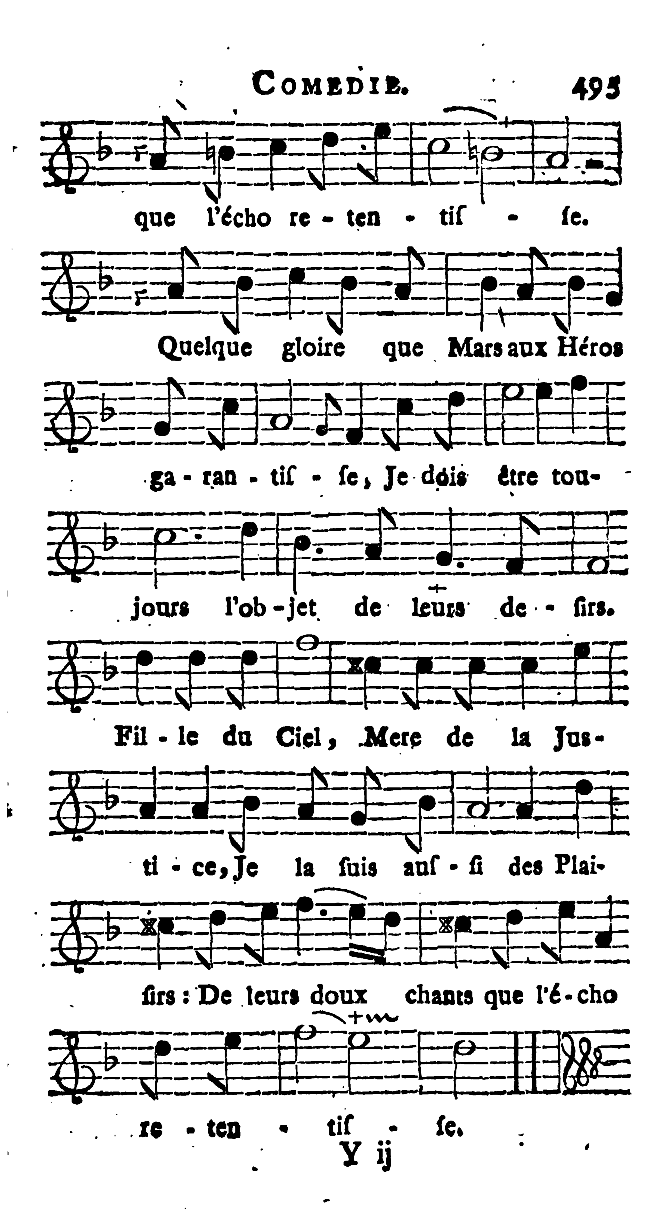

Ve - nez, bril - lez
de tous vos charmes, Hon - neurs,
Gloi - re pro - mise aux cé - lé-
bres exploits, Non, non, ce n'est qu'au bruit des
armes A frap - per l'o -
reil - le des Rois. Non, non, non,
Ce n'est qu'au bruit des armes A frap-
per l'o - reil - le des Rois, Non, non,
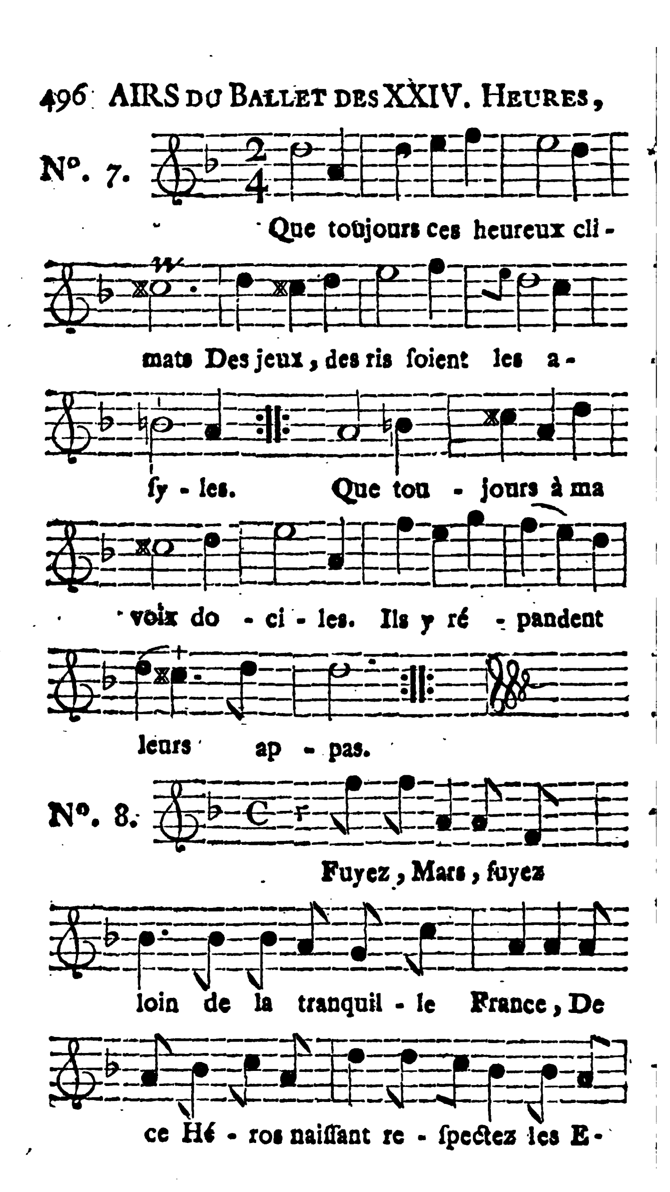

non, non, non, ce n'est
qu'au bruit des armes, ce n'est
qu'au bruit des armes A frap -
per l'o - reil - le des Rois.
Mais que pré - tend la Paix faut-
il qu'el - le ra - vif -
se. . . . .
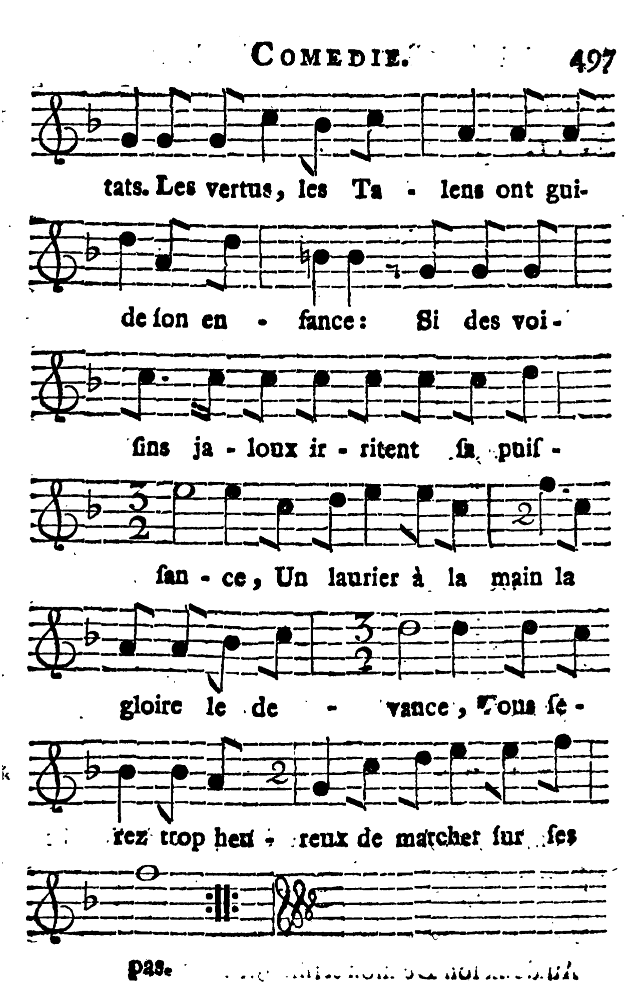

non, non, non, ce
n'eſt qu'au-bruit des armes, ce
n'eſt qu'au-bruit des armes A frap-
per l'o-reil-le des Rois.
Mais que pré-tend la
Paix? Faut-il qu'el-le ra-
vis-ſe....

N°. 6.


Fil - le du Ciel,
Me - re de la Juf - ti - ce
Je la fuis auf - fi des Plai-
firs; Fil - le du Ciel,
Me - re de la Juf - ti - ce
Je la fuis auf - fi des plai-
firs; De leurs doux chants que
l'é - cho re - ten - tif - fe
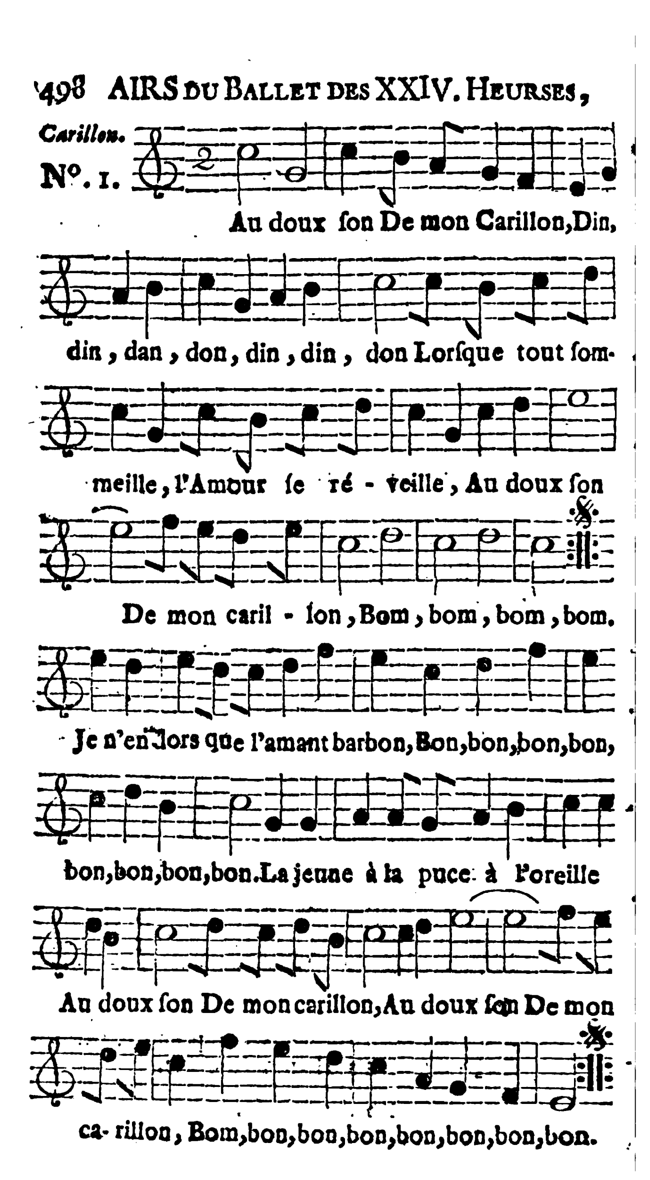

que l'écho re - ten - tiſ - ſe.
Quelque gloire que Mars aux Héros
ga - ran - tiſ - ſe, Je dois être tou-
jours l'ob - jet de leurs de - ſirs.
Fil - le du Ciel, Mere de la Jus-
ti - ce, Je la ſuis auſ - ſi des Plai-
ſirs : De leurs doux chants que l'é - cho
re - ten - tiſ - ſe.


N°. 7.
Que toûjours ces heureux cli -
mats Des jeux, des ris soient les a -
sy - les. Que tou - jours à ma
voix do - ci - les. Ils y ré - pandent
leurs ap - pas.
N°. 8.
Fuyez, Mars, fuyez
loin de la tranquil - le France, De
ce Hé - ros naissant re - spectez les E -



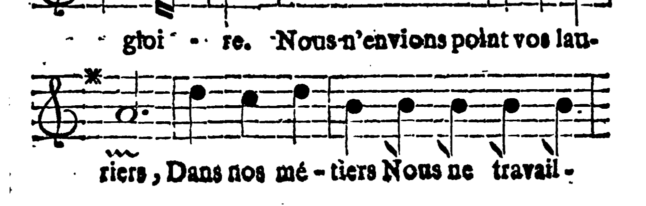
On reprend le *Chœur*,
FORTUNE'S HABITANS. &c.
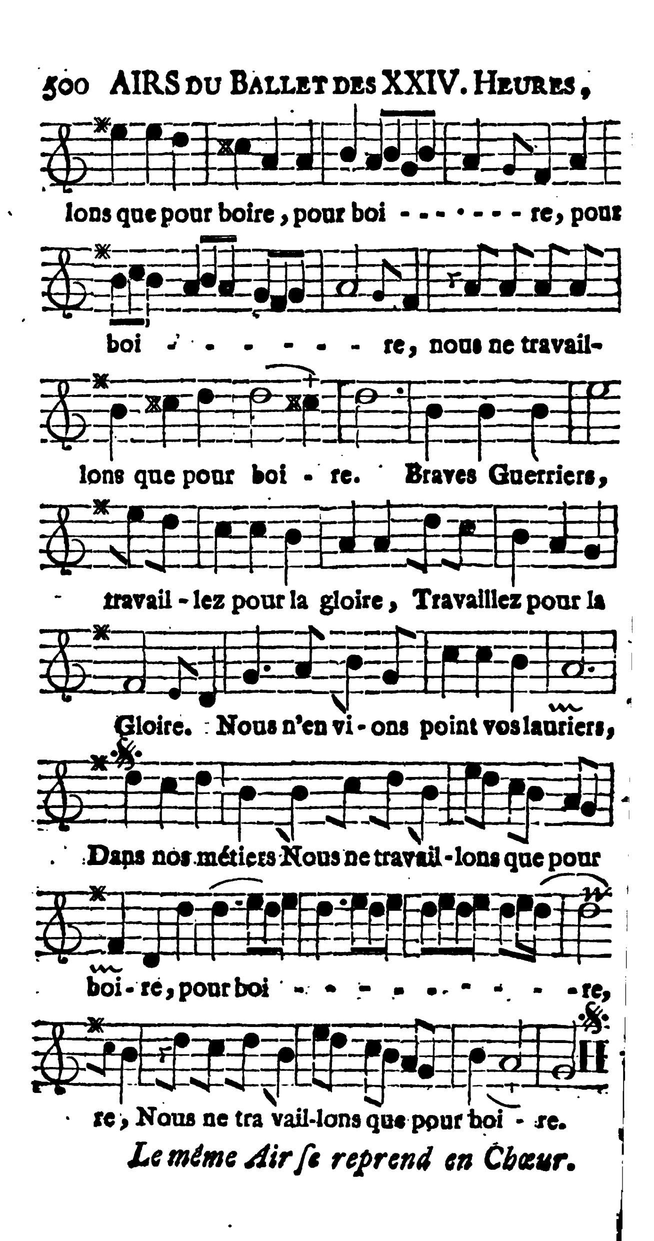
Fin du Prologue.


Carillon.
N°. 1.
Au doux son De mon Carillon, Din,
din, dan, don, din, din, don Lorsque tout som-
meille, l'Amour se ré - veille, Au doux son
De mon caril - lon, Bom, bom, bom, bom.
Je n'en lors que l'amant barbon, Bon, bon, bon, bon,
bon, bon, bon, bon. La jeune à la puce à l'oreille
Au doux son De mon carillon, Au doux son De mon
ca- rillon, Bom, bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon.

No. 2. La Nuit à fait place à l'Au - ro -
re, Le So - leil qui me fuit, vient em bel-
lir, ces lieux: A son di - vin af - peel mille
fleurs vont é - clore, Que tout l'Univers a -
do - re La plus puissant des Dieux.
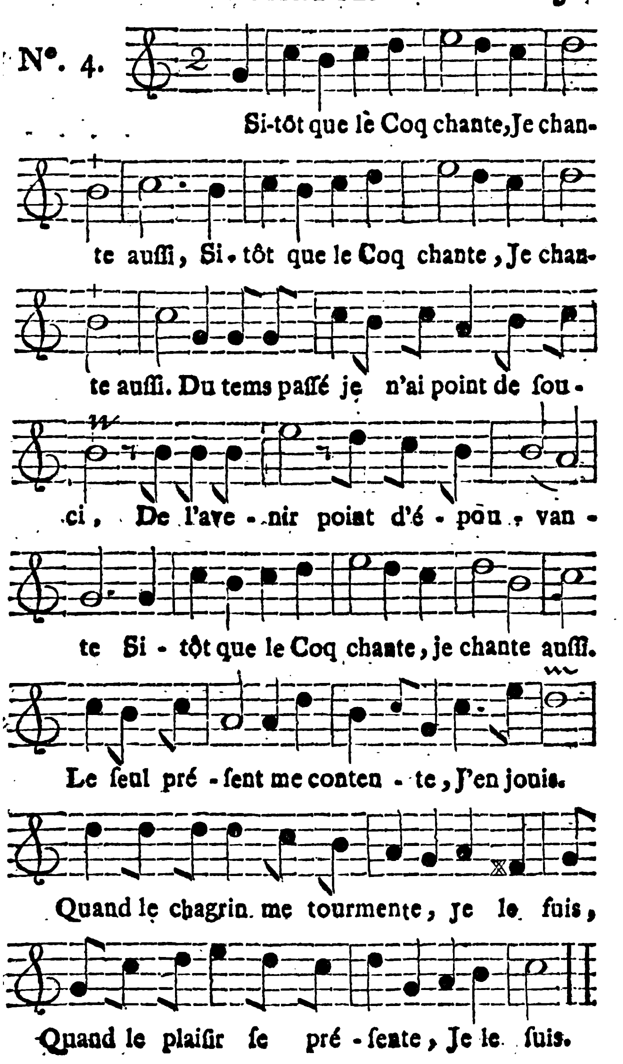
No. 3. Braves Guerriers, Travaillez pour la
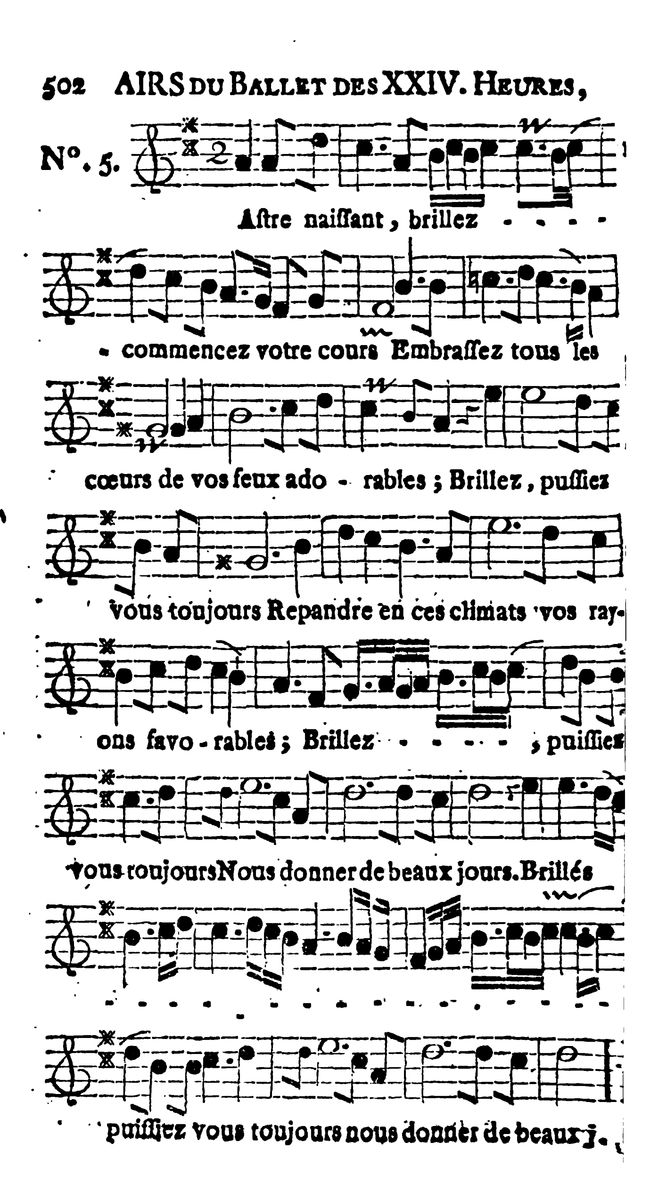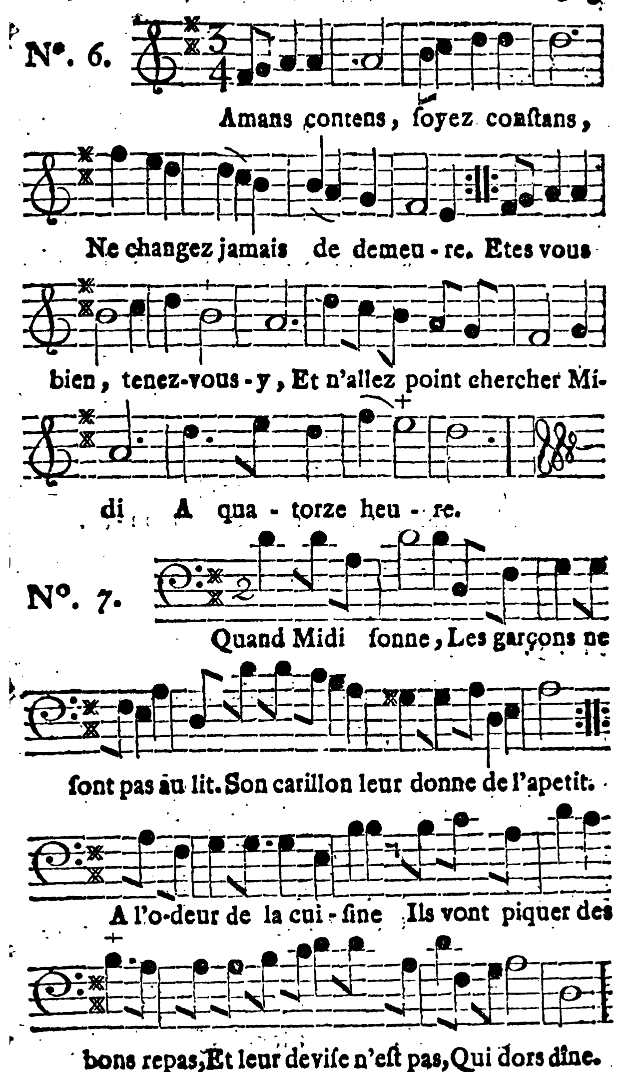




Le même Air se reprend en Chœur.
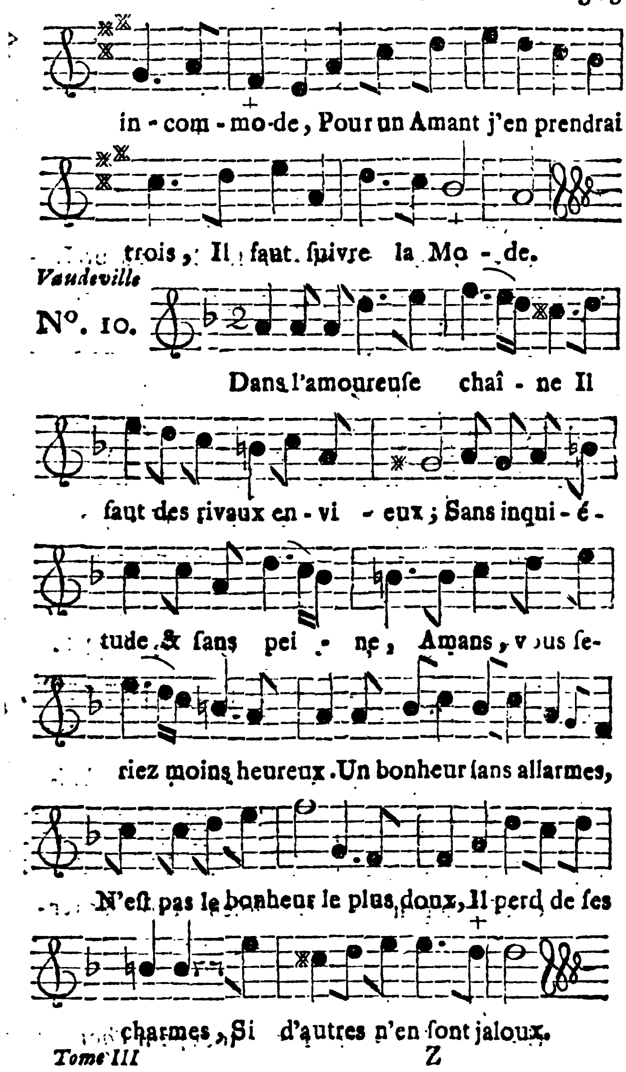
N°. 4.


Si-tôt que le Coq chante, Je chan-
te aussi, Si-tôt que le Coq chante, Je chan-
te aussi. Du tems passé je n'ai point de sou-
ci, De l'ave-nir point d'é-pou-van-
te Si-tôt que le Coq chante, je chante aussi.
Le seul pré-sent me conten-te, J'en jouis.
Quand le chagrin me tourmente, je le fuis,
Quand le plaisir se pré-sente, Je le suis.


N°. 5.
Aſtre naiſſant, brillez - - - -
- commencez votre cours Embraſſez tous les
cœurs de vos feux ado - rables; Brillez, puiſſiez
vous toujours Repandre en ces climats vos ray-
ons favo - rables; Brillez - - - - - , puiſſiez
vous toujours Nous donner de beaux jours. Brillés
- - - - - - - - - - - - - - - -
puiſſiez vous toujours nous donner de beaux j.
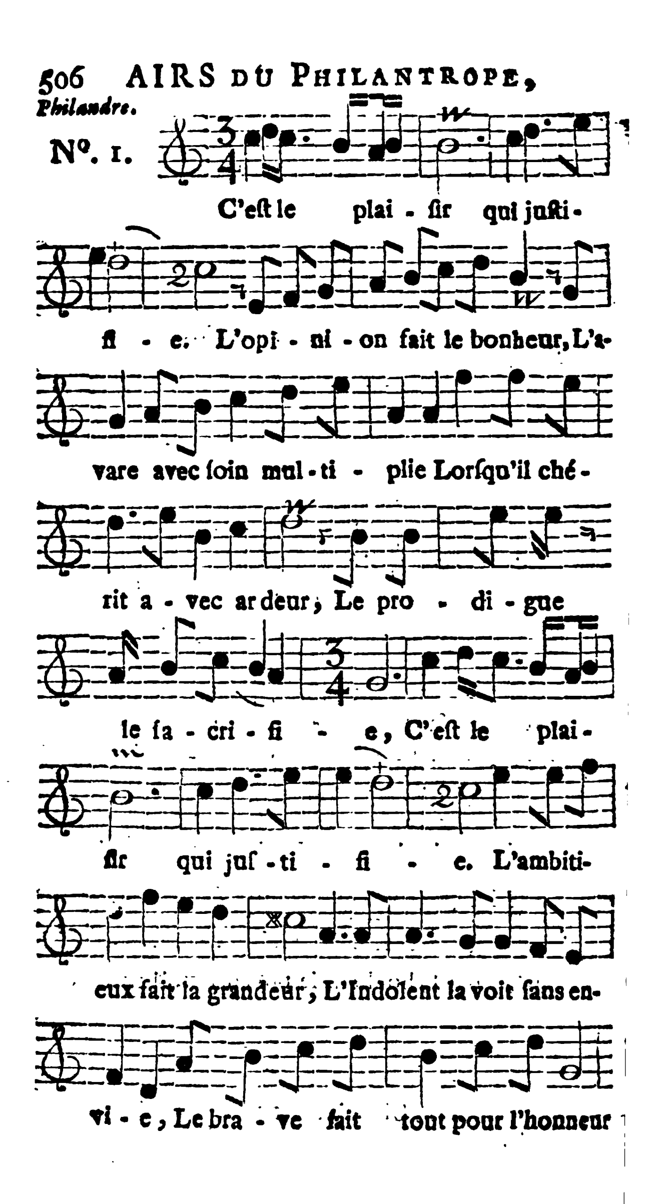

N°. 6.
Amans contens, ſoyez conſtans,
Ne changez jamais de demeu - re. Etes vous
bien, tenez-vous - y, Et n'allez point chercher Mi-
di A qua - torze heu - re.
N°. 7.
Quand Midi ſonne, Les garçons ne
ſont pas au lit. Son carillon leur donne de l'apetit.
A l'o-deur de la cui - ſine Ils vont piquer des
bons repas, Et leur deviſe n'eſt pas, Qui dors dîne.
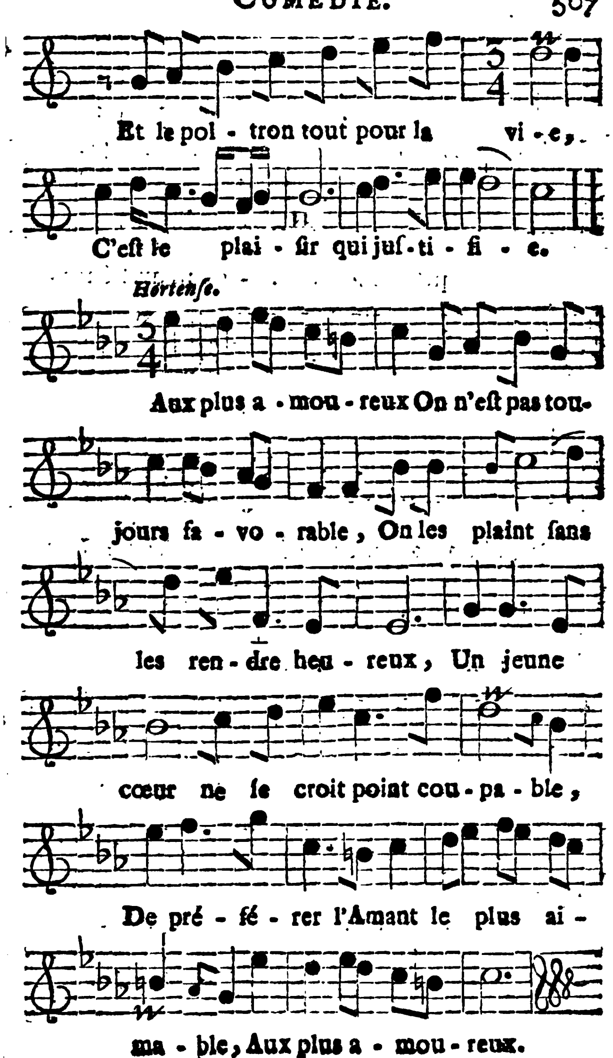

N°. 4.
Au tour d'une table ronde Je
rassemble sans choix, Le Prince & le Bourgeois.
Quand l'un me rit, l'autre me gronde; On ne peut pas
tout à la fois Contenter tout le mon-de.
VAUDEVILLE.
N°. 9.
Je ne ferai point d'autre amant, Que tir-
cis n'ait d'autre Maîtres-se; Mais je suivrais son
changement, S'il trahit jamais ma tendres-se;
Qu'il en aime deux à la fois, Je ne se-rai pas


in - com - mo-de, Pour un Amant j'en prendrai
trois, Il faut suivre la Mo - de.
Vaudeville
N°. 10.
Dans l'amoureuse chaî - ne Il
faut des rivaux en - vi - eux; Sans inqui - é -
tude & sans pei - ne, Amans, vous se-
riez moins heureux. Un bonheur sans allarmes,
N'est pas le bonheur le plus doux, Il perd de ses
charmes, Si d'autres n'en sont jaloux.

Philandre.

N°. 1.




Et le pol - tron tout pour la vi - e,
C'est le plai - sir qui just - ti - fi - e.
Hortense.
Aux plus a - mou - reux On n'est pas tou-
jours fa - vo - rable, On les plaint sans
les ren - dre heu - reux, Un jeune
cœur ne se croit point cou - pa - ble,
De pré - fé - rer l'Amant le plus ai -
ma - ble, Aux plus a - mou - reux.

Un Garçon.

L'Amant discret a l'art dé plairé;
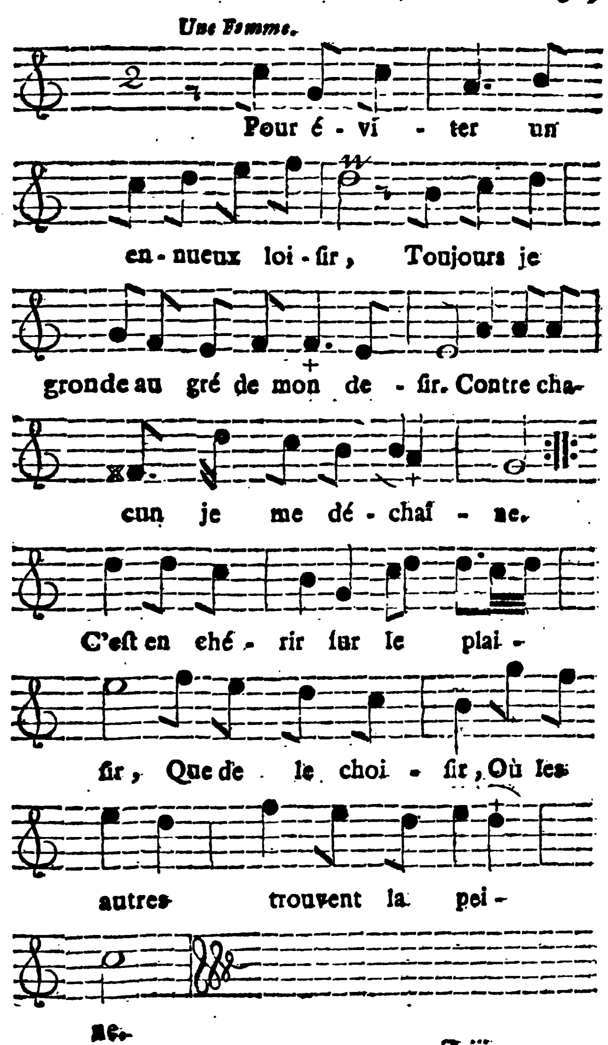
Mais que son sort est ri - goureux ! Cadé-

[illegible] peut-il fairé, Pour sé tairé,

[illegible] feux ? Pour

[illegible] J'estime

[illegible]


Une Femme.
Pour é - vi - ter un
en - nueux loi - ſir, Toujours je
gronde au gré de mon de - ſir. Contre cha-
cun je me dé - chaî - ne.
C'eſt en ché - rir ſur le plai -
ſir, Que de le choi - ſir, Où les
autres trouvent la pei -
ne.

VAUDEVILLE. N°. 2.

Philandre.

Haïr n'eſt point du tout mon fait; La hai-ne pour ce-lui qui hait Eſt u-ne pei-ne ſans fe-conde, Au contraire Il eſt doux d'ai-mer, Et j'aime à m'enten-dre nom-mer; Ami de tout le mon-de.

Un Vieillard.

N°. 1.

Saison d'aimer, aimable jeu-
nesse, Que ne pouvez vous durer sans
cesse ? Mais plus on s'abandonne aux char-
mes de l'Amour, Plutôt le tems en - pas -
se, Et pas - se sans retour, Mais
plus on s'abandonne aux charmes de l'amour,
Plutôt le tems en - pas - se, Et pas -
se sans re - tour.

Un petit Vieillard.

N°. 2.

Aux doux plai - ſirs de

la ten - dreſ - ſe Il faut li -
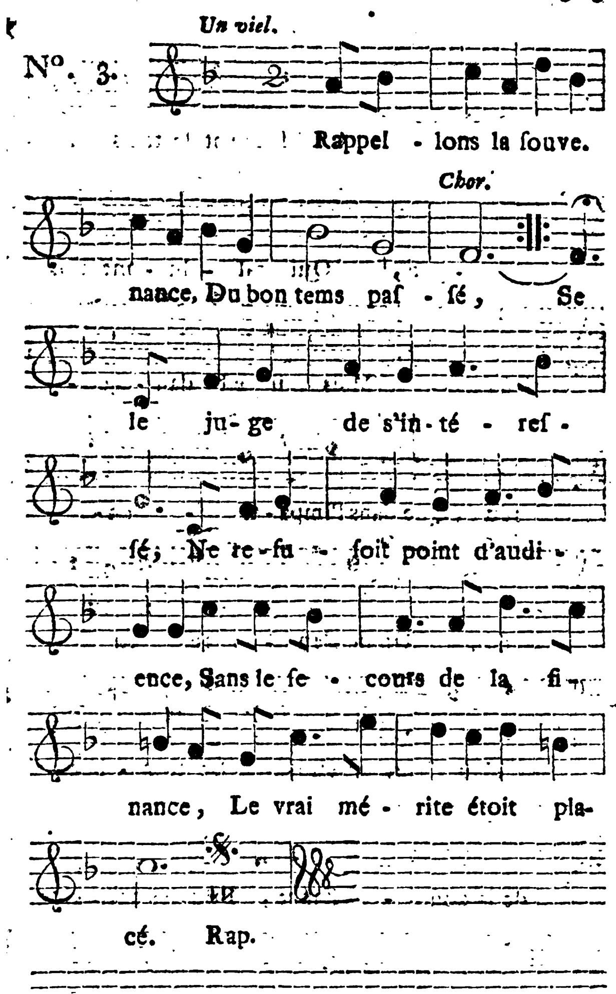
vrer ſes jeu - nes ans,

- Ten, ten, tems, Lorſque l'on

ſent approcher la viei - leſ - ſe,

Ten, te - ren, ten, tems,
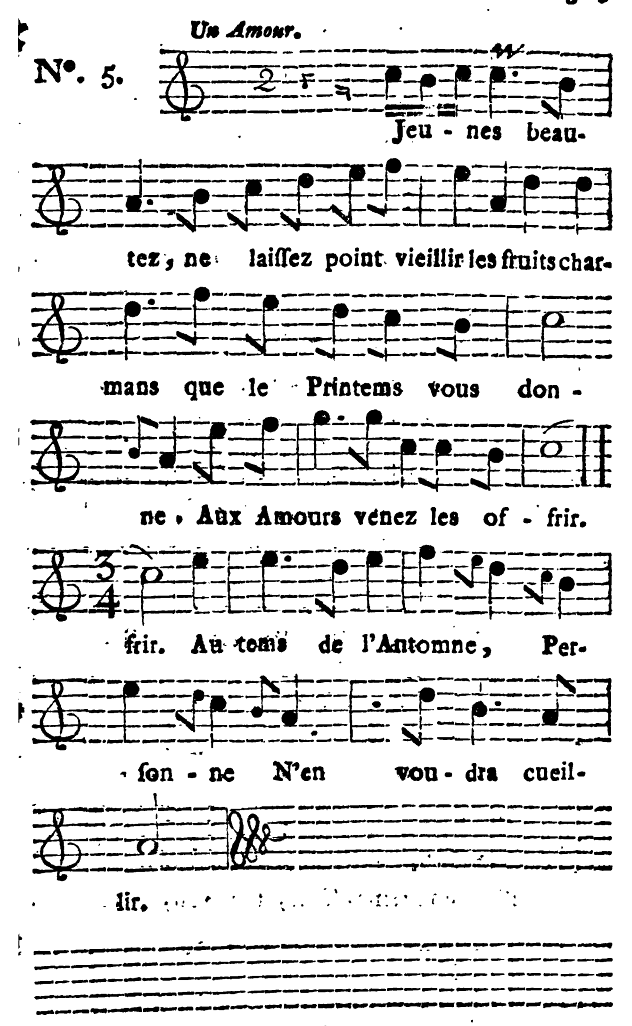
Il n'eſt plus tems.


Un viel.
N°. 3.
Rappel - lons la souve-
Chor.
nance, Du bon tems paſ - ſé, Se
le ju- ge de s'in-té - reſ -
ſé; Ne re-fu - ſoit point d'audi -
ence, Sans le ſe - cours de la fi-
nance, Le vrai mé - rite étoit pla-
cé. Rap.

Une Coquette.

N°. 4.

C'eſt ſouvent le tems de l'ab-
ſen - ce, Qui ral - lu - me nos
feux; Mais il eſt dan - ge -
reux, Que dans l'impa - ti - en-
ce, On ne s'en - gage en
d'au - tres nœuds. Le tom - beau
de la con - ſtance, Pour les cœurs les
plus amou - reux. C'eſt ſouvent, &c.


Un Amour.
N°. 5.
Jeu - nes beau-
tez, ne laissez point vieillir les fruits char-
mans que le Printems vous don -
ne, Aux Amours venez les of - frir.
frir. Au tems de l'Automne, Per-
son - ne N'en vou - dra cueil-
lir.
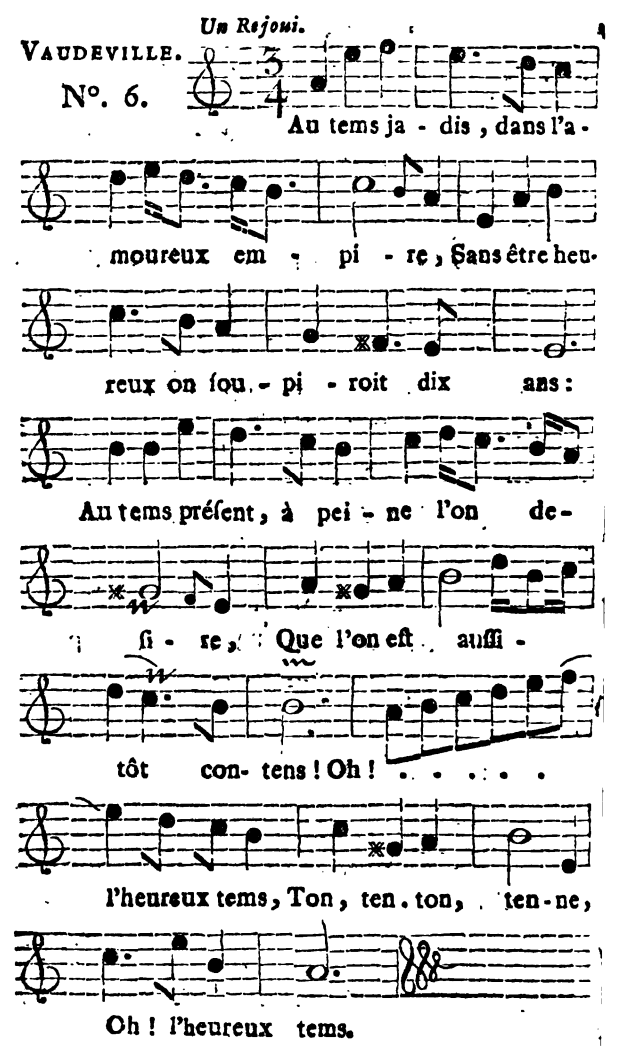
VAUDEVILLE.
N°. 6.



